BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Nos 25 et 26 - Années 1929 et 1930

SOMMAIRE

PAGES

Assemblée générale de 1929 5
Assemblée générale de 1930 17
Un Viennois célèbre : l'explorateur Joseph Martin, par M. Allemand-Martin 31
Sur un dessin du Musée Boymans, par M. F. 55
Les fragments de sarcophages chrétiens de Vienne, par Mgr Joseph Wilpert 57
Un nouveau sarcophage chrétien, par J. de Font-Réaulx 75
Chronique Viennoise 1929 et 1930 par Ch. J. 79
Nécrologie 1929 et 1930 87
Bibliographie, par MM. C. G. et Ch. J. 89
Liste des membres 103

VIENNE
MARTIN & TERNET, IMPRIMEURS
14, Quai Jean-Jaurès

1931

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

ANNEE 1929

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée Générale de la *Société des Amis de Vienne* s'est tenue le 25 mars 1930, à la Salle Berlioz, cours Wilson, à 20 h. 15, sous la présidence de M. Maurice Faure, président.

Le procès-verbal de la précédente Assemblée est adopté.

M. le Président indique qu'il a reçu des lettres d'excuse des sociétaires dont les noms suivent :

MM. Henri Claret, Benoît Cottet, Ch. Coutavoz, A. Cutivet, Claude Faure, Gabriel Faure, Humbert Faure, Dr Léon Faure, J. Formigé, Dr Henri Français, Hugues Giroud, Charles Guérin, le Chanoine M. Hélie, Colonel Marié, Auguste Pallez, J.-B. Seguin, Toinet Seguin, Joannès Silvestre, Charles Soulier, Mme Louis Tremeau, Paul Tremeau, Robert Tremeau, Raoul de Verrières.

M. Jean Gleyzolle, trésorier, présente ensuite son compte-rendu sur la situation financière de la Société.

RAPPORT DU TRESORIER

Mesdames, Messieurs,

L'année 1929, pour les finances de la Société des Amis de Vienne, a été, comme 1928, une excellente année et nous voyons en fin d'exercice notre actif accru dans de notables pro-

portions. Notre trésorerie, à l'instar de notre Trésorerie Nationale, est très à l'aise avec des plus-values importantes. Mais ne le crions pas trop fort, nous savons ce qu'il peut en coûter !

Ces économies, je crains bien que 1930 les fasse disparaître : notre quote-part sur le film que vous allez voir, (je ne veux pas manquer, en passant, de remercier la Municipalité pour son geste prompt et si généreux qui nous aide beaucoup), diverses subventions que nous avons promises, et le bulletin que notre secrétaire-général Pierre Frécon fait imprimer et les guides, tout cela promet d'être cher.

Votre trésorier, bien persuadé qu'il est, que la Société des Amis de Vienne n'a pas été fondée pour être une société de capitalisation, dépensera ses plus-values très allègrement, tout en calmant un peu l'ardeur des dépensiers.

Pour l'année qui vient de s'écouler, donc, rien à signaler de particulier : notre grosse dépense a été occasionnée par la célébration de notre vingt-cinquième Anniversaire : c'était bien permis. Aux recettes : 324 cotisations annuelles ; nous avons inscrit en outre, un membre donateur et deux membres perpétuels.

Du reste, voici le détail des comptes dont je vous demande l'approbation.

RECETTES

319 cotisations à 10 frs	3.190 »	
4 — à 50 frs	200 »	
1 — à 25 frs	25 »	3.415 »
Inscription 1 membre donateur		100 »
— 2 membres perpétuels		600 »
Remboursement des frais d'achats du Théâtre de Pipet dû par la Ville (Remis par Me Montagneux)		668 75
Subvention O.N.T. et T.C.F.		450 »
Subvention Ville de Vienne		300 »
Vente de guides au Syndicat d'Initiative de Lyon ..		108 »
Coupons et Intérêts, et divers		1.939 »
Total des Recettes		7.580 75

DEPENSES

Facture clichés (Didier)	557 »
Frais divers engagés à l'occasion du 25e Anniversaire de la Société	1.849 50
Location de la salle	150 »
Cotisation Fédération des S.I. de la Vallée du Rhône	260 »

— Syndicat d'Initiative de Grenoble	30 »
Facture Blanchard	175 »
Facture Serre (Affiches de Vienne)	250 40
Timbres pour affiches	57 20
Factures de 1.000 Dépliants	61 40
Indemnités (2 gratifications diverses)	296 »
Facture de 1 Panneau officiel « Union des Fédérations »	25 »
Facture cliché intérieur de St-Pierre	25 »
Frais de correspondances, bureaux, etc.	202 55
Garde de titres, timbres de quittances et frais d'encaissement des cotisations	146 45
Total des dépenses	4.085 50
Total des recettes	7.580 75
Total des dépenses	4.085 50
Excédent des recettes	3.495 25
Nous avions au 31 décembre 1928 en banque un solde en francs de	23.909 70
Ce qui nous fait au 31 décembre 1929 un total en banque de	27.404 95
A quoi il faut ajouter : au compte postal	28 85
et en titres	21.865 25
Avoir au 31 décembre 1929	49.299 05

L'Assemblée approuve, à l'unanimité, les comptes présentés, et M. le Président remercie M. le Trésorier de sa gestion.

ALLOCUTION DU PRESIDENT

Les premiers mots du Président sont pour s'excuser de l'erreur commise sur les convocations. Celles-ci portaient comme date le lundi 24 mars,et la salle Berlioz avait été promise pour ce soir-là. Mais en réalité, elle devait, depuis longtemps déjà, être utilisée par une troupe de passage, et c'est pourquoi il a fallu renvoyer la réunion à mardi 25 mars.

Malgré l'erreur, aucun dommage ne paraît en être résulté. La salle a été entièrement remplie ; elle est même la seule salle qui

soit ouverte dans la Ville, aucune autre représentation n'étant donnée nulle part ; ainsi l'Assemblée Générale des Amis de Vienne pourra faire salle comble. L'erreur étant ainsi réparée et aucun dommage n'en résultant, il est possible d'adresser aux Directeurs de la Salle Berlioz, tous les remerciements auxquels ils ont droit, pour avoir bien voulu prêter leur salle.

Le Président qui a, au début de la réunion, excusé les membres éloignés de la ville, remarque qu'un grand nombre d'entre eux montre l'attachement qu'ils ont conservé pour la Société en envoyant leur bulletin de vote, très souvent accompagné d'un mot de regret. C'est un des avantages du vote par correspondance, de permettre aux sociétaires éloignés de manifester d'une façon nette, qu'ils ne se désintéressent pas de la Société.

Monsieur le Président a pris ensuite la parole dans les termes suivants :

Mesdames,
Messieurs,
et chers Sociétaires,

La présence ici de Monsieur le Maire et de Messieurs les Conseillers municipaux nous permet de les remercier publiquement, d'une façon très vive, de leur participation dans l'établissement du film sur Vienne que vous verrez ce soir.

Ils savent quel doit être notre rôle et quelle est notre raison d'être dans l'économie municipale ; le concours qui nous a été donné nous permet de penser que nous avons rempli notre devoir et répondu à leurs désirs.

Leur concours nous est précieux parce qu'il est une approbation.

*
* *

Quelques-uns de vous ont peut-être reçu le bulletin qui vient d'être imprimé. Il se rapporte aux deux années 1928-1929 ; il est, de ce fait, plus important que les précédents.

L'année 1929 a été l'année du vingt-cinquième anniversaire de notre fondation. La cérémonie, aux regards des étrangers qui honoraient cette fête, a été très réussie. Elle est encore assez près de vos souvenirs pour que vous puissiez retrouver sans effort la double leçon de cette journée : la satisfaction du travail qui avait pu être accompli par nos devanciers, et la persuasion que nous saurions remplir la tâche qui nous incombe encore.

Cette tâche serait rude, si nous ne conservions pas l'enthousias-

me que nous avons eue jusqu'alors, si votre générosité confiante n'était pas accordée à votre Conseil d'Administration, et si les municipalités viennoises ne nous continuaient l'aide qu'elles nous ont donnée, et dont nous venons de recevoir un nouveau témoignage pour l'édition du film.

L'année 1929 a été aussi marquée par la réussite très complète de notre sortie à Grignan, à Saint-Restitut, et à Saint-Paul-Trois-Châteaux.

La très longue distance n'avait pas arrêté nos Sociétaires, et vous vous souvenez que le nombre de nos convives avait dépassé notre attente.

Cette année-ci, nous nous proposons d'aller à Vizille, à une date que nous vous prions de retenir : *le dimanche 25 Mai.*

Nous pensons visiter le château, dont l'intérêt est constitué par son architecture d'abord, par le mobilier qu'il contient, et par les souvenirs historiques qu'il rappelle. Le parc, que nous voulons parcourir le matin, nous offrira un des beaux spectacles de la journée, et nous comptons pouvoir aussi vous montrer l'Etablissement de pisciculture que l'Etat a installé dans le parc, depuis quelques années.

Où prendrons-nous notre repas ?

Peut-être à Vizille? peut-être à Laffrey, à proximité du lac ? En ce cas, nous irons voir la statue de Napoléon, par Frémiet, réinstallée l'an dernier dans la prairie historique.

Entre la séance d'aujourd'hui et la sortie de Vizille, nous vous offrirons une conférence qui nous sera faite le samedi 5 avril, à 5 heures de l'après-midi, ici-même, par M. Allemand-Martin, docteur ès-sciences, professeur au Lycée du Parc à Lyon.

Cette conférence sera spécialement consacrée à une célébrité viennoise dont vous connaissez tous le nom, et la rue, mais dont nous ignorons l'œuvre et les mérites.

Il s'agit de Joseph Martin. Selon toute vraisemblance, s'il a maintenant son nom à un coin de rue de notre ville, c'est qu'il a fait, avant de mourir, quelque œuvre digne de mémoire.

C'est cette œuvre que nous connaissons moins.

Nous savons un peu qu'il a été un explorateur, et qu'il est allé en Sibérie et dans une lointaine Asie. Nous savons que son sort a quelque chose d'un peu mélancolique, puisqu'il mourût encore jeune, à 42 ans, en 1892.

Si courte qu'ait été son existence, il avait fait une œuvre qui fut remarquée par les géographes de son temps ; et l'itinéraire qu'il avait projeté ne fut pas dédaigné par d'autres explorateurs, soit le français Gabriel Bonvalot, soit le suédois, Sven Hedin.

Le titre de la conférence serait : *Un grand explorateur viennois:*

Joseph Martin, son œuvre en Sibérie occidentale et Asie centrale ; sa place près de Bonvalot et de Sven Hedin (1).

Des projections accompagneraient les explications ; vous verrez environ trente-cinq clichés inédits.

Il nous a semblé qu'une conférence de cette nature devait être faite sous nos auspices, et qu'en contribuant à faire connaître mieux un de nos compatriotes, nous serions dans notre rôle d'Amis de Vienne... et des viennois.

Nous avons choisi le samedi, à cause de la semaine anglaise, et cinq heures du soir, pour que le plus grand nombre puisse venir, notamment les élèves des établissements d'enseignement.

Vous recevrez des convocations ; nous vous serions reconnaissants d'y venir, et d'y convoquer tous ceux que vous voudrez. Vous témoignerez ainsi de l'intérêt que vous portez aux souvenirs viennois, et aux efforts que nous faisons pour vous intéresser et vous plaire.

*
* *

Quant à l'activité intérieure de notre Société, elle s'emploie, en ce moment-ci, à un objet qui, tous les trois ans environ, sollicite notre attention. Nous avons, en effet, à travailler à une nouvelle édition du guide, la septième. Nous en passons environ 500 par an. Ce guide jouit de la faveur des touristes et nous nous efforçons de le faire toujours plus pratique ; chaque édition améliore la précédente, et celle que nous préparons marquera de nouveaux progrès. La collaboration de Monsieur Charles Jaillet est un gage d'exactitude, et un précieux secours pour une tâche qui, faite par un seul, n'est pas sans quelque lassitude.

Nous espérons attirer à nouveau le flot des visiteurs par la grande dépense de l'année, par le film que vous verrez après la conférence de M. Chabrol.

C'est à ce film que nous avons consacré, cette année-ci 1930, une somme déjà importante, et un grand nombre d'efforts. Voici comment nous avons été amenés à réaliser ce projet.

L'idée en est due à l'Union des Syndicats d'Initiative du Dauphiné (U.S.I.D.). Nous avons, en effet, trouvé dans cette Union et dans le Syndicat d'Initiative de Grenoble, un soutien et un secours, à qui va aujourd'hui notre reconnaissance très vive.

L'U.S.I.D. décida de faire établir un film sur les sites pittoresques qui sont compris dans son domaine. Pour amorcer l'affaire, il décida d'offrir à chaque Syndicat qui faisait partie de son groupement, une bande de 35 mètres gratuitement. Pour notre part, nous avons accepté cette offre, et nous avons pensé,

(1) Voir le texte de cette conférence, p. 31 et suivantes.

que de la sorte, nous verrions quels résultats seraient donnés par un film. Ainsi, nous serions instruits sans bourse déliée, et nous pourrions prendre notre décision en meilleure connaissance de cause.

Lorsque la bande de 35 mètres nous a été envoyée, nous l'avons fait passer sous nos yeux, dans cette salle même, avec les membres de votre Conseil d'Administration, Monsieur le Maire, et Messieurs les Conseillers municipaux, que nous avons priés de venir, et qui se sont rendus compte de l'intérêt que présentait la tentative.

L'Administration Municipale voulut immédiatement joindre ses efforts aux nôtres, et nous promit une participation, qu'elle a fixée, à ce moment-là, à la somme de 1.000 francs.

Il sera peut-être intéressant pour vous de savoir comment nous avons procédé. Je ne prétends pas vous donner un conseil à suivre, mais seulement vous tenir au courant des efforts que nous avons faits.

A la suite donc de la décision prise d'accroître la bande que nous avait remise l'U.S.I.D., un opérateur parisien, M. Bastardier, s'est rendu sur place et a pris une nouvelle bande de 120 mètres. C'est notre administrateur M. Claude Jacquet qui l'a accompagné et qui l'a guidé dans son choix. Mais ces efforts ne nous ont pas paru suffisants, et nous avons désiré avoir un métrage, selon l'expression employée, qui serait plus important encore ; toutefois nous désirions en même temps réduire la dépense. C'est alors que nous avons songé à utiliser une prise de vues qui avait été faite en 1926 à Vienne par la Société « l'Etoile » de Lyon, à l'occasion du meeting organisé par la Ligue dauphinoise d'action catholique. C'est ainsi que nous avons pu avoir 134 mètres de vues supplémentaires. Nous les avons mises bout à bout, avec celles déjà prises précédemment. Il a fallu aussi mettre des titres, qui à eux seuls représentent 122 mètres.

Pour faire ces raccords et ces découpages, nous n'avions aucune préparation particulière, et nous avons dû tenir de longues séances pour tâcher d'obtenir le résultat souhaité.

Les longues séances nous ont demandé une longue patience, et nous nous sommes encouragés en pensant que c'est par une longue patience, suivant le mot de Buffon, que l'on arrive au génie. Le résultat a été qu'en longueur, nous avons plus de 400 mètres. Au point de vue de l'intérêt que présente le film, c'est vous qui apprécierez ce soir le résultat obtenu.

Toutefois, pour comprendre notre effort, il faut vous rendre compte du but que nous avons poursuivi.

Notre ville reste, encore et beaucoup trop, une ville ignorée. Il est assez curieux de voir, même chez les esprits les plus cultivés

et les plus au courant des beautés que contient notre pays, une ignorance qui parfois est déconcertante. Nous avons notamment reçu au cours de l'année 1929, la visite des bibliothécaires franco-suisses qui tenaient un congrès à Lyon. Ils sont venus quelques heures dans l'après-midi visiter nos monuments. La visite a été rapide, et c'était presque une gageure de vouloir montrer à des savants tout ce que présente d'intérêt notre ville, en un temps réduit au minimum. Il serait piquant de traduire l'étonnement qu'ont eu nos visiteurs à voir accumulés à Vienne tant de souvenirs et de monuments d'époques diverses. Quelques-uns d'entre-eux ont tenu à nous remercier, et le mot qui revient le plus souvent dans leurs lettres, était que leur visite avait été pour eux une « révélation ».

Quant aux touristes, ils ne manquent pas de vouloir se faire pardonner d'être moins avertis des beautés de notre pays. Leur étonnement est surtout de voir que Vienne n'est pas davantage proposée à leurs pérégrinations, et, pour traduire leur pensée et la nôtre aussi, quand ils nous font part de leurs sentiments, il faudrait dire que le touriste est très porté à nous faire un reproche de sa propre ignorance.

Le film pourra sans doute aller jusque chez eux pour les renseigner. A cet effet, comment pensons-nous l'utiliser ?

D'abord, dans un but avoué de propagande. C'est ainsi qu'il doit passer au cours du printemps dans toute une série de conférences, que la Cie P.L.M. se propose de faire dans l'Afrique du Nord, pour attirer un courant de tourisme algérien vers la France.

D'autre part, nous pensons que divers Syndicats d'Initiative seront heureux d'avoir notre bande, pour la montrer, à l'occasion de leur Assemblée générale, ou de toute autre réunion qu'ils organiseraient.

Nous nous proposons aussi de faire des efforts pour que notre film soit utilisé dans un but masqué de propagande. C'est ainsi, par exemple, que nous le ferions très volontiers utiliser, comme film documentaire, dans des salles de cinéma. Le public saurait ainsi ce qu'est Vienne, et prendrait le désir d'y venir.

Avant que ce film ne passe sous vos yeux, il est bon de faire quelques remarques.

Il n'est pas nécessaire d'indiquer longuement qu'il ne s'agit pas ici d'un roman, comme ceux qu'on a l'habitude de voir au cinéma, et dont la trame se comprend facilement, à raison même du jeu des acteurs. Il ne s'agit pas davantage d'un paysage devant lequel les spectateurs peuvent toujours se reconnaître, et savoir distinguer une vallée d'une montagne, et une ville d'un panorama de plaine. Mais il s'agit ici de monuments anciens, pour lesquels des explications sont indispensables. Il faut que

ces explications soient précises ; le spectateur désire être renseigné avec exactitude ; il veut connaître le siècle au cours duquel le monument a été construit et à quelles destinations il répondait.

Or, le cinéma réclame des explications courtes, et il ne les faut pas très fréquentes. Nous avons fait de notre mieux pour contenter le spectateur et nous soumettre aux exigences du cinéma.

Quelques-uns trouveront peut-être les explications un peu brèves. Il leur restera soit à se documenter par les ouvrages écrits au sujet de Vienne, soit à venir voir sur place. S'ils viennent, notre but sera atteint, car notre but n'est pas autre que de donner aux visiteurs éventuels le désir de venir voir, et, si vous me permettez l'expression, nous avons voulu faire un film « tentateur ».

D'autre part, j'avais songé à donner des explications orales pendant que le film se déroulerait sous vos yeux. Mais M. Chabrol, notre conférencier de ce soir, l'a nettement déconseillé. Le public n'a pas encore l'habitude d'utiliser à la fois ses yeux et ses oreilles ; quand le film est projeté devant lui, ou le public regarde, intéressé par ce qu'il voit, et il n'écoute pas plus la parole qu'il n'a l'habitude d'écouter la musique, ou bien le public écoute et regarde très mal.

M. Chabrol avait sur ce point des expériences très nettes, et il n'y avait qu'à s'incliner. Toutefois, le public de la Salle Berlioz pouvait invoquer une expérience contraire, celle que lui avait donnée la conférence du Prince Achille Murat en 1929. Là, un film avait été projeté au cours duquel le conférencier avait parlé sans arrêt ; mais il est permis de penser, que la mise au point parfaite, dont nous avons été les témoins, venait de ce que le film avait peut-être été conçu pour être accompagné de la parole. Or, ce n'est pas le cas du film sur Vienne ; il n'a pas été réalisé avec la pensée que des paroles l'accompagneraient toujours.

En outre, il est utile pour nous de connaître quelles vont être vos réactions, quand vous verrez apparaître des sites que vous connaissez bien, et quand vous manifesterez votre sentiment sur la façon dont ils auront été reproduits. Vous pourrez donc parler, vous étonner au passage ; ni musique d'orchestre, ni paroles de conférencier ne vous distrairont.

Certains détails du film vous surprendront plutôt. C'est ainsi que l'opérateur parisien s'est émerveillé devant l'Impasse Sauge. Que les viennois ne s'étonnent pas ; l'Impasse Sauge est dans leur ville, mais comme elle ne donne accès à aucune maison, elle apparaît surtout comme un coupe-gorge. Le film va donc révéler aux viennois une impasse de leur ville. De même aussi, le vieux pont de Saint-Martin a été pris d'un point où nul visiteur ne va. Il a fallu l'autorisation d'industriels aimables, pour que l'opéra-

teur puisse s'y transporter : le pont est pris du point de vue interdit ; le film, aura donc un attrait particulier, et il sera révélateur pour les viennois, comme pour les étrangers. Le pont pris de là, apparaîtra plus beau encore ; il y a tant de choses qui sont belles, quand on les voit du point défendu.

Enfin, l'opérateur a pris certaines vues d'assez loin avec des bonnettes d'approche. C'est ainsi que la Bâtie a été prise des rives de Sainte-Colombe, et les chapiteaux du temple d'Auguste et de Livie ont été pris du sol même. Le fronton du temple, par contre, a été pris en 1926, des fenêtres de la maison d'en face, sous la direction de notre administrateur d'aujourd'hui, M. Charles Jaillet.

La plus importante remarque qu'il y ait lieu de faire, et qui ne vous surprendra pas, c'est que le film, sans discussion possible, n'est pas au point. Ce à quoi, vous allez assister, c'est à une répétition générale. Il y aura certainement des modifications à faire. C'est ainsi, croyons-nous, qu'il sera préférable que le film commence par une vue générale de la ville. Il y aura aussi des adjonctions à faire. Nous pensons qu'il sera bon de montrer, à propos de Saint-Maurice, des détails du portail. M. Bégule a bien voulu nous autoriser à prendre dans son livre sur Saint-Maurice les clichés qui s'y trouvent. Ne soyez donc pas surpris si vous avez quelque désappointement ; nous en avons prévu quelques-uns d'avance. La présentation de ce soir a donc pour but de nous les faire connaître le mieux possible, de façon à déterminer toutes les corrections qu'il sera bon de faire.

*
* *

C'est à l'heureuse initiative de M. Chabrol, et du Syndicat de Grenoble, qu'est due la naissance de ce film ; aussi sommes-nous particulièrement heureux de pouvoir vous le montrer en sa présence, et d'entendre notre conférencier de ce soir. J'ai la bonne chance de n'avoir pas à le présenter. Il nous a fait le plaisir de venir à Vienne, lors de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de notre Société et il a bien voulu parler au banquet de midi. Le bulletin de la Société qui vient de paraître, a traduit à la page 34, l'impression qu'avait produite son allocution.

« *M. Chabrol*, y est-il rapporté, *directeur du S.I. de Grenoble,*
« *dit avec une conviction profonde et une foi ardente tout son*
« *attachement aux choses touristiques. Il apporte le salut des*
« *Grenoblois, qui sont un peu loin de leurs amis viennois, mais*
« *à qui il est heureux de pouvoir affirmer tout son attachement.*
« *Il examine ensuite l'évolution du tourisme et déclare que si*
« *Grenoble s'applique à faire connaître les merveilles du Dau-*
« *phiné, les Amis de Vienne excellent à mettre en valeur les ri-*

« chesses de l'ancienne capitale de l'Allobrogie, et qui, mieux « que Vaison, mérite le nom de « Romaine ». Il a un mot élo- « gieux bien mérité pour M. Vassy et préconise l'Union des Syn- « dicats d'Initiative du Dauphiné qui doivent unir leurs efforts « dans une entente cordiale. Il souligne l'absolue nécessité de « l'Union, au moment où dans tous les pays on tente des efforts, « considérables, avec des concours financiers supérieurs à ceux « dont dispose le tourisme français, et où la lutte pour attirer le « voyageur va se dessiner avec âpreté ».

« La conviction profonde et la foi ardente » vont être mises à profit ce soir ; et nous aurons, en cette Assemblée générale qui sera plus spécialement consacrée au tourisme, à écouter les leçons de l'expérience et les conseils de l'amitié.

Il n'y avait au banquet de nos vingt-cinq ans qu'un petit nombre de privilégiés pour profiter de la parole de M. Chabrol ; l'Assemblée générale de ce soir lui aura donné les auditeurs qu'il mérite.

J'ai donc moins à le présenter, qu'à le remercier d'avoir bien voulu, ce soir, venir encourager nos efforts et accroître notre expérience.

M. Chabrol a tout de suite noté qu'en sa qualité de directeur du plus ancien des Syndicats d'Initiative (celui de Grenoble), il venait faire part aux Viennois de son expérience et leur montrer le moyen de tirer de leurs richesses un parti effectif, pour mieux dire, commercial. Sans doute, la qualité des souvenirs anciens fait-elle un devoir aux Viennois de les conserver et de les mettre en valeur, et il est naturel que le rôle du Synydicat d'Initiative soit rempli à Vienne par une Société qui ne néglige pas ce but.

Mais cette fonction doit s'accompagner du devoir de faire tout ce qu'il est possible pour retenir le visiteur, lui assigner un programme de séjour, pour qu'en définitive il en augmente la durée.

La population doit comprendre qu'il faut s'employer à cette propagande qui apporte au pays des ressources incalculables. Le conférencier a assuré les Viennois qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour nous envoyer des touristes et leur vanter les beautés des monuments de Vienne comme complément des beautés naturelles de Grenoble.

L'exposé de l'orateur et la conviction profonde montrée

par lui de son attachement à notre ville ont été salués d'applaudissements.

Puis le film des monuments de Vienne a défilé sous les yeux des spectateurs et plus d'un coin pittoresque a été une révélation pour eux. Il a été accompagné d'autres vues du Dauphiné qui sont destinées à être projetées avec lui dans le monde entier.

***

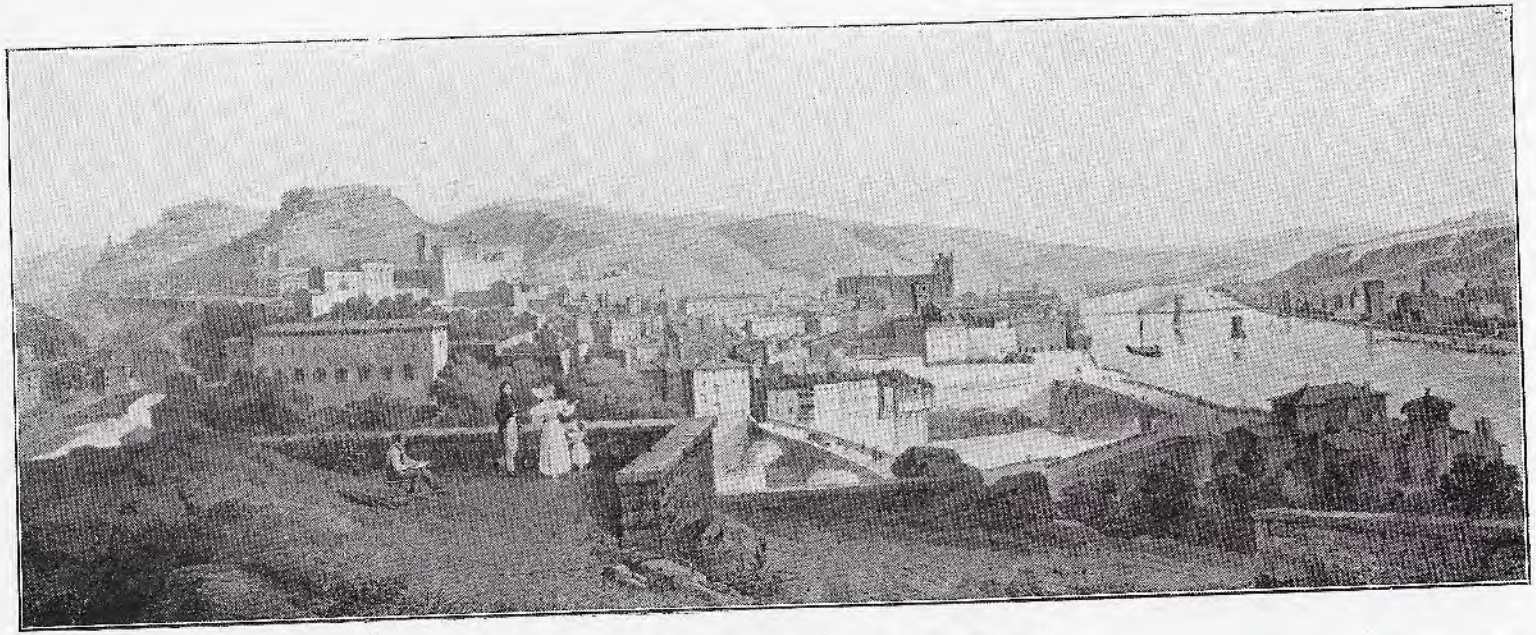
L'ordre du jour appelle les élections de Membres du Conseil.

ELECTION DE SIX ADMINISTRATEURS

Six membres du Conseil d'Administration étaient soumis au renouvellement annuel :

MM. F. Allemand, F. Bresse, A. Bonnier, J. Gleyzolle, C. Jaillet, A. Teste du Bailler.

Les six administrateurs sont réélus.



VUE DE VIENNE PRISE DU MONT LABASTIE EN 1829

Lithographie de Rey.

ANNEE 1930

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée générale annuelle de la *Société des Amis de Vienne* s'est tenue le mercredi 11 mars 1931, à 20 h. 15, à la Salle Berlioz, cours Wilson, sous la présidence de M. Maurice Faure, président.

Le procès-verbal de la précédente assemblée est adopté.

M. le Président fait connaître quels sont les Sociétaires qui sont empêchés d'assister à la réunion, et qui ont cependant tenu à faire savoir leur regret.

M. Jean Gleyzolle, trésorier, présente ensuite son compte-rendu sur la situation financière de la Société.

COMPTES DU TRESORIER

RECETTES

Coupons et intérêts		1.299 50
Vente de guides		3.049 60
Cotisations		3.424 »
Subvention Ville de Vienne pour le film		1.000 »
Subvention annuelle Ville de Vienne	300 »	
Subvention anuelle Off. Nat. Tourisme	450 »	750 »
Cotisations de 6 nouveaux membres perpétuels à 300 francs		1.800 »
Cotisation de 1 nouveau membre perpétuel à 500 fr.		500 »
Total des recettes		11.823 10

DEPENSES

Frais de bureau, timbres, assurances, encaissements des cotisations par la poste		864 45
Subvention au Musée		500 »
Frais d'impressions des bulletins N^{os} 23 et 24, des guides et divers		12.666 95
Cotisation Fédération des Syndicats d'Initiative de la Vallée du Rhône	260 »	
Frais pour assurer la permanence	500 »	760 »
Achat de clichés et frais de reproduction		355 90
Divers travaux et abonnem. à l'annuaire des téléph.		114 85
Achat de deux panneaux émaillés et d'une plaque gravée		375 »
Participation au film « Vienne en Dauphiné »		3.429 50
Total des dépenses		19.066 65
Excédent des DEPENSES pour 1930		7.243 55

AVOIR AU 31 DECEMBRE 1929

En compte-courant	27.404 95
Au compte postal	28 85
En titres	21.865 25
Total	49.299 05

AVOIR AU 31 DECEMBRE 1930

En compte-courant	20.161 40
Au compte postal	34 90
Notre portefeuille-titres au cours du 31-12-1930	21.465 50
Total	41.661 80

RECAPITULATION

Avoir au 31 décembre 1929	49.299 05
Avoir au 31 décembre 1930	41.661 80
Diminution d'avoir	7.637 25

Représentée par :

Excédent des dépenses	7.243 55
Baisse des titres	399 75
	7.643 30
Différence des soldes du compte-postal	6 05
Total égal	7.637 25

M. le Président met aux voix l'approbation de ce compte-rendu qui est approuvé à l'unanimité.

ALLOCUTION DU PRESIDENT

Il convient de s'arrêter un instant sur le compte-rendu financier, en examinant l'un ou l'autre chapitre. Nos sociétaires ont intérêt à savoir — ils ont d'ailleurs le droit de savoir — quel emploi est fait de leur argent. L'examen de nos comptes est, cette année, particulièrement intéressant. Il va nous révéler, sans embages, sur quoi nous portons nos efforts. Sommes-nous une Société qui consacre son temps et son argent à des recherches passionnantes pour quelques savants ? mais sans intérêt pour le reste des vivants de la ville ? Sommes-nous de ces sociétés que l'on a appelées, avec une irrévérence un peu justifiée, des sociétés de « pots cassés », dans lesquelles, une fois par semaine, les membres, assis en rond, viennent dormir, tandis que l'un d'eux, en proie à son sujet, discute avec insistance, et quelque véhémence, sur la position de l'anse dans les marmites à l'époque carolingienne ?

Epuisons-nous les cotisations de nos sociétaires à publier de savants mémoires sur des sujets de telle nature ? Si bien que le mieux serait de nous mettre dans l'impossibilité de nuire, en nous confinant dans quelque cabanon ?

Monsieur le Trésorier a répondu à ces questions, et voulez-vous que nous regardions ce qu'il a dit, en nous plaçant plus spécialement à ce point de vue ?

Nos dépenses ont atteint en 1930 : 19.086, fr. 65.

Il y a 884 frs, pour des frais intérieurs, timbres, assurances, encaissement, etc. Cela, c'est la vie de la société, si je puis dire sa nourriture, ou l'huile qui graisse la machine. Nous sommes obligés de beaucoup écrire ; nous sommes près de 400 sociétai-

res ; nous correspondons avec un grand nombre de Syndicats d'Initiative. Le chiffre est justifié.

Nous avons ensuite donné 500 francs au Musée. Cette dépense est peut-être de celles qui rentreraient dans la qualification de « pots cassés ». En réalité, s'il y a des « pots cassés » au Musée, il y a aussi des pièces entières. Et nous avons été heureux de donner au Musée, et à M. Vassy, une marque d'attachement. Ces 500 frs ont été destinés à l'acquisition d'une vitrine. Et si quelqu'un veut y aller voir, il pensera sans doute que ces vitrines abritent des « pots », que, lui, visiteur, serait bien heureux, non pas de casser, mais de caser dans les vitrines de sa maison. Il se rendra compte, s'il veut se souvenir d'un état antérieur, qui n'est pas très ancien, qu'un trop grand nombre de pots du Musée ont été longtemps abrités dans des vitrines qui n'étaient dignes, ni des pots, ni du Musée.

Si bien que désormais les collections de la place Miremont, mieux présentées, font l'admiration des..... étrangers, car les viennois sont, parfois et selon l'usage, des... étrangers pour leur Musée.

Les autres dépenses comprennent l'impression de nos bulletins pour les années 1923 et 1924, ce qui a coûté : 3.000 frs. Mais vous savez que l'un de ces bulletins a été celui de notre 25e anniversaire, et par conséquent plus soigné, et plus important. Il a d'ailleurs été très apprécié, et a fait honneur à notre Société. Peut-être l'avez-vous lu ? si votre bulletin est plus heureux que votre Musée.

Les dépenses ont atteint un chiffre de 9.000 frs, pour notre Guide, qui en est à sa septième édition, revue et corrigée, ce qui n'est pas seulement une formule. Car la Ville et ses monuments, qui en font la matière, ont présenté tant de changements, d'une édition à l'autre, qu'il est indispensable de remanier le texte du guide, et de l'améliorer. Au temps où quelques-uns d'entre nous épuisaient leur jeunesse à l'étude du latin, ils avaient entre les mains une grammaire qui portait encore le nom de Lhomond ; (c'était au siècle dernier ; il y a ici, parmi les hommes, tout au moins, quelques survivants de ce siècle). Mais l'auteur de la grammaire disait, dans la préface, qu'il avait conservé le nom de Lhomond par piété pour cet homme vénérable, et que la grammaire était tellement modifiée que Lhomond... ne s'y reconnaîtrait plus, et que, sans doute, il y perdrait... son latin.

Pour le guide, nous dirions aussi quelque chose d'analogue: il devrait porter le nom de Jules Ronjat, qui en fût le rédacteur, et dont il a l'esprit de clarté, et le goût de l'indication pratique, et la mesure dans l'admiration. La première édition date de 1904 ; elle a 39 pages. Ronjat fit encore celle de 1914, la quatriè-

me, et qui coûtait, comme les précédentes, douze sous. La septième, qui a paru en 1930, a 88 pages, et se vend quatre francs. Elle a plus que doublé comme volume, et son prix n'est pas sept fois celui de l'âge... de l'or.

Cette édition représente une grosse somme à avancer, 9.000 francs, mais pour cette somme, nous avons fait un tirage important. Ce que nous gagnions à accroître le tirage, c'est de pouvoir maintenir le prix de la 6e édition, sans suivre l'augmentation qu'un tirage moindre nous aurait valu ; c'est aussi de pouvoir consentir à ceux qui font acheter notre guide, un avantage plus important qu'autrefois. Non pas que cet avantage les enrichisse, les viennois qui le vendent ont plaisir à collaborer à l'œuvre que poursuit notre société.

Cette vente marche bien, et notre guide est apprécié. En 1929, nous en avons vendu 406, et en 1930 nous sommes arrivés au chiffre de 605. En août 1929, il nous en a été demandé 106, en octobre, 81 ; en mai 1930, 80 ; en juin 1930, 100 ; en juillet 1930, 188.

Voilà donc une opération qui est assez réussie.

Mais que faisons-nous en éditant ce guide ? Est-ce une publication de « pots-cassés » ? Non certes. C'est là, essentiellement, une marque de ce que nous sommes : une société qui veut faire connaître sa ville à tous, aux viennois qui peuvent en avoir besoin, et aux touristes. Nous faisons l'œuvre de syndicat d'initiative, ce qui est et a été toujours, dans l'essentiel dessein de nos fondateurs, et des dirigeants de votre société.

Au cours de ces dernières années, nos efforts ont porté, en même temps, sur la restauration de nos monuments. Car il nous a paru indispensable que nous puissions offrir aux visiteurs des édifices qui ne leur paraissent pas laissés à l'abandon. C'est ainsi que nous nous sommes attachés à diverses remises en honneur de la primatiale Saint-Maurice, et que nous avons été heureux de contribuer à l'achat et à la démolition des masures qui enlaidissaient les abords de St-André-le-Bas. C'est un travail un peu ingrat, parce qu'il est vite oublié. On oublie que dans la rue des Cloîtres, la disparition du mur de clôture, qui masquait le chevet de St-Maurice, et le déplacement du chalet de nécessité qui l'ornait, a été fait par nos soins, et à nos frais dans la proportion des deux tiers. Car enlever une laideur, ou faire disparaître un furoncle, semble toujours une œuvre négative. Peut-être se souviendrait-on mieux de ce que nous avons fait, si nous avions édifié une tour Eiffel. Tout viendra à temps, pour qui saura attendre, mais je ne pense pas que la Société des Amis de Vienne monte à cette échelle.

Nous avons enfin rendu possible l'acquisition de l'emplace-

ment du théâtre romain, sur lequel MM. Formigé et Vassy exécutent des fouilles, et pour lequel des tentatives dignes du plus grand concours, aboutiront sans doute à des résultats.

Ce faisant, nous avons fait œuvre de tourisme, et par conséquent restitué aux intérêts locaux et, amplement, les sommes qui nous avaient été confiées, sous forme de cotisations.

Quant au film, il représente une dépense de 3.429 fr. 50. La ville de Vienne y a participé pour 1.000 frs, et elle a rendu ainsi possible une réalisation dont l'Assemblée générale de 1930 a pu comprendre l'intérêt, puisque le film lui a été projeté avec une conférence de M. Chabrol sur le tourisme, dont tous ont gardé le plus agréable souvenir.

Qu'est devenu ce film ? A quoi a-t-il servi ? M. Chabrol nous a écrit le 7 mars : « le film de Vienne original et complété par « vos soins est passé : *En France* : à Grenoble deux fois, dont « dimanche dernier devant la Caravane d'information hollan- « daise ; à St-Marcellin, Villard-de-Lans, Voiron, Aix-en-Pro- « vence, Marseille, etc... *A l'Etranger* : en Danemark, trois « conférences ; en Belgique, cinq conférence. Actuellement il « est à Cleveland (Etats-Unis).

« En outre, des copies du film original ont passé pendant « trois mois sur les grands boulevards de Paris. Sept copies ont « été vendues à des maisons d'édition de films dont trois amé- « caines, si je suis bien informé. Actuellement, la sonorisa- « tion du film original est à l'étude ».

Voilà sans doute une heureuse utilisation de vos fonds, pour l'accroissement du renom touristique de Vienne.

Toutes les autres dépenses : cotisation fédérale, frais pour assurer la permanence, insertion dans l'annuaire officiel des téléphones de la rubrique : Syndicat d'Initiative, avec le n° de notre bureau de renseignements, panneaux émaillés placés dans les hôtels, toutes ces dépenses sont d'ordre uniquement touristique.

Si bien que toutes les dépenses de cette nature spécialement touristique, dépassent : 13.500 francs.

Que chacun le reconnaisse, et que chacun le fasse reconnaître à l'occasion : la Société des Amis de Vienne ne se contente pas de coopérer à la restauration des monuments anciens qui sont la gloire et la fortune de Vienne ; elle emploie les moyens les plus utiles et les plus modernes, comme le film documentaire, pour faire sur la ville la réclame touristique que commande sa situation.

A quoi, quelques-uns s'étonneront qu'ayant des recettes pour 1930, à concurrence de : 11.843 fr. 10, elle ait consacré aux dépenses touristiques : plus de 13.500 frs. C'est qu'il faut remar

quer que la dépense si importante du guide sera récupérée en entier, par la vente de l'édition, dans un délai de quatre ou cinq ans, ou moins, si la visite des touristes en amène la vente plus rapide. Nous ne faisons donc là qu'une avance de fonds, et nous faisons confiance à l'avenir qui doit nous restituer ce que notre caisse a versé à notre imprimeur.

Nous ne mettons dans notre guide, suivant la tradition qui date de la première édition, aucune réclame, si bien que la charge du tirage retombe entièrement sur nous. Mais nous avons toujours pensé que notre Guide devait sa faveur auprès de nos visiteurs, à cet aspect totalement désintéressé à cette absence de réclame, dont la vue met toujours en défiance le touriste.

Ce qui ne veut pas dire que notre guide ne contient aucun renseignement d'ordre matériel ou commercial ; loin de là. Le lecteur y trouve l'indication de tous les commerçants dont il peut avoir le besoin, qu'il veuille manger, dormir, acheter un livre, échanger un chèque ou prendre un bain.

Notre Guide n'oblige pas le voyageur à la seule vénération des pots, cassés ou non, de M. Vassy.

Et comme vous avez approuvé, tout à l'heure, les comptes de notre trésorier, M. Gleyzolle, vous avez donc approuvé ce que votre Conseil a fait.

*
* *

Vous aurez, suivant nos statuts, à voter pour les administrateurs soumis au renouvellement. Je n'ai rien à dire de ceux que votre confiance a jusqu'à présent fidèlement réélus. Mais votre Conseil vous propose un nom pour occuper un siège vacant.

Nous vous demandons d'attribuer cette place à M. Perroncel, de l'Hôtel du Nord. Ce faisant, nous avons poursuivi deux buts. Le premier a été de reconnaître les efforts que M. Perroncel a faits de sa propre initiative, dans l'intérêt du tourisme à Vienne. Il a, depuis longtemps, adressé, à ses frais, notre Guide, partout où il appréciait que cet ouvrage devait amener un touriste ici ; il a introduit, dans la réclame, des méthodes qui, à la fois efficaces et discrètes, ont profité à l'intérêt général que nous devons envisager. Il a, enfin, édité un petit dépliant sur Vienne, qui, avec son plan par avion, est pittoresque et ingénieux.

Il nous a semblé, et c'était le second but que nous poursuivions, que son expérience nous serait utile, et qu'il pourrait, du fait de son contact constant avec les touristes, nous apporter

des suggestions et des méthodes où nos efforts trouveraient la possibilité de donner des résultats accrus.

Il est, de par tous les siens, et depuis toujours, un viennois ; il a fait à Marseille un séjour fructueux. Il a quitté la chaleur du soleil et l'éclat de la mer, pour revenir vers les siens ; nous avons pensé qu'il fallait utiliser, près de nous, cette affection viennoise, et cette expérience marseillaise.

Vous serez agréable à votre Conseil, et utile à votre Société, en ratifiant ce choix.

*
* *

Cela dit, voyons nos joies et nos deuils.

Nos deuils d'abord. Le plus cruel, celui dont nous avons dû prendre notre parti, longtemps avant qu'il ne se réalise, a été le départ de notre administrateur M. Claude Jacquet. Nous nous souvenons et nous nous souviendrons toujours, de ce mois de juillet 1930, au cours duquel nous avons appris que M. Claude Jacquet était atteint d'un mal qui allait nous l'emporter. La veille , il était au Maroc ; au retour, il avouait ses malaises, et les siens se trouvaient en face de leur malheur.Claude Jacquet n'avait jamais été l'homme des atermoiement ou des incertitudes. Ce qu'il avait décidé, il le réalisait aussitôt. Ainsi fit-il dans les derniers mois de sa vie. Atteint, il l'a été de telle manière qu'en peu de jours, il devait nous quitter. Comment a-t-il envisagé ce départ avec tout ce qu'il avait de cruel, ce n'est pas le lieu de le rappeler. Mais l'amour de la vieille pierre, chez les archéologues, ou le soin du tourisme local, ne nous empêche pas de goûter les exemples de cette vie et les leçons de cette mort. Claude Jacquet avait été pour notre Société une aide que rien ne rebutait, qui offrait tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Modestement, il était un chauffeur toujours prêt à nous emmener où il le fallait ; allègrement,un conseiller dont l'optimisme résolu réconfortait ; promptement, une volonté qui se refusait à reconnaître une impossibilité. Il a été un bon Ami de Vienne ; le Conseil lui devait l'hommage de votre souvenir reconnaissant.

Nous avons perdu notre président honoraire, M. Angéniol. Vous vous souvenez que, dans notre dernier bulletin, il avait retracé la naissance de notre Société, et la part qu'il avait prise à cette fondation. C'était un esprit curieux de tout, heureux de ses efforts, impatient d'entreprendre. Il nous avait quittés pour Gap, mais nous ne l'avions pas oublié. Il est revenu mourir ici, à côté d'une mère, dont le grand âge a dû subir cette rude épreuve. Notre Vice-Président, M. Bresse, a dit, au lendemain

de sa mort, dans le *Journal de Vienne*, ce que son amitié pensait de lui.

André Rivoire avait, il y a déjà de nombreuses années, donné à notre Société la marque d'attachement que nous avions sollicitée de lui. Dans la lettre où il envoyait son adhésion, il redisait le désir qu'avait exprimé sa poésie des « Absents », de reposer à Vienne, parmi les siens. Le Comité qui a voulu lui faire élever ici un buste, a pensé que le Président de votre Société pouvait, en cette qualité, présider aussi le Comité définitif.

Joseph Bernard qui a honoré la sculpture, avait accepté avec beaucoup de sympathie de figurer sur nos listes. Il avait trouvé dans notre ville, des admirations très vives, et notre bulletin avait donné sur lui un article, très élogieux (1), et reproduit un de ses dessins. Il n'est pas revenu reposer parmi nous, comme l'a voulu André Rivoire, mais son Michel Servet nous reste, comme un spécimen unique dans son œuvre, d'un ensemble de cette importance. Il semble permis, maintenant, d'aimer dans cet artiste les morceaux si remplis de grâce, auxquels sa force paraissait se plaire, le mouvement qui entraîne chacune de ses œuvres, et qui restera sans doute sa vraie gloire ; comme il est, espérons-le, permis aussi de ne pas englober dans notre admiration certains traits qui, pour habituels qu'ils lui soient, n'ajoutent ni n'enlèvent rien au grand talent dont notre ville restera fière.

M. l'abbé Henri Bouvier et M. François Bouvier maintenaient dans nos listes un nom, qui y demeure toujours d'ailleurs, qui est cher aux viennois, et que notre Société ne pourrait oublier. Nous devons à l'abbé Bouvier des écrits délicats, notamment sur son frère Claude, dont l'influence est demeurée si vivace sur toute une génération, et dont notre bulletin a conservé le travail sur « Vienne au temps du Concile ». Nous devions à M. François Bouvier des marques de sympathie données, lors de nos diverses souscriptions, avec une largesse silencieuse, dont le souvenir reste émouvant.

Le nombre de nos disparitions ne s'arrête pas là ; vous trouverez dans le bulletin ceux qui ont fait un vide dans nos colonnes.

Mais il est une de nos Sociétaires, qui nous a quittés en 1928, sans que on soyons avertis, et dont le passé contenait des souvenirs attachants pour notre ville. Madame Piot est décédée dans l'Aube, à Lignol. Elle était l'une des filles de Charles Lambert, qui avait été fabricant à Vienne, dans la maison Lambert et Savoye, à Bèchevienne. Il était apparenté aux familles Badin et Charvet, dont le souvenir n'est pas perdu ici.

(1) Dans le bulletin, nos 13 et 14, p. 29.

Charles Lambert avait quitté Vienne, il y a bien longtemps, vers le milieu du XIX[e] siècle. Mais il était resté fort attaché à sa ville, et spécialement, il avait eu pour Ponsard un culte dont le souvenir a été gardé dans une caricature à la plume, que possède une famille viennoise. On y voit Ponsard, la tête flamboyante, dressé, la pipe aux dents, sur un de ces poëles que nos pères appelaient une prussienne. A ses pieds, Charles Reynaud brûle la critique dans un bol de punch enflammé. Charles Reynaud, la pipe aux dents, a la majesté d'un officiant ; et derrière lui, Charles Lambert, plus humble — il n'a qu'un cigare aux lèvres — soulève le pan du veston de son ami pour l'assister dans son office. La caricature est intitulée : « Le Culte du dieu Ponsard, (comme nous disons : le Culte du dieu Mithra), peinture antique sur un vase moderne ».

Cette amusante bouffonnerie est postérieure à 1846, puisque le titre d'Agnès de Méranie peut s'y lire ; elle témoigne de ceux qui, à Vienne, donnait à Ponsard le secours de leur amitié, dont le plus connu était Charles Reynaud, et auquel il faut joindre Charles Lambert. Celui-ci, d'ailleurs, se piquait d'écrire.

C'est en souvenir de tout ce passé, un passé d'avant sa naissance, que Madame Piot avait tenu à être des nôtres. Nous l'avions sollicitée aux moments héroïques de la souscription pour St-Maurice, vers 1910, et elle nous était restée fidèle.

*
* *

Je dois aussi vous dire nos joies. La première que je puisse vous donner, ce soir, est celle de me taire. Permettez cependant que je rappelle ce qui est une des grandes satisfactions de l'année, pour votre Conseil : je veux parler de la sortie de Vizille. Vous avez, vous vous en souvenez, dépassé la centaine. Rien ne peut être plus agréable à votre Conseil qui organise ces sorties, que de vous y voir aussi nombreux, si ce n'est de vous y voir aussi contents. Et qui résisterait au désir de vous plaire ? la météorologie, elle-même, a démenti ses pronostics humides, et suspendu ses réalisations des mieux exécutées, car en ce temps-là, on ne faisait pas mieux, en fait de pluie. La veille, il pleuvait à Vizille, et il neigeait à Laffrey. Le Jour, le jour J, le colonel de Guillebon, qui fut un guide si plein de savoir et de bonne grâce, pouvait nous donner ses explications sous le soleil, dans le parc, au pied du château ; et Laffrey réunissait les convives, à ses 925 m. d'altitude, sous les ombrages des platanes. Le lendemain, la pluie reprenait son cours. Nous avions eu une fois de plus le soleil des Amis de Vienne ; à Laffrey, nous le partagions avec le soleil de Napoléon.

Où irons-nous cette année ? Votre conseil a plusieurs projets, et c'est pourquoi, je ne puis vous indiquer celui qui sera exécuté, mais il y en aura un, et tenez-vous prêts pour le 27 avril ou le 3 mai.

Enfin, voici la joie annoncée : je me tais. Vienne se tait, car Rome va parler. Ou du moins, un Romain va parler. M. Durry a le droit d'être ainsi appelé, lui qui a eu cette fortune enviable et méritée de vivre dans la Ville unique, trois ans, à l'Ecole française d'archéologie.

Le Sonnet de du Bellay revient en mémoire :

Heureux qui, comme « vous », a fait ce beau voyage,
Et puis est retourné...

Je sais des viennois qui en sont « retournés » depuis peu, après huit jours, et qui sont dans le bonheur ; j'en sais qui vont y partir et qui sont dans l'attente heureuse. Il en est qui vont vous entendre, Monsieur, en se souvenant de ce mois de mars, qui est à Rome si particulièrement adouci, et où l'émotion est si forte de tant et tant de souvenirs ; je sais des viennois qui sont revenus de Rome, ravis, et très heureux de revenir au moins, puisqu'il fallait bien en revenir, dans une ville comme la nôtre,

Qui m'est une province, et beaucoup davantage,

où le rappel de Rome est si fréquent. C'est dire combien les cœurs vont s'ouvrir, et combien les intelligences seront heureuses d'apprendre à votre école. Ce sera la grande joie de la soirée.

D'ailleurs, parlez, Monsieur ; vous allez vous en rendre compte.

M. Durry, après avoir remercié le Président de son accueil cordial, explique pourquoi il est venu parler à Vienne des fouilles importantes faites depuis huit ans à Rome. Vienne comme Rome a encore des trésors archéologiques à découvrir et le conférencier souhaite qu'une fois de plus la Colonia Viennensis profite de l'exemple donné par la Ville Eternelle.

L'effort principal à Rome a porté sur les *Fora* impériaux. Au nord du *Forum Romanum*, que remplissaient d'innombrables monuments et l'activité des affaires, les Empereurs ont voulu bâtir des fora nouveaux ; les plus beaux furent ceux d'Auguste et de Trajan. Il fallut les conquérir sur des

quartiers surpeuplés, mais les princes ne reculèrent ni devant le travail, ni devant la dépense. On a, ces années dernières, fouillé entièrement le forum d'Auguste séparé du quartier de Subura par un mur en gros blocs, de 40 mètres de haut. Au centre s'élevait le Temple de Mars Ultor, vengeur de l'assassinat de César ; on en a retrouvé les escaliers, la cella avec les niches qui en ornaient le fond. Sur le sommet de la partie ouest, on a respecté une délicieuse loggia des Chevaliers de Rhodes, datant du XV^e^ siècle, et qui console les amis de la Rome médiévale.

Du Forum de Trajan on avait déjà la fameuse colonne, mais on a continué les fouilles ; elles ont conduit à la découverte d'un monument unique au monde. Pour maintenir les terres du Quirinal, qui menaçaient ruine, après qu'on eût creusé l'emplacement nécessaire à l'édification du Forum, on eut l'idée d'élever sur les pentes mêmes de la colline une construction en briques, qui constituait un immense « marché » comparable à nos « passages » parisiens du milieu du XIX^e^ siècle, ou aux « galeries » établies depuis peu à proximité des Champs Elysées. Dans un enchevêtrement d'escaliers et de rues, on monte ainsi le long des anciens magasins jusqu'à hauteur de la Torre di Milizie, dominant tout le quartier des *Fora*.

Plus à l'ouest encore, on a dégagé les Théâtres de Marcellus consacré au neveu d'Auguste, celui du *Tu Marcellus eris* de Virgile. Transformé au Moyen-Age en palais, il était entouré de boutiques pleines de pittoresque, aujourd'hui il est rétabli en sa destination première. Ce qui ajoute à l'effet produit, c'est la percée d'un large boulevard qui va de l'escalier admirable de l'Ara Caeli jusqu'au Théâtre, dégageant les pentes du Capitole et en particulier ce que l'on croit être la roche Tarpéienne. Tout ce quartier de Rome est ainsi transformé et de partout s'offrent au regard des ruines grandioses, qui attestent la magnificence et la beauté de son passé.

L'Argentina a été déblayée, et on y a trouvé les bases de quatre temples très anciens, du III^e^ siècle avant l'ère, qui malheureusement n'ont pu jusqu'ici livrer leurs noms. Le

Mausolée d'Auguste a donné des épitaphes précieuses entre toutes. On attaque le grand Cirque, entre Palatin et Aventin, qui peut donner des renseignements neufs sur la préhistoire et les origines de Rome. Enfin, on a « sistématisé » la tombe des Scipions sur la via Appia.

M. Durry a illustré sa conférence de clichés inédits qui lui ont été confiés par le Governatorato de Rome, et en terminant il a montré quelles réserves appellent ces fouilles. Ce sont des fouilles d'architectes et non d'historiens ; elles ne livrent ni statues, ni inscriptions. Elles détruisent la Rome du Moyen-Age avec ses palais et ses églises, ses petites rues tortueuses et fraîches.

Enfin, le but politique est évident ; rappeler aux générations nouvelles la civilisation colossale de l'époque impériale.

Quelles que soient les raisons de nos amis italiens, il convient de les féliciter de l'effort fait et des résultats obtenus. Il est à souhaiter que Vienne, qui se heurte à de moindres difficultés et qui ne détruira rien de précieux en fouillant, finisse le dégagement de son magnifique théâtre, et elle y parviendra si la volonté de ses habitants, fiers de leur origine, est unanime et force ainsi l'intérêt des pouvoirs publics.

ELECTION DE SIX ADMINISTRATEURS

Quatre membres du Conseil d'Administration étaient soumis au renouvellement annuel :

MM. Ph. Duret, Maurice Faure, Pierre Frécon, François Vaganay.

Les quatre administrateurs sont réélus.

Un administrateur désigné par le Conseil en remplacement de M. Cl. Jacquet décédé, était soumis à la ratification de l'Assemblée.

M. Auguste Perroncel, proposé par le Conseil, a été élu.

UN VIENNOIS CÉLÈBRE

L'Explorateur Joseph MARTIN

(1848 - 1892)

Ses voyages en Chine, en Sibérie et au Thibet

par M. A. ALLEMAND-MARTIN

Docteur ès-sciences, professeur au Lycée du Parc à Lyon

Que cette trop courte carrière, si noblement remplie, soit admirée comme elle le mérite dans le pays qui a vu naître Joseph Martin, et serve longtemps d'exemple aux générations nouvelles.

(*Discours d'ouverture du XV^e^ Congrès National des Sociétés de Géographie, par le D^r^ Hamy, membre de l'Institut, à Lyon*, 1894).

Le 2 Août 1894, le Dr Hamy, Membre de l'Institut, ouvrait le XV^e^ Congrès des Sociétés Françaises de Géographie dans les termes suivants :

« Un Congrès, tel que celui qui nous réunit aujourd'hui, devrait, si je ne me trompe, avoir pour but principal de mettre en lumière aussi complètement que possible l'œuvre géographique propre à la région où il vient tenir ses assises. Les sociétés locales représentées par des rapporteurs spéciaux, donneraient l'analyse des travaux qu'elles ont pu conduire à bon terme, exposeraient leur situation, leurs projets, leurs besoins. Et les hommes de science viendraient ensuite communiquer les résultats de leurs recherches et de leurs méditations personnelles sur les questions qui intéressent la géographie historique et descriptive, théorique et pratique du territoire qu'ils habitent ou dont ils ont fait le théâtre de leurs études.

«...Ils sont si nombreux chez vous,Messieurs,et si intéressants, les voyageurs de tous ordres que chaque année voit partir pour parcourir le monde, qu'il faudrait, à leur intention ouvrir un chapitre spécial qui serait bientôt très rempli. Fidèle à ses vieilles traditions, religieuses et commerciales tout ensemble, Lyon

est demeuré le centre d'une large propagande, utilitaire d'un côté, morale de l'autre, et ses voyageurs de toute sorte s'avancent sur les lointains chemins comme jadis les ancêtres, missionnaires ou marchands,dont ils continuent les pratiques. Et ce ne sont pas seulement l'idée religieuse ou le négoce, qui sont représentés dans ces phalanges voyageuses ; l'amour désintéressé de la science qui animait un Poivre, un Fleurieu, est encore le stimulant qui pousse certains de vos concitoyens sur les routes de l'inconnu. N'est-ce point pour continuer des recherches de haute science sur la Haute Asie, que M. Dutreuil de Rhins, un Forézien, est engagé en ce moment dans une périlleuse expédition ?

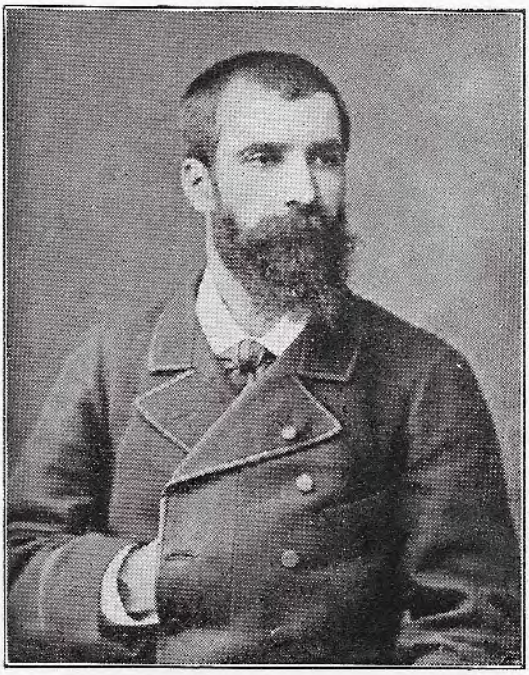
. . . . . .

« Et n'était-ce pas dans un but exclusivement scientifique que l'infortuné Joseph Martin avait entrepris cet immense voyage, qui de Pékin devait le ramener en Europe par la route de Marco-Polo. Pauvre Martin ! Il avait surmonté les difficultés les plus grandes de son long et douloureux itinéraire à travers les parties les moins connues du Céleste-Empire ; il avait dépassé la frontière russe ; il allait pouvoir mettre en sûreté les précieuses collections qu'il avait réunies sur sa route, lorsqu'il a été enlevé par une fièvre pernicieuse dont il avait subi en Chine les premières atteintes.

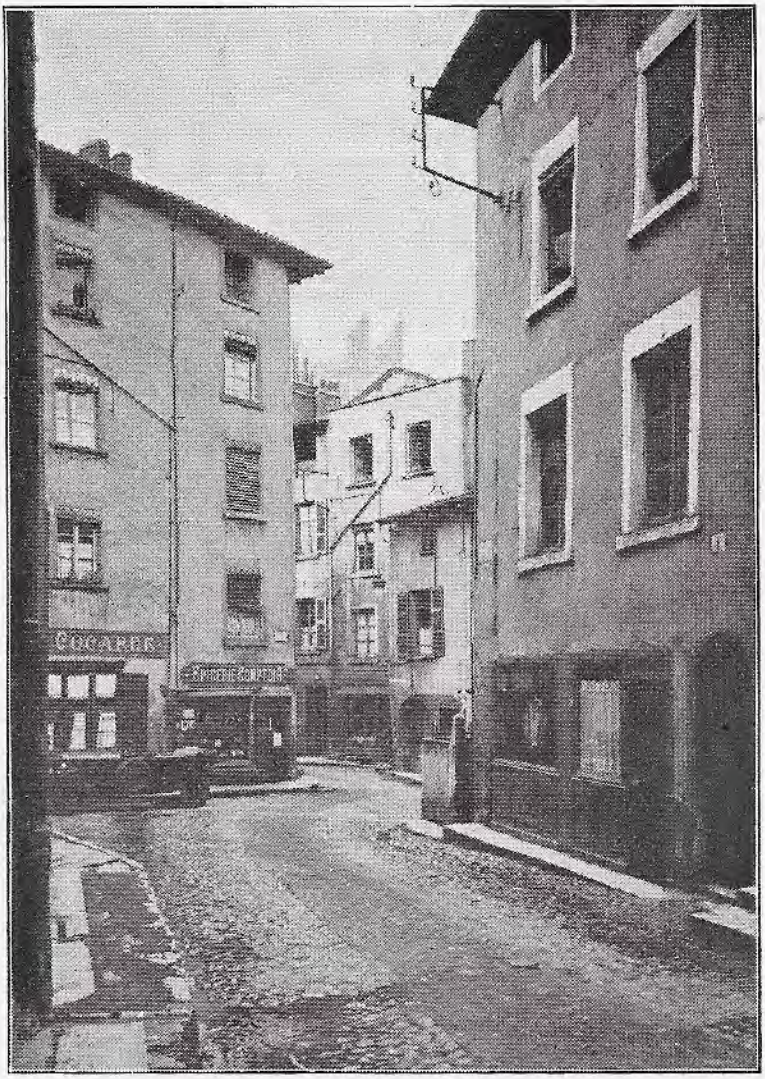
« Joseph Martin était né à Vienne en 1848 ; il avait fait vaillamment son devoir à l'armée de la Loire en 1870-71, puis était passé en Russie, où nous le retrouvons sur le Danube, dans la campagne de 1877, organisant des ambulances avec MM. de Baranowski. Remarqué par le grand-duc Nicolas, il est, après la guerre, chargé de divers travaux, dont il sait si bien s'acquitter, qu'il reçoit en 1879 du général Hall une mission spéciale en Sibérie, qu'il poursuit, avec quelques intermittences, pendant un peu moins de trois ans. C'est alors qu'il a exploré les gîtes aurifères de la Léna et les mines de l'Ossouri : on a pu voir, en 1882, les levés et les photographies de Martin, exposés dans une des salles de l'hôtel de la Société de géographie de Paris.

« La même année, M. Basilewsky le prie de visiter ses mines dans ce bassin de la Léna qu'il a déjà parcouru, et c'est en poursuivant cette *prospection minière*, qu'il se décide à traverser le mystérieux *Taïja* où se dressent les monts Stanowoï, et que, seul, Krapotkine a vu en 1865, territoire mamelonné et aride que coupent les dangereuses fondrières de la *tundra* herbacée et marécageuse. Martin traversa deux fois ce terrible désert, et il nous revenait en 1889 avec d'admirables collections de toutes sortes, patiemment recueillies au cours de ces fatigants itinéraires.

« C'est alors que j'ai connu Joseph Martin. C'était une nature un peu fruste. Sept longues années de vie au contact des Yakoutes et des Toungouses, dans un climat inhospitalier, avaient al-



L'explorateur viennois Joseph MARTIN
né le 15 Août 1848
mort le 23 Mai 1892 à Marghelan
(Turkestan russe)



La Maison natale de Joseph MARTIN

est celle occupée actuellement au rez-de-chaussée par l'Epicerie-Comptoir.

Sur le pan coupé qu'elle présente sur la rue, se trouve la plaque commémorative de Joseph Martin.

Au premier plan la place, autrefois appelée du Bacon.

Au-dessus des maisons, les ruines de la Bâtie.

téré sa santé et aigri quelque peu son caractère. Il ne se retrouvait lui-même que lorsque, au milieu de son exposition au palais du Trocadéro, il commentait ses découvertes devant quelques visiteurs capables de les comprendre et de les apprécier. Il devenait alors éloquent à sa manière, original et pittoresque, et l'on emportait de l'entrevue des souvenirs plutôt sympathiques. Il me souvient encore des longues explications qu'il me fournissait sur le chamanisme et les chamanes, dont il avait apporté un extraordinaire costume, ou sur les idoles curieusement sculptées, qu'il avait refusées à ses amis de Moscou, pour en assurer la possession à nos collections nationales. Son patriotisme local s'exaltait à certains moments d'une façon naïve et touchante ; il avait rapporté, par exemple, et montrait, avec une espèce d'orgueil, une balance grossière de peseur d'or, trouvée tout au fond de la Sibérie, et dont les plateaux, bien égaux, n'étaient autre que les couvercles de deux boîtes de cirage Jacquand !

« Tout ce qu'il avait ramassé fut généreusement offert à nos musées, et il repartait peu après, pour recommencer à peiner et à souffrir.

« En 1889, il est à Pékin, et il part de la capitale pour l'immense voyage où il doit rencontrer la mort. Il pousse à travers le plateau chinois, au sud de la grande muraille, jusqu'à Lang-Tchéou ; le mal qui l'emportera vient l'assaillir une première fois dans cette localité. Il repart au N.O. vers Sa-Tchéou, qu'il atteint au milieu de 1890, ayant perdu la moitié des animaux de bât qu'il emmène à sa suite, mais ayant découvert un précieux gisement de néphrite (1) et recueilli une flore tout à fait exceptionnelle.

Il est à Sou-Tchéou, à la fin de la même année et annonce le 27 décembre, à la Société de Géographie, qu'il vient de parcourir une chaîne élevée, dont les plus hauts sommets dépassent 7.500 mètres, et que coupent quelques rares passes à peu près inconnues ; la faune, la flore, les roches de cette contrée offrent le plus vif intérêt.

« On a de ses nouvelles de Tchertchen en juin 1891, de Khôtan en juillet, de Kachgar en août.

« Grâce à un modeste subside que la Société de Géographie de Paris réussit à lui faire parvenir, Joseph Martin s'est remis un peu de ses fatigues, et, avec sa caravane à demi-disloquée, il se traîne jusqu'à Marghelan, où son mal prend une nouvelle violence et l'emporte le 23 mai 1892.

« Il avait mis près de trois ans à traverser ainsi le monde asiatique !

(1) Néphrite : minéral verdâtre voisin du jade ; variété de silicate d'alumine, trouvée *surtout* en Sibérie et en Chine.

« La mort de Martin a été,dans ce petit chef-lieu du Ferghanah, l'occasion d'une imposante manifestation russe en l'honneur de l'héroïque explorateur français et de la patrie dont il s'est montré le digne fils, et l'on put voir amoncelées sur sa modeste tombe les couronnes déposées par toutes les classes de la population, notamment par l'armée, dont il avait naguère soigné les blessés au Danube, et par les ingénieurs militaires, aux travaux desquels il s'était intimément associé, en donnant au grand état-major russe ses cartes inédites des pays entre la Léna et l'Amour...

«J'ai cru bon, Messieurs, de rappeler en quelques phrases, en ouvrant à Lyon un congrès de géographie, les services considérables rendus à notre science par un géographe, enfant de la région, qui a payé de sa vie son dévouement à la science.

« Que cette trop courte carrière, si noblement remplie, soit admirée comme elle le mérite, dans le pays qui a vu naître Joseph Martin, et serve longtemps d'exemple aux générations nouvelles ».

Ce beau discours d'un Membre de l'Institut, aussi réputé que le fut le Docteur Hamy, ne suffirait-il pas à la gloire du grand voyageur !

A la suite de cet hommage solennel et officiel, la Municipalité de Vienne, sa ville natale, décida de rappeler sa mémoire en apposant sur la maison où il naquit la plaque de marbre du souvenir et en donnant son nom à la vieille rue du Baccon.

Toutefois, à cette date, on ne connaissait encore que les grandes lignes de ce dernier voyage où Joseph Martin devait trouver la mort, car ses notes de route étaient égarées en Russie et ce n'est que plusieurs années après que ces documents purent être réunis et envoyés à la famille. Comme elles sont encore inédites, je crois donc utile de faire connaître à la jeunesse des écoles de Vienne, ce qu'a pu l'énergie de cet enfant du peuple arrivé par ses propres forces, parce qu'il avait conservé toute sa vie cette croyance en un idéal, l'idéal de la Science et de la Patrie qui caractérise les grands hommes, et je remercie la Société des Amis de Vienne de m'avoir fait l'honneur, comme neveu de Joseph Martin, de me demander de rappeler sa vie.

Son nom fut cité souvent après sa mort, par ceux qui voulurent suivre des itinéraires analogues dans ces mêmes régions.

Ce fut d'abord le Stéphanois Dutreuil de Rhins : dans ses notes publiées seulement quelques années après sa mort en 1897 par son ami M. Grénard (1), il rappelle ses entrevues avec Martin

(1) Cf. Grénard. — L'Asie Centrale.

à Khotan, en plein Thibet septentrional. C'est ce même Dutreuil de Rhins qui fut assassiné en 1893, un an après sa rencontre avec Martin, en tentant d'atteindre Lhassa.

Ce furent ensuite deux distingués savants géographes français, lauréats de l'Institut, MM. St-Yves et le lieutenant Bourgoin, qui obtinrent une mission pour tenter de retrouver une partie des notes que Martin, malgré sa détresse, avait réussi à protéger jusqu'à sa mort et laissées dans cette petite ville de Marghelan (Turkestan russe), où il mourut de fatigues. Ces deux savants entreprirent l'exploration du Ferghana et du Pamir, y séjournèrent plusieurs mois, retrouvèrent entre les mains d'officiers russes qui les gardaient comme des reliques, quelques uns des carnets (1) de notes de Joseph Martin, et rapportèrent non seulement de précieuses observations géographiques, mais s'honorèrent grandement en donnant dans les régions qu'ils venaient de découvrir le nom de Joseph Martin à une chaîne de montagnes, à un glacier situé à 5.000 m. d'altitude et à un pic.

Ce furent enfin les voyageurs qui, comme Bonvalot et Henri d'Orléans, continuèrent de porter haut le drapeau de la France dans ces régions lointaines et qui, en parcourant les mêmes pays, n'eurent garde d'oublier leur infortuné compatriote et le citèrent dans leurs conférences, comme lui les cite dans ses carnets.

Les voyageurs étrangers, notamment les Anglais, et aussi le célèbre Sven Hedin, malgré, leur... discrétion vis-à-vis de leur concurrent français, furent bien obligés de le citer eux aussi, uniquement pour rappeler l'histoire. Et ce n'était que justice car ils ne devaient pas oublier qu'ils ont bénéficié, pour aboutir, des découvertes de leurs devanciers.

Puis, le souvenir de l'homme alla s'atténuant, ne laissant plus pour la gloire de la France que l'empreinte ineffaçable de ses grands travaux et de ses belles découvertes géographiques. Joseph Martin figure de droit aujourd'hui sur la liste déjà longue des martyrs de la science française.

La grande guerre de 1914 survint ensuite, et pendant une quinzaine d'années, on ne songea qu'à la défense et au relèvement de la Patrie ; depuis, de rares français se signalèrent en Asie par leurs voyages ; ce furent surtout des missions commerciales, dans des régions aptes à créer des débouchés à nos produits (2).

Actuellement, les guerres incessantes de Chine y interdisent tout accès et tout voyage de longue haleine : le souvenir de Joseph Martin redevient donc d'actualité.

Tels sont, Mesdames, Messieurs, les principaux hommages rendus à la mémoire de Joseph Martin.

(1) St-Yves et A. Allemand-Martin. J. Officiel. Congrès Soc. Savantes 1898.
(2) Missions de la Chambre de Commerce de Lyon.

Il nous reste à compléter les renseignements fournis par le Dr Hamy et à retracer la vie, un peu courte, de notre grand compatriote, puisqu'il est mort à 42 ans seulement ; mais la période de cette vie si laborieuse, d'une durée de vingt années d'explorations continues, a été, vous allez le voir, bien remplie.

Loin de moi la pensée de vouloir entrer dans le détail d'une vie aussi animée et aussi variée que celle du grand explorateur viennois : plusieurs conférences seraient certainement nécessaires, et, en cette soirée, je ne pourrai guère d'abord que souligner par quelques détails et quelques épisodes,, les deux premiers voyages en Sibérie, en les illustrant de reproductions de gravures établies par les grandes revues de l'époque d'après les croquis de l'explorateur ; puis insister un peu plus longuement sur son dernier grand voyage qui lui coûta la vie et que, hélas, il n'eut pas la satisfaction d'exposer et de rédiger lui-même.

C'est cette dernière et magnifique exploration qui mit le sceau définitif à sa renommée mondiale. Mais j'ai tenu à donner à ses compatriotes la primeur des pages absolument inédites de ses carnets de route et je projetterai dans un instant la photographie des feuillets les plus intéressants tant au point de vue scientifique que... touristique si l'on peut dire.

LA JEUNESSE DE JOSEPH MARTIN

Et d'abord rappelons quelques souvenirs de l'enfance de Joseph Martin.

Joseph-Napoléon Martin naquit en 1848, en cette rue du Bacon si pittoresque, dans la petite maison familiale, où son père Henri Martin, modeste petit patron et artisan en ferronnerie, menait un dur labeur ; cette maison, lors des grands projets de transformation de la ville de Vienne, faillit être démolie : elle est toute proche de ce vieux pont de Gère que les artistes ont tant de fois reproduit, et forme l'angle de la petite place où coulait la fontaine près de laquelle le turbulent Joseph Martin donna si souvent rendez-vous aux enfants du quartier.

Le père de Joseph Martin mourut, ne laissant que de modestes économies ; les études de ses deux enfants (car Martin avait une sœur) (1), étaient loin d'être achevées : le futur explorateur n'avait encore que 14 ans.

Sa mère, désormais obligée de subvenir à l'éducation et à l'instruction de ses deux enfants, les mit en pension ; mais Joseph Martin ne put s'accoutumer à la vie d'internat ; il fut alors en-

(1) La sœur de Joseph Martin, Mme veuve J. Allemand, âgée de 85 ans, vit retirée, actuellement à Lyon.

voyé à Paris chez un parent, le Dr Charles Martin, médecin à l'hôpital Lariboisière.

Et c'est ici que se place la date décisive qui devait fixer la destinée de notre compatriote.

On parle bien souvent de l'orientation professionnelle, et certaines personnes bien sincèrement convaincues s'imaginent qu'on peut par des systèmes a priori diriger l'enfant vers son avenir. Mais non ! nul ne peut lutter contre les circonstances, contre les nécessités que créent le malheur, la fatalité et qui dominent souvent les premières aptitudes et en dévoilent de nouvelles !

Joseph Martin a seulement seize ans ; il n'a pas terminé ses études : mais il est à Paris, avide d'apprendre ; de caractère sérieux, il doit gagner sa vie ; il aime le dessin, la géologie, la géographie, les sciences en général ; il suit les cours du soir et sur la recommandation de son parent, est d'abord admis dans les services de son grand compatriote Alphand, alors architecte de la ville de Paris.

Son ardeur au travail, son originalité le font remarquer de ses professeurs et de ses chefs : il demande à suivre les cours de certaines grandes écoles comme auditeur libre, fréquente l'Ecole des Mines et décidément voit son avenir s'orienter vers les études de sciences naturelles.

La guerre éclate. Martin n'hésite pas ; il s'engage dans l'armée de la Loire, est blessé ; mais s'est fait remarquer par son énergie et sa conduite. Soigné à Grenoble, lorsqu'il est rétabli, la guerre est terminée. Aussitôt, il veut utiliser ses connaissances géologiques et minières, et obtient de M. Daubrée, directeur de l'Ecole des Mines, des recommandations pour l'ambassadeur de France à St-Pétersbourg, et auprès des administrations de grandes compagnies minières. Il n'est pas riche, mais il a désormais un puissant protecteur dans l'un des Directeurs, M. de Basilewsky, haut fonctionnaire russe qui l'a remarqué et l'emmène auparavant avec lui sur le front, pendant la guerre Turco-Russe, où il est chargé d'aider à l'organisation d'ambulances à Plewna ; de retour, il devient l'un des confidents de M. de Basilewsky et cette fois est chargé d'une étude complète des mines d'or de la Léna. Parlant la langue russe et plusieurs idiomes sibériens, il s'en acquitte si bien, et ses rapports sont si précis, qu'il est chargé des fonctions d'ingénieur dans l'une des plus grandes exploitations minières de la Léna ; de plus en plus captivé par sa nouvelle situation, il décide de partir en exploration à ses risques et périls, et cela à un moment où il eut pu se créer, là, la vie la plus riche et la plus tranquille.

SES DEUX PREMIERES EXPLORATIONS EN SIBERIE

Remarquons que c'est à cette date que s'organisaient certaines expéditions scientifiques, dont l'un des buts consistait à explorer la Sibérie du Nord et à découvrir des passages nouveaux dans la mer du Nord.

Nordenskiold, en particulier, se faisait remarquer par la découverte d'une nouvelle voie maritime, et Joseph Martin, dans ses lettres, ne tarit pas en éloges sur ses beaux voyages ; son admiration pour Nordenskiold était sans borne ; et peut-être faut-il voir là le point de départ de cet attrait qu'il subit pour l'inconnu.

C'est à cette époque aussi que partait l'expédition de « la Jeannette » sous le commandement du Capitaine Delong, dans la Sibérie septentrionnale.

Le voilà donc sur les rives de la Léna, étudiant la géologie et les mines de régions encore peu connues. Il est remarqué de nouveau par la précision de ses observations et de ses rapports et par l'ascendant qu'il sait prendre sur son entourage. Entre temps, il entreprend des recherches personnelles, recueille de remarquables collections qu'il se propose d'offrir aux musées de son pays natal.

C'est à cette époque (1881),que se produit la catastrophe de « la Jeannette »; cette mission géographique qui tentait de franchir les dangereuses passes de l'embouchure de la Léna, est prise dans une formidable tempête et le navire principal sombre dans ces tristes régions glacées. Une partie de l'équipage parvient à se sauver en barque, mais une autre échoue dans la débâcle de glace de la Léna. Joseph Martin se charge de quelques recherches, mais ne rencontre que des tombes. Il envoie alors aux journaux russes et français, de longs détails sur ses observations, et il me suffit de citer ici une de ses lettres adressées au *Monde illustré* en 1881 :

« *Les dernières nouvelles de l'expédition scientifique de la « Jeannette », qui s'est perdue dans les glaces et dont une partie de l'équipage s'est réfugiée dans l'embouchure de la Léna, ont attiré l'attention de l'Europe sur cette partie de la Sibérie appelée Toundra, contrée déserte, aride, où l'on rencontre çà et là quelques mousses pour toute végétation. Nos explorations nous permettent de suivre la trace des naufragés et de renseigner nos lecteurs sur les difficultés et les dangers qu'ils ont eu à surmonter, avant de retrouver un peu d'aide et de repos, et enfin l'espérance de revoir un jour leur patrie...* », suit la description de ces régions glaciales désertiques où le thermomètre, dit-il,

descend à plus de 30° au-dessous de 0. Puis il rend hommage au Capitaine Delong, chef de la Mission.

« *A force de courage et de persévérance, soutenus par l'énergie du Capitaine Delong, les naufragés parvinrent enfin, après de longues et pénibles marches, se nourrissant de poissons, à ce qu'on appelle la ville de Viloni, petit centre administratif, où réside un chef russe (espraunick). Revoir des hommes ! tel était le seul désir de nos malheureux naufragés.... Mais sur ce long calvaire les naufragés laissent des malades, qui malgré les soins meurent, et doivent être enfouis dans la neige et la glace... une petite croix de bois faite avec des débris de leur barque sera le seul vestige et nul ne viendra prier sur cette tombe* ».

Peu après il rentre en Europe et vient en France où il expose dans les journaux le récit de son grand voyage et organise au Trocadéro une exposition des collections qu'il a rapportées des Toundras et de la Léna : nous y voyons figurer des costumes des peuplades samoyèdes et sibériennes (1), des armes de toutes formes, des collections géologiques très remarquées, entre autres un mammouth fort bien conservé dans les glaces, des échantillons de la faune et de la flore, etc...

Déjà les grandes revues illustrées russes donnent ses croquis, ses lettres, et son exposition du Trocadéro est reproduite même au Japon.

En France, *l'Illustration* et *le Monde illustré* lui demandent des renseignements sur la Sibérie, sur la catastrophe de l'expédition de la Jeannette.

Jules Verne à cette époque rédige Michel Strogoff. Nous retrouvons dans les papiers de Martin des demandes de renseignements sur les mœurs des habitants des régions sibériennes, sur certaines précisions concernant les prisonniers, l'administration, etc...

A tous, Joseph Martin prodigue sans compter, généreusement, tous ces renseignements précieux dont il eut pu tirer parti pour lui-même.

Les grands quotidiens parisiens reproduisent ses lettres sur le naufrage de « la Jeannette », sur l'incendie d'Irkoustsk, cette vaste capitale de la Sibérie, sur les mines d'or, etc...

Mais chacun tire de notre compatriote, trop modeste et trop idéaliste, tout ce qu'il peut, sans songer à lui offrir la moindre compensation même honorifique ; seuls les gouvernements étrangers y songent : la Russie lui décerne ses premières récompenses, les premiers grades de l'ordre de Ste-Anne.

(1) C.f. Gravures ci-jointes des journaux russes.

Il est maintenant connu ; il n'a que trente-deux ans ; l'avenir s'ouvre largement à lui.

Après avoir fait dans des conférences, aux Sociétés de géographie de St-Pétersbourg, et de Paris, le récit de ses premières randonnées de la Léna, il obtient du gouvernement russe et des directeurs de mines de Sibérie de nouvelles missions, notamment du général Hall, et de la France des missions simplement officieuses sans aucune subvention ; et nous le retrouvons bientôt de nouveau sur les rives de la Léna, à Irkoutsk, où il prépare ses caravanes. C'est la fin de l'année 1882. Les subsides qu'il obtient des gros propriétaires miniers de la Sibérie lui permettent de mieux faire les choses. Il est chargé, cette fois, de rapporter une étude géologique et minière de régions inhabitées, montagneuses, voisines de la Mongolie et des frontières sibériennes où l'on soupçonne l'existence de gisements aurifères importants.

Mais Joseph Martin ne se contente plus de recherches aussi restreintes ; il voit plus grand. Il établit un plan d'itinéraires, se met en rapport avec le grand Etat-Major russe, et aussitôt ses recherches pour les directeurs de mines terminées, décide d'organiser à ses frais, sur ses premières économies, une véritable expédition : « *En résumé*, dit-il dans ses premiers rapports, *la caravane se composait de* 120 *rennes*, 18 *chevaux, d'une vingtaine de chiens, et de* 20 *personnes. Les adultes marchaient à pied, les enfants étaient attachés sur les rennes, faisant ainsi contrepoids aux sacs de farine et de provisions... La colonne occupait à peu près un kilomètre de longueur...* ».

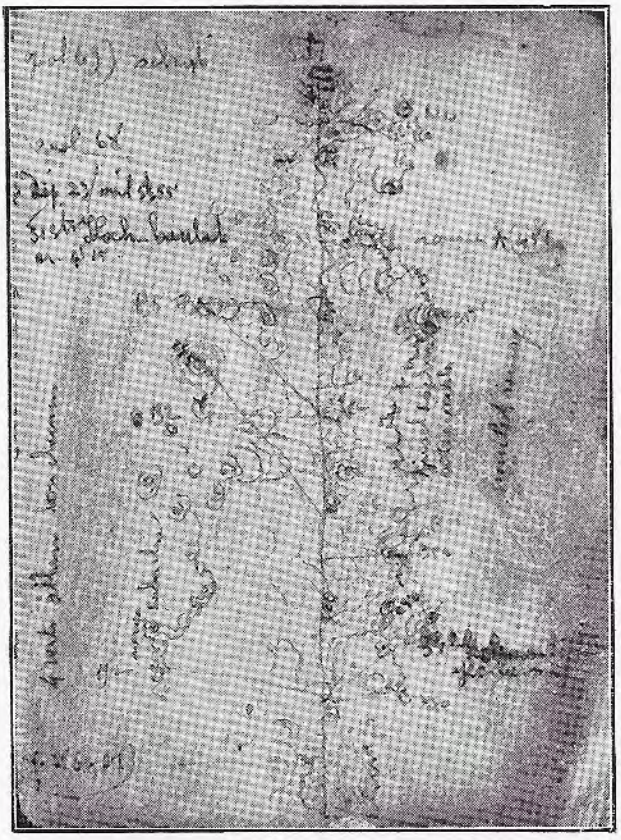
Il partait d'Irkoutsk à la fin de l'hiver, se dirigeant vers les sources de plusieurs affluents de la Léna, notamment le Vitim, la Jouia, affluent de la Tcharra, en contournant le lac Baïkal (1).

« *... Les débuts du voyage ne furent point encourageants, dans cette région montagneuse, il fallait franchir des glaciers, puis des marais, des vallées détrempées, des torrents débordés ; les rennes comme les chevaux s'enfonçaient dans les glaces rendues fragiles par le commencement de la saison chaude... En trois semaines, nous avions longé la vallée marécageuse de la Jouia, suivi les crêtes d'un premier massif et nous arrivions au lac Mitschatka long de* 10 *à* 15 *kilomètres. Ses rives sont luxuriantes ; la caravane s'y installe et une vie de campement commence. On se repose, les forces se réparent, les animaux sont de nouveau en bon état...* ».

« *La nourriture abonde dans cette région : grâce aux précautions prises on fait des provisions en chassant le mouton des rochers, les cerfs, les rennes* ».

(1) Voir carte.

Carte des itinéraires de Joseph Martin à travers la Sibérie orientale
la Chine et le Thibet
Itinéraires — — — — — Mines d'or ⁘



Fac-simile d'une page des carnets inédits des itinéraires au Thibet du dernier voyage de Joseph MARTIN. (Entre le lac Lob-Nor et Tcherlchen).

[Les annotations (au crayon), à droite et à gauche de la ligne itinéraire à la boussole, ont trait aux observations quotidiennes scientifiques, précisant les localités, la géologie (schistes), la faune et la flore, les latitudes et longitudes, les distances, les courbes de niveau, observations météorologiques, dates, etc...]

Flore alpestre des plus curieuses, de régions polaires dont il recueille de nombreux spécimens qu'il offrira plus tard généreusement aux musées de St-Pétersbourg et de Paris.

Cette région est fréquentée par les ours et il doit livrer combat un jour contre sept ours d'énorme taille. Dans ce combat deux hommes sont blessés ; plusieurs chiens tués. Mais la chair de l'ours est bonne et va servir à l'expédition.

Après avoir lutté contre les tempêtes de neiges, J. Martin arrive au printemps de 1883 dans la vallée du Vitim, y répare ses forces et reprend sa route, continuant l'exploration des contreforts des Monts Stanowoï. Il prend la direction de l'Est. Il se retrouve sur la Tcharra. Dans un des replis de la grande chaîne de Stanowoï, au milieu duquel coule un affluent de la Tcharra, J. Martin découvre à 1000 m. d'altitude une série de trois lacs, le lac Amadisse, le lac Dwayang signalé déjà par un explorateur russe. Quant au troisième tout proche des sources de la Tcharra, il ne portait aucun nom : « ... *Je me suis permis plus tard de l'appeler le lac Martin* ». Le grand Etat-Major russe, en effet, décida de l'appeler lac Joseph Martin (2).

Une série de pics se dressent à plus de 3.000 m. et paraissent impraticables. Cependant, après de minutieux préparatifs en vue d'éviter toutes surprises, on se remet en route résolument ; et après trois longues journées de marche presque ininterrompues, après avoir lutté contre les tempêtes de neige, contre les pires marécages ; après avoir escaladé à la corde et en attachant les animaux le long d'effroyables précipices, l'expédition voit ses efforts couronnée de succès : elle redescend dans la vallée de la Chilka, affluent du fleuve Amour.

Mais, en cours de route, deux hommes sont morts, un autre est devenu fou, et nombre de rennes se sont tués dans les ravins.

Joseph Martin a enfin terminé la partie la plus périlleuse de son magnifique voyage. Il redescend la Chilka et le fleuve Amour, et arrive ainsi à Albazine ; puis aux mines d'or de Kara, où il se repose environ deux mois. Il congédie sa caravane et entre temps continue l'étude des mines dont il est chargé.

Ayant ainsi complété son étude des mines d'or, et établi un itinéraire précieux pour l'Etat Major russe qui l'utilisera en cas de conflit avec la Chine, il revient, toujours infatigable, sur Albazine pour tenter d'atteindre Yakoustk, grand centre près duquel sont exploitées de nombreuses mines d'or. Mais après avoir remonté la Zéa, il est contraint de rebrousser chemin faute de ressources. Il se contente de visiter les gisements aurifères russes

(2) Voir carte.

ou indigènes, revient sur le fleuve Amour, le remonte et termine ce grand voyage aux mines d'or de Vladivostock. Au début de 1886 il rentre à St-Pétersbourg par mer. Ce long voyage de Sibérie Orientale a donc duré de 1882 à 1886, soit quatre longues années. De retour à St-Pétersbourg, il est sollicité par de nombreuses sociétés de géographie. Il fait plusieurs conférences qui lui valent la grande médaille d'or de la Société russe et les décorations des Ordres de Ste-Anne et St-Stanislas. Il répond aux invitations des Sociétés de géographie de Paris et de Lyon (1), après s'être arrêté à Anvers.

Son séjour en France est pour lui un réconfort moral de tout premier ordre : mais ne répond pas à sa peine et aux dépenses considérables qu'il a faites. Car, moins heureux que nombre de ses compatriotes explorateurs, il n'obtient, du gouvernement français, même pas le remboursement des frais de transport si onéreux des nombreuses collections qu'il a généreusement données au Musée du Trocadéro, au Muséum et au Musée de Lyon.

Très peu diplomate, d'un caractère un peu vif, d'une franchise entière, il n'a pas su faire antichambre dans les ministères, il n'a pas su plaire aux courtisans.

La presse tout entière, française et russe, lui resta fidèle et lui prodigua les éloges et les encouragements. Nous avons pieusement conservé cette magnifique collection d'articles de tous les journaux sans distinction de partis, tous unanimes dans l'admiration.

Mais la fierté de Joseph Martin l'emporte sur les déceptions. Il conserve son assurance dans l'avenir. Déjà atteint par les fièvres, mais encore robuste, il se repose six mois en France, vient revoir sa chère ville de Vienne, pour laquelle il réservait, disait-il à sa famille, des collections qu'il rapporterait de son prochain voyage, puis se remet au travail et dresse le plan de sa dernière grande exploration au Thibet, car, disait-il, « après celle-là ma santé exigera le repos définitif ».

TROISIEME ET DERNIER VOYAGE

De Pékin à Kachgar et Marghelan, par la Grande Muraille, Lan Tchéou, Si-Ning, Sou Tchéou, le Lob-Nor, Tchertchen et Khotan.

Ce dernier voyage fut minutieusement préparé en grande partie pendant son séjour à Lyon et à Paris. Malgré l'état délabré de

(1) Cf. Bull. Soc. Géographie de Lyon 1887-1888.
Bull. Soc. Géographie de Paris 1888.
Les Sociétés de Géographie de Paris et de Lyon lui décernent leurs grandes médailles d'or.

sa santé, Joseph Martin s'imposa un surmenage intellectuel considérable. L'itinéraire débutait par la traversée de la grande boucle du Fleuve Jaune et le chemin suivi par Marco Polo. Avant de partir, il lui fallut apprendre la langue chinoise et les idiomes de ces vastes régions du Thibet, fort différents de ceux qu'il avait déjà parlés sur les frontières de Mongolie. Son premier objectif, ainsi qu'il le confia à sa famille, devait être Lhassa, en remontant le Fleuve Jaune jusqu'à sa source après l'exploration du Kou-kou Nor. Il comptait rentrer ensuite en Europe par le Turkestan russe, route que devait suivre quelques années plus tard le célèbre Sven Hedin.

Malheureusement ses ressources étaient bien modestes (1); il lui aurait fallu l'appui des missionnaires et celui des autorités chinoises ; il lui aurait été nécessaire, comme pour Sven Hedin, de se déguiser dans certaines régions thibétaines. Il ne put compter ni sur l'évêque de Pékin, Mgr Favier, qui ne lui tint pas parole, ni sur les mandarins chinois. C'était tenter presque l'impossible.

Malgré ces difficultés, Joseph Martin essaie de réaliser la première partie de son projet et se met en route : son itinéraire fut modifié, mais le but fut atteint.

Le dépouillement de ses 45 carnets de routes de toutes catégories, permet de décrire un itinéraire de 7.000 kilomètres exécutés en 300 étapes ; chaque soir avant de dormir il notait les observations astronomiques, l'itinéraire à la boussole, et complétait ses croquis, ses impressions personnelles. Ce trajet prodigieux, il l'accomplit du 7 septembre 1889 au mois d'avril 1892, sa mort survenant le 23 mai suivant, soit en trois années environ.

Le trajet de Pékin à Lan Tchéou s'accomplit normalement ; la traversée du Fleuve Jaune est assez facilement faite ; après avoir longé la Grande Muraille chinoise, se rapprochant ainsi de la route de Marco-Polo, la traversée de la deuxième branche de la boucle du Fleuve Jaune, ne lui cause aucune difficulté notable ; il arrive ainsi par la rive gauche à Lan Tchéou. Une première atteinte de fièvre l'immobilise d'abord deux mois, dans cette ville ; à peine rétabli, il tente auprès des autorités chinoises d'obtenir l'autorisation de se rendre au lac Kou-Kou Nor pour prendre la direction de Lhassa : mais il se heurte à une opposition systématique. Il repart donc pour la ville de Si-Ning, où il espère obtenir du gouverneur du Kou-Kou Nor l'autorisation si désirée. Mais là encore même refus, même résistance et après des discussions orageuses et presque tragiques avec ce même gouverneur, il se voit avec chagrin obligé de renoncer à son

(1) A Lyon, il reçut quelques faibles subsides de sa famille, de la ville, et de la Chambre de Commerce qui le chargea d'une mission commerciale.

voyage à Lhassa et de continuer par la chaîne des Nan-Chan. Là se placent nombre d'épisodes fort intéressants, au cours desquels il dut lutter contre ses hommes révoltés ; peu après, il arrive à Sou Tchéou, exactement le 7 mai 1890. C'est là qu'il compte se reposer et se ravitailler ; malheureusement la fièvre paludéenne continue ses ravages ; il est obligé de s'aliter de nouveau chez les missionnaires. Pendant deux mois, sa vie est menacée, mais les bons soins qu'il reçoit, et sa robuste constitution ont raison de la maladie. Après deux mois de repos, il décide d'explorer les monts Nan Chan et d'atteindre cette province du Kou-Kou Nor qu'il a dû contourner et qu'il n'a pu explorer. Il repart, traverse la grande chaîne de nouveau et, après mille tribulations, se voit contraint de revenir à Sou Tchéou ; c'est le 15 décembre 1890. Il écrit alors à la Chambre de Commerce de Lyon la lettre suivante :

« *Voici la deuxième partie de mon voyage achevée, mais ce n'est pas sans peine, vous devez le comprendre. En Chine plus que partout ailleurs, on rencontre fréquemment cette force d'inertie de la part des hommes, contre laquelle la plus grande énergie reste impuissante. La marche de l'Expédition à travers les terres inconnues du Tibet, du Kou-Kou Nor et de la région montagneuse du Tian Chan, a été des plus difficiles... Les Tangoutes avec lesquels j'ai voyagé m'ont démontré qu'ils n'étaient que de véritables brigands, plus dangereux que leurs confrères les Si-Fans, tribus nomades et insoumises du Thibet septentrional.....*

...La troisième partie de mon voyage comprendra un itinéraire qui passera par les contrées limitrophes du Thibet septentrional, de Lob Nor, la frontière des Indes, Kachgar..... Je me réserve au retour de mon voyage de donner à notre société de Géographie de Lyon, un travail qui intéressera les hommes désirant ouvrir la Chine aux produits français..... La Chambre de Commerce de Lyon, qui m'a si gracieusement offert une mission, aura également sa part...

..... Nos étapes se font à pied, je ne crains pas la fatigue, malgré mes 42 ans. Que les jeunes gens de 20 ans en fassent autant et suivent mon exemple, s'ils aiment la science ; ils serviront leur patrie ».

Mais avant de reprendre la direction de l'Europe, Joseph Martin veut encore explorer les Nan-Chan, une dernière fois : à son retour il écrit à M. Daubrée la lettre suivante qui fut lue à l'Académie des Sciences ; en voici quelques passages essentiels :

« *... Au retour du Kou-Kou Nor et en traversant la chaîne de montagnes des Nan Chan, j'ai fait une curieuse et importante découverte. Il s'agit de la néphrite.... j'ai réuni une collection très*

importante que je continuerai en me rendant à Kachgar par le Thibet septentrional... ».

Il repart le 2 mars 1891, arrive à Li-Yu-Ane, où il recueille des renseignements sur l'ancienne exploration Prjévalsky ; puis continue sur le Lob Nor, accompagné de deux guides ayant autrefois suivi Prjévalsky et qui lui montrent les restes d'un ancien campement du célèbre explorateur. Il arrive ainsi le 22 avril à Djou Boulack, près du lac Loh Nor qu'il doit traverser, «... après avoir suivi la rivière Tchertchen (1),rive droite pendant 6 jours.», il atteint la Ville de Tchertchen le 18 mai. Il y séjourne jusqu'au 1er juin, étudiant les mines d'or de cette région ; il atteint Multcher. Obligé nuit et jour de préserver sa propre vie contre les brigands tangoutes, marchant la plupart du temps à pied pour ménager son cheval le plus valide, mais exténué, c'est dans ces montagnes de Nan Chan qu'il fait de très importantes découvertes, notamment celle d'une mine d'or, dont voici le récit dans toute sa simplicité ; il était à ce moment au 25 avril, près du village de Ça Tchin Yoan :

«... On se mit en route malgré la neige qui tombait avec force, mais peu à peu le temps s'éclaircit et un brillant soleil vint nous aveugler de son éclat. Nous pataugions dans la boue et dans la neige... Tout au sommet de la vallée, j'ai remarqué des masses de quartz, en très grande quantité ; je fis un tour de quelques kilomètres pour la chasse aux chèvres sauvages et quel ne fut pas mon étonnement de trouver sous mes pas, un filon de quartz aurifère ; ma surprise fut encore plus grande lorsque je trouvai dans un bloc que je brisai, de l'or ; le quartz était plein d'or, et toute la masse superficielle du filon de quartz contenait de l'or très visible.

« Je pris quelques fragments dans ma poche, je m'assis un instant, je bourrai ma pipe que je fumai, mon fusil entre les jambes. Voici des millions et bien des millions , ce n'est pas un rêve ; c'est bien la réalité ; je prenais quelques fragments, je les jetais et les reprenais ; c'est de l'or, me disais-je, quelle fortune est ici sous mes pas ; les plus étranges idées me venaient, mais j'avoue que je n'éprouverais aucun sentiment de vanité. Ma pipe s'épuisait ; « allons Martin, debout et en avant, remets-toi en marche, la caravane est déjà loin, il faut au moins deux heures pour la rattraper ».

« Je me levais machinalement et avec peine, les genoux engourdis par la fatigue et l'humidité ; allons marche, la caravane ne t'attend pas. Que de millions sont ensevelis ici ; je me baissai de nouveau, pour examiner une dernière fois la roche, mais

(1) Cf. A. Allemand-Martin. *L'explorateur J. Martin* : dans « La Géographie », Paris 1912.

c'était bien de l'or qu'elle contenait. Je bourrai une seconde pipe et me remis en marche, mon fusil sur l'épaule ; je n'éprouvai plus rien de particulier ».

Au milieu de juin, il quitte Multcher ; il en est à sa 236e étape au départ de Pékin. Il donne dans ses carnets une foule de notes sur les mines de ces pays. Ce sont surtout des mines d'or.

Le 30 Juin 1891, Joseph Martin arrive à Khotan ; il est fort mal impressionné par l'aspect de la ville, très malpropre et dont il donne une description peu engageante. Il signale le remarquable développement de l'industrie de la soie et des tapis de cette région.

Dans cette partie de son itinéraire, se place un épisode intéressant, sa rencontre avec l'explorateur Dutreuil de Rhins ; il est curieux de comparer les récits des deux explorateurs et leurs appréciations mutuelles.

Voici ce que nous lisons dans les notes de Dutreuil de Rhins, reproduites par M. Grénard dans son bel ouvrage sur l'Asie Centrale :

« Nous eûmes le plaisir de donner l'hospitalité, une hospitalité plus cordiale que confortable, à un de nos compatriotes le voyageur Joseph Martin, qui traînait l'aile et tirait le pied. Il ne devait pas revoir l'Europe.

« Pauvre Martin ! Il avait traversé presque seul, et au prix de combien de peines, de combien de luttes contre la nature et les hommes ! tout l'empire chinois depuis Pékin jusqu'à Khotan, sans ressources, malade de fièvre et d'exaltation, aigri par les misères subies, ... se répandant en récriminations amères ; il allait traîner encore quelques mois d'une vie lamentable et périr misérablement à Marghelan (1) ».

Curieuse destinée que celle de ces deux voyageurs, originaires de la région lyonnaise, réunis dans cette contrée lointaine de l'Asie et voués à y périr tragiquement !

De son côté Joseph Martin, tout en reconnaissant la grande valeur de son compatriote, ne peut s'empêcher également de porter quelques appréciations. Voici ce qu'il dit dans ses carnets :

«.. Dès mon arrivée le 6 juillet, je rendis visite aux personnages les plus importants l'Absikal (2) *et le Schin-Kouen.*

« L'Absikal me dit avoir reçu un papier du Consul de Russie à Kachgar l'informant qu'un Anglais arriverait sous peu à Khotan où il résiderait durant 4 mois, et qu'il laisserait ici quelques hommes pendant qu'il se rendrait sur la frontière du Thibet, et il demandait qu'on prépare une habitation avec jardin...

(1) Cf. Grénard. — L'Asie Centrale.

(2) Absikal : fonctionnaire remplissant le rôle d'administrateur.

« *... Le lendemain 7 juillet, l'Absikal part à la rencontre du dit anglais... un jeune homme vient lui dire que l'anglais est arrivé mais qu'il est très mécontent de la maison qu'on lui a choisie... je me rends chez cet anglais et quelle n'est pas ma surprise en reconnaissant M. de Rhins, de la Société de Géographie de Paris, un vrai français celui-là; il est accompagné de M.*(1) *... jeune homme qui parle la langue russe et un peu de turc. On parla de M. Maunoir, de M. Jacobsen de la Société de géographie, et des affaires de France. Il me raconta combien il avait été bien reçu dans le Turkestan russe, mais ne put contenir son indignation de la réception du consul Pétrowsky de Kachgar...* » Joseph Martin trouva Dutreuil de Rhins exigeant à propos de la maison qu'on lui offre : « *il demande une habitation plus confortable pour séjourner l'hiver... Il je la trouve cependant suffisante...* ».

« *... L'interprète est mécontent de M. de Rhins, lequel prétend, qu'ayant passé les montagnes Thian Tchan, le reste de son voyage se fera très bien. Je ne connais pas le but de son voyage, ni la direction qu'il compte prendre ; il dit qu'il partira dans huit ou dix jours, dans les montagnes du sud pour revenir dans trois mois environ, hiverner, et repartir au printemps suivant, pour le Kou Kou Nor : je trouve son projet bien aventureux, et je doute fort que M. de Rhins réussisse... il n'est pas un homme à commander une expédition dans les contrées qu'il désire traverser ; il lui faudra au moins 60 chameaux* ».

« *... De plus, il se montre hostile aux Russes* ».

« *Je prends congé de M. de Rhins et de son compagnon.*

« *... Il me prie de venir déjeuner mais je décline son invitation... Je trouve d'ailleurs auprès de l'Absikal une franche et cordiale sympathie...* ».

Et Joseph Martin note encore quelques pages de réflexions déclarant que Dutreuil de Rhins risque beaucoup en voulant se diriger sur Lhassa... il est très troublé par les dernières conservations avec de Rhins, conversations qu'il recueillit au cours du dernier déjeuner qu'il accepta de lui.

Il ajoute qu'il trouve imprudente sa façon de parler aux indigènes....

Rappelons que quelques mois après son départ pour le Thibet central, l'infortuné Dutreuil de Rhins était assassiné... Que n'a-t-il suivi les conseils de Joseph Martin qui, presque seul, sans protection et sans fortune, avec quelques modestes subsides des Sociétés de géographie, avait su traverser la Chine dans sa plus grande largeur, en trois longues années.

(1) Nom illisible écrit au crayon.

Puis nous assistons aux préparatifs de notre compatriote pour revenir au plus tôt en Russie.

Le 10 juillet, sa caravane, réduite cette fois à un charretier et deux charrettes, s'engageait sur la route désormais praticable, dans la direction de Kachgar, où il arriva complètement épuisé, obligé de garder le lit, mais ayant sauvé la plupart de ses chères collections (1).

Toujours malade, il se traîne pour ainsi dire par Yarkand jusqu'à Kachgar, où il prend quelque repos ; le 20 septembre, il gravit le Tarik-Davane, le 22 il atteint Goultcha, et le 24 septembre, Och. Après un arrêt de deux jours, il arrive enfin dans un état lamentable en octobre à Marghelan, épuisé, presque aveugle, incapable de continuer ses notes. Obligé de garder de nouveau le lit, il trouve là des soins dévoués.

Joseph Martin se rétablissait rapidement, sa vue très affaiblie revenait très vite, lorsque soudain une attaque de paralysie vint anéantir ses espérances. Il était écrit qu'il ne jouirait pas de sa victoire. En quelques semaines, des télégrammes laconiques annoncèrent bientôt sa maladie, sa rechute, puis sa mort. Cette vie de labeur excessif, toute d'abnégation et de souffrances, toute remplie de cette foi fervente dans l'idéal scientifique, devait s'éteindre brusquement. Citons le récit si émouvant d'un des grands journaux de Paris, le « Matin », récit envoyé par son correspondant de St-Pétersbourg :

UN EXPLORATEUR FRANÇAIS

Les derniers moments de Joseph MARTIN

Nouveaux détails — Récit d'un témoin

Saint-Pétersbourg, 7 juin. — *Par service spécial.* — Je viens de recevoir de Nouveau-Marghélan, chef-lieu du Ferghana, en Asie Centrale, une lettre me donnant quelques détails sur les dernières circonstances de la longue maladie qui a mis fin à la vie du voyageur français Joseph Martin.

« La santé de M. Martin, dit cette lettre, commençait à se rétablir, et, en attendant le moment de son départ pour la Russie, fixé au 22 avril (4 mai), il s'occupait à faire écrire, sous sa dictée, un rapport détaillé de ses explorations en Chine et au Thibet, adressé au général Obroutchew, chef de l'état-major général russe.

« Or, un personnage de la ville, chez qui il était venu en l'ab-

(1) Cf. « La Science Française » — 4 Mars 1898. Lettre de M. Allemand-Martin.

Joseph MARTIN en costume sibérien
d'après les revues illustrées russes de 1881

sence de ce dernier, vit à son retour M. Martin assis dans un fauteuil et faisant des gestes convulsifs de la main droite, tandis que des sons rauques et étouffés sortaient de sa poitrine. On lui fit aussitôt aspirer de l'ammoniaque et, au bout de quelques minutes, il entr'ouvrit les yeux. Un médecin fut alors appelé et il ordonna le transport à l'hôpital du malade, qui avait tout le côté gauche paralysé : bras, jambe et œil.

Triste cortège

« Il faisait nuit noire, car le ciel était couvert de gros nuages, l'air plein d'électricité, le temps à l'orage. Six hommes transportèrent M. Martin sur un brancard, sans même qu'il ouvrit les yeux. Son visage restait impassible, comme si la mort y eût déjà mis son empreinte. Deux hommes précédant ce triste cortège portaient des lanternes, un djighite (cavalier indigène) écartait les obstacles pouvant entraver son passage et le bruit des pas cadencés des porteurs du brancard résonnaient d'une façon lugubre dans le silence de notre petite ville.

« La maladie n'a fait ensuite qu'empirer, se compliquant d'un renouvellement d'inflammation au cerveau. M. Martin, qui se sent au plus mal, qui reconnaît à peine ses visiteurs, les amis si sincèrement dévoués à sa personne, a cependant encore recouvré assez de présence d'esprit pour pouvoir témoigner le désir de se confesser et de recevoir les saints sacrements. C'est un prêtre catholique, récemment arrivé de Tiflis, le P. Keller, qui entendra sa confession. Le mourant, car on n'espère plus le sauver, pleure souvent, mais il dit que cela le soulage.

« Une autre lettre me donnera peut-être bientôt des détails sur sa mort même, que mes lecteurs connaissent déjà par les télégrammes, et je ne manquerai certainement pas de les communiquer, car nul ne saurait demeurer indifférent au triste sort d'un compatriote de grand cœur, de noble esprit et de rare courage, succombant en lointain pays sous le cruel effet qu'ont eu pour sa santé les terribles épreuves de ses longues, difficiles et dangereuses pérégrinations à travers des contrées inconnues, à demi-barbares ».

Ainsi que l'annonçait le journal le « Matin » le 8 juin 1892, une seconde lettre envoyée par son correspondant Mlle Emilie Collins qui remplissait à Marghelan les fonctions de Consul de France apportait, 15 jours après, le récit émouvant et détaillé de la mort de Joseph Martin, qu'il publiait sous le titre suivant : *Loin de la Patrie : les derniers moments de l'explorateur Joseph Martin*, et que je me fais un devoir de rappeler ici :

— *Saint-Pétersbourg, 22 juin. — Par service spécial.* — Une

personne ayant assisté aux derniers moments du voyageur français Joseph Martin, décédé récemment, comme on sait, à Nouveau-Marghélan, chef-lieu de la province de Ferghana, en Asie-Centrale, m'écrit encore les détails que voici sur la mort de notre compatriote.

« J'allais le voir chaque jour et pas un instant il ne se douta de sa fin prochaine. Quand je lui demandais ce qu'il ressentait, il me répondait : « Ma fièvre va beaucoup mieux, mais j'ai en-« core une faiblesse extrême ; je pense me mettre en route dans « quinze jours ». Le 8/20 mai, j'allai de nouveau le voir, mais il me reconnut à peine et ne m'adressa que quelques paroles, avec un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace convulsive. Le docteur me dit alors que ses jours étaient comptés. Le surlendemain, l'agonie commença : de temps en temps, des convulsions contractaient le malade ; quand il ouvrait les yeux, il essayait de faire des efforts pour reconnaître les gens qui se trouvaient autour de lui, mais en vain. Le 11/23 mai, à six heures du matin, il rendit le dernier soupir.

Après la mort

« On procéda aussitôt aux préparatifs de ses funérailles, en commençant par transférer le corps dans la grande salle de l'une des administrations gouvernementales, car le général Médinsky, absent en ce moment de Nouveau-Marghélan, avait télégraphié de faire les cérémonies le plus pompeusement possible. J'envoyai à mes amis quelques billets les priant de dépouiller un peu leurs serres ou leurs jardins. On répondit par l'envoi de charrettes pleines des plus belles fleurs, et je me mis à en tresser des guirlandes ; autour de la grande image de la Sainte-Vierge, je mis une couronne de roses blanches ; la muraille du fond était tendue de noir ; les fenêtres furent également drapées de rideaux noirs. On fit une sorte de grotte en palmiers, et l'on pavoisa la salle de drapeaux français et russes couverts de crêpe. Le catafalque, tapissé de drap noir brodé d'or, fut aussi couvert d'une draperie tricolore sous crêpe, dont la bande blanche portait cette inscription : « Joseph Martin, 1848-1892 ».

« Quand on apporta le corps de Joseph Martin pour le déposer sur ce catafalque, je priai d'envoyer chercher un photographe, car je pensais à ses amis, qui seraient heureux de voir comment le public de Nouveau-Marghélan a su rendre les derniers honneurs au pauvre défunt.

« A huit heures, nous reçûmes une dépêche du baron Wrevsky, gouverneur général du Turkestan, et une de M. Koraltow, qui nous demandaient de déposer des couronnes de leur part sur le cercueil. Presque en même temps venaient également apporter

des couronnes : le général Sarantchow, au nom de la troisième brigade d'infanterie qu'il commande, le chef de l'état-major, le chef des ingénieurs, le conseiller d'Etat de la chancellerie gouvernementale ; ces couronnes étaient en filigrane.

Couronnes et fleurs

« Nous en posâmes une en laurier et roses-thé au nom du général Médinsky, et comme M. Martin avait beaucoup aimé les fleurs, je tressai encore une couronne de roses avec feuilles de chêne et fis imprimer sur le ruban ces mots : « A l'intrépide voyageur, — une compatriote ». Ma couronne fut posée à ses pieds, sur le tabouret couvert de crêpe où les croix de Sainte-Anne et Saint-Stanislas, que possédait le défunt, étaient épinglées sur un coussin de velours. Bientôt le catafalque fut comme inondé de couronnes.

« L'enterrement était fixé au 12/24 mai, à cinq heures. Le prêtre orthodoxe arriva et les chantres entonnèrent les prières des morts.

« Tout le monde officiel, en grande tenue et en deuil, assistait au service funèbre.

« Une foule immense encombrait la route par où devait passer le cortège, qui mesurait un kilomètre de développement et qui fut photographié au départ, clergé en tête. La musique militaire joua alors la marche funèbre de Chopin et nous portâmes à tour de rôle le cercueil découvert jusqu'au cimetière. Quatre jeunes gens portaient le couvercle, sur lequel on avait eu la gracieuse attention de clouer ma couronne. Quant aux autres, le peintre Youdine, de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, arrivé depuis peu au Ferghana, s'était aimablement chargé de les clouer dans un pavillon de verdure et de fleurs, décoré de draperies aux couleurs franco-russes et construit sur le caveau où devait reposer Joseph Martin.

Les discours

« Le public se pressait en foule autour de la tombe. M. Koïschevsky fit alors un discours si touchant que bientôt on entendit les sanglots de tous côtés. Inconnus aussi bien que connaissances pleuraient celui que nous avions eu le bonheur de posséder au milieu de nous. Quand M. Koïschevsky dit ces paroles : « Et il « a une mère qui ne peut comme nous, adresser un dernier adieu « à son fils », la voix de l'orateur trembla, l'émotion l'empêcha pendant quelques instants de continuer ; mais, surmontant cette faiblesse, il reprit en ces termes : « Un bien triste honneur est de- « venu notre partage ; nous enterrons un des plus glorieux fils

« de la France, fils que la Russie a compté longtemps pour le « sien. Une seule compatriote l'a soutenu dans ses derniers mo- « ments et a tâché de lui adoucir les dernières minutes qu'il a « passées sur le sol étranger, loin de ses parents et de ses amis ».

« J'ai oublié de vous dire qu'au moment où le prêtre lisait les prières funèbres, une députation des marchands de la ville vint poser sur le cercueil une couronne de myosotis du plus beau travail ».

Telle fut la vie toute d'abnégation et d'étude, si fertile en résultats scientifiques, de Joseph Martin, mort pauvre, mais universellement admiré. La presse tout entière qui fut son meilleur réconfort moral, lui resta fidèle et, au lendemain de sa mort, lui consacra les plus émouvants articles : citons seulement celui d'Emmanuel Vingtrinier, l'éminent directeur de « l'Express de Lyon ». Et ce sera la meilleure conclusion de cette conférence :

« L'EXPLORATEUR MARTIN »

« Il y a quelques années, dit Vingtrinier, nous vîmes entrer dans nos bureaux un homme de taille moyenne, large d'épaules, portant une longue barbe noire, d'allure timide, le regard doux et triste. Il désirait parler à un rédacteur de l'*Express* « pour l'entretenir de ses voyages ».

« Il était huit heures du soir ; nous faisions le journal, et celui d'entre nous qui reçut l'inconnu, croyant avoir affaire à quelque quémandeur, lui demanda aussitôt son nom et le but de sa visite.

« — Vous ne connaissez probablement pas plus mon nom que ma personne, répondit l'homme à la barbe noire. Je me nomme Joseph Martin ; je suis originaire de cette contrée et j'ai entrepris des explorations dans le but de servir mon pays le mieux que je le pourrais... ».

« A ces mots, notre collaborateur eut un mouvement de surprise. Comment un homme dont le nom était célèbre dans le monde entier pouvait-il se croire inconnu dans son propre pays ? Comment un homme qui avait fait de si grandes choses avait-il conservé tant de modestie, nous allions dire d'humilité ?

« On devine avec quel empressement nous fîmes accueil à notre compatriote. Peu à peu, à la chaleur de notre sympathie, le regard de l'explorateur, d'abord voilé d'une inexprimable mélancolie, s'éclaira d'un sourire de reconnaissance.

« Sa parole, d'abord embarrassée, s'animait à mesure qu'il nous faisait le récit de ses voyages, qu'il nous disait les obstacles sans nombre qu'il avait dû surmonter, les périls qu'il avait ren-

contrés presque à chaque pas sur sa route, les souffrances qu'il avait endurées avec une héroïque résignation.

« Et, à chaque instant, le nom de la France revenait sur ses lèvres ; avec quelle ardeur il le prononçait ! Pas une seule fois, durant les deux heures que nous l'écoutâmes, nous ne surprîmes sur son visage le moindre mouvement d'orgueil.

« Joseph Martin était un grand, mais modeste patriote. La gloire, si légitime fut-elle, ce puissant levier de tant de belles actions, il n'y songeait point pour soi-même. Les réflexions que nous lui fîmes à cet égard parurent même lui causer une sorte de malaise. Se prenant la tête à deux mains :

« — Non, non ! dit-il. Qu'est-ce que c'est que le pauvre Martin ?... Un obscur pionnier dont le nom s'effacera vite. Tout ce que je souhaite, c'est que ma peine soit utile à mon pays et à la science ».

« Dans ses relations constantes avec le grand état-major russe, Joseph Martin s'efforçait de préparer entre les deux nations un rapprochement que son clairvoyant patriotisme lui montrait comme nécessaire à l'une et à l'autre.

« Lorsque, nous dit-il, le télégraphe nous apporte de France le récit de quelque vilaine histoire comme celle du scandale Caffarel ou les affaires Wilson, les généraux russes s'amusent à me blaguer : « Eh bien ! Martin, s'écrient-ils, on en fait de bonnes chez vous ! » Cela m'humilie, vous le concevez, d'entendre rire de la sorte. Mais je n'en laisserais pas dire davantage et je me défends de toutes mes forces. On m'écoute et on finit par faire avec moi l'éloge de mon pays. La France est si grande, son histoire est si belle, son prestige si puissant encore, que toutes les fautes privées ne sauraient l'amoindrir aux yeux des étrangers sincères ».

Joseph Martin parla longtemps. Il nous charma si bien que, ce soir-là, nous oubliâmes de dîner.

Il allait repartir pour continuer sa mission en Sibérie. En le quittant, nous lui souhaitâmes bon voyage et prochain retour.

« — Si je m'en tire encore cette fois, dit-il en nous serrant la main, vous aurez ma visite dès mon arrivée à Lyon ».

« Plusieurs années se sont écoulées depuis cette entrevue avec le vaillant explorateur. Nous avons reçu quelquefois de ses nouvelles ; il avait à lutter contre des obstacles de toute nature dont son énergie triomphait.

« Mais sa santé s'usait à ces luttes surhumaines.

« Il vient de succomber à sa tâche.

« En apprenant la mort de Joseph Martin, j'ai revu et compris son regard triste, son expression douloureuse, qui m'avaient tant frappé.

« Il savait qu'il allait entreprendre, seul, au milieu de contrées inconnues, la mission la plus périlleuse qu'il eût encore tentée ; il pressentait qu'il quittait la France pour n'y plus revenir.

« Mais Joseph Martin n'était pas de ceux qui reculent devant le danger. Avec son courage indomptable il est allé devant lui, accomplissant ce qu'il regardait comme son devoir, sans s'arrêter, jusqu'à ce que la mort vint lui barrer la route.

« Il est tombé, comme un soldat face à l'ennemi sur le champ de bataille, en héros. Saluons la noble figure de ce modeste et grand compatriote ; entourons sa mémoire d'admiration et de respect ».

BIBLIOGRAPHIE

— Cf. Bull. Société Géographie de Paris, 1887, 1888, 1892.
— Encyclopédie Larousse.
— Bull. Société Géographie de Lyon, Coll. 1887, 1888, 1889, 1892.
— Journal des Voyages 1889, (récits).
— L'Illustration 1889.
— Le Monde Illustré 1889, (récits de voyages).
— Bull. Société Géographie de St-Pétersbourg, 1887, 1889, 1892.
— La Géographie, Paris, T. XXVI, 1912.
— Journal Officiel, Congrès Sociétés Savantes, 1898. (Communication de MM. St-Yves et Allemand-Martin).
— Grénard. L'Asie Centrale, 1912.
— « Express de Lyon » du 28 mai 1892.
— « La Science Française » du 4 mars 1898. (Lettre de M. Allemand-Martin).

SUR UN DESSIN DU MUSÉE BOYMANS

Le Bulletin de la Société des Amis de Vienne qui porte les nos 23 et 24 contient, entre les pages 60 et 61, la reproduction d'une photographie exposée au Musée de Vienne, avec cette légende : *Vue de Vienne. Copie d'un dessin se trouvant au Musée Boymans à Rotterdam.* Il avait paru intéressant de donner cette vue, parce qu'elle montrait en quel piteux état se trouvait le pont de Vienne, au milieu du XVIIe siècle.

Mais il parut aussi intéressant d'avoir des précisions sur ce dessin qui ne nous était connu que par la photographie de notre Musée. Comment cette reproduction était-elle arrivée à Vienne ? nul ne le savait. C'est pourquoi il sembla bon d'entrer en correspondance avec celui que les annuaires indiquaient comme étant le directeur du Musée des Antiquités de Rotterdam.

Les premières recherches de celui-ci ne découvrirent pas au Musée Boymans le dessin du pont de Vienne.

Pour rendre plus faciles de nouvelles investigations et plus sûre la réponse, une reproduction de la photographie de notre Musée fut alors envoyée à notre correspondant, et, après bien des rappels, et des lettres perdues, la réponse fut catégorique : il n'y avait point de dessin du pont de Vienne au musée Boymans.

Toutefois, il était préférable de ne pas se tenir pour battu. La mention que porte la photographie de notre musée était trop nette avec la double indication de Rotterdam et du Musée Boymans. Aussi une nouvelle correspondance fut-

elle entamée directement cette fois-ci avec le Directeur du Musée Boymans, auprès duquel une recommandation avait pu être trouvée. Que risquait-on ? de n'avoir aucune réponse, ou de l'avoir négative, ou de l'avoir favorable.

La réponse vint, huit jours après, et elle était favorable. M. D. Hannema, directeur du Musée Boymans, écrivait le 3 juillet 1930 ; « ... le dessin original dont vous m'avez en-« voyé une reproduction, se trouve au Musée Boymans à « Rotterdam. Le dessin a été fait par Jean Worst, dessi-« nateur peu connu, qui a vécu au milieu du XVII[e] siècle, « probablement à Amsterdam.

« Au revers du dessin est écrit par l'artiste : « Jean « Worst den 14 juli 1665 ; ad Vienne in Franckrijck ».

« Les mesures du dessin sont, hauteur : 0,235 ; largeur: « 0,437 ».

Ainsi voilà donc déterminés l'auteur du dessin, la date de son exécution, et le lieu où il repose. S'il fallait tirer une morale de l'affaire, il serait permis de dire, d'abord qu'il eût été bon qu'au moment du dépôt de la photographie au musée de Vienne, des indications complètes eussent été mises sur la photographie elle-même,de telle manière que soient bien connus le nom de l'auteur, la date de l'œuvre, et ses dimensions. Il faudrait dire ensuite qu'une réponse négative ne doit pas arrêter les recherches, si assurée soit-elle. Quand quelqu'un nous a dit : non, il est préférable de persister à rechercher celui qui nous dira : oui. A tout le moins, convient-il alors de vérifier que celui qui nous dit : oui, le fait en connaissance de cause. Ici, nous avons les meilleurs motifs d'être certains de la vérité de la dernière réponse, car elle émane du directeur actuel du musée Boymans, qui l'a assortie de la photographie du dessin prise par ses soins et sur le désir de la Société des Amis de Vienne.

M. F.

Fig. 1. — Fragments d'un sarcophage du Musée de Vienne.

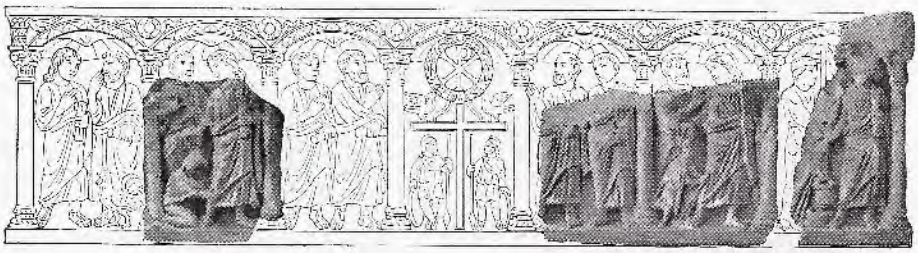
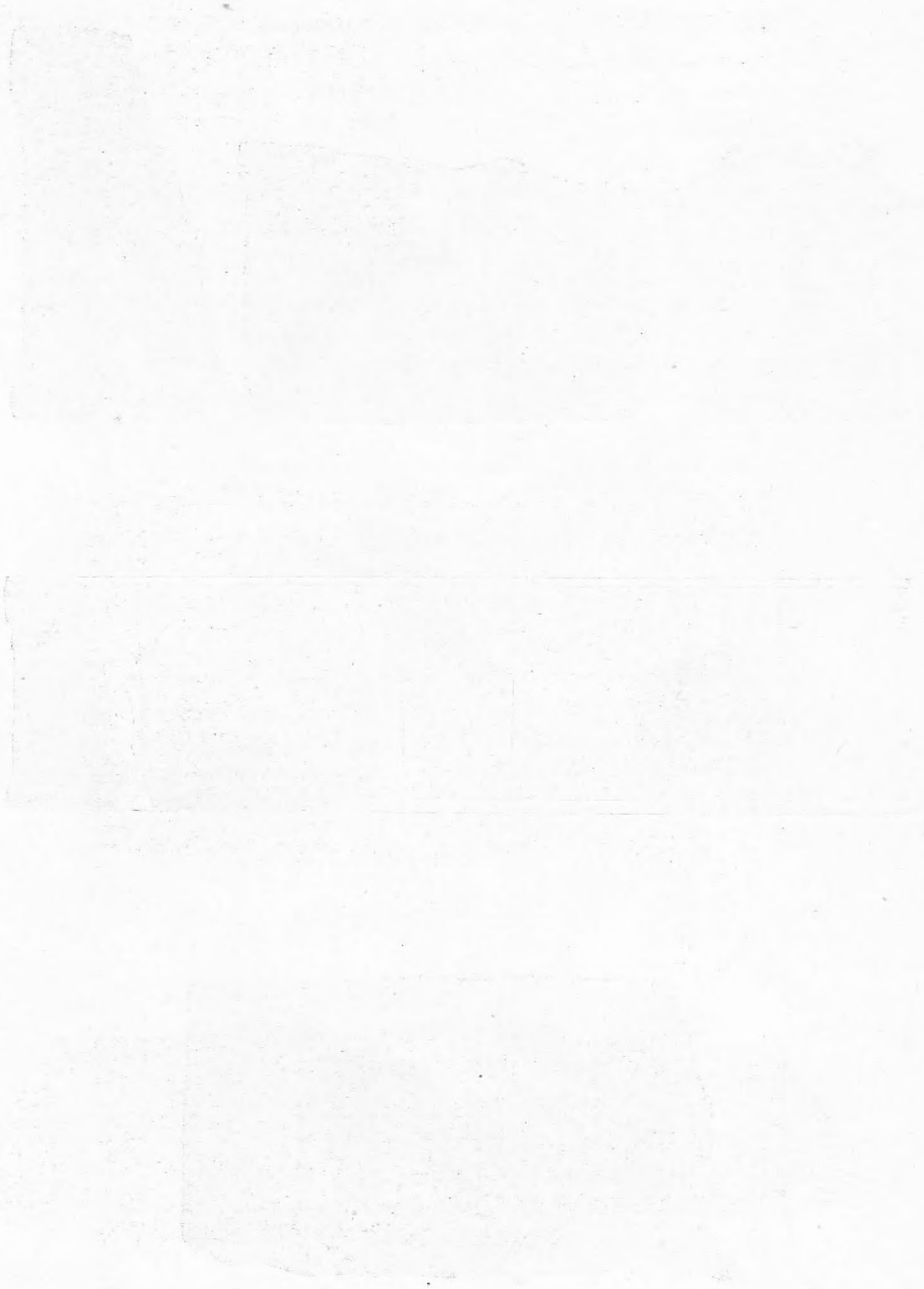


Fig. 2. — Reconstitution du sarcophage.

Fig. 3. — Fragment d'un couvercle de sarcophage. Musée de Vienne.



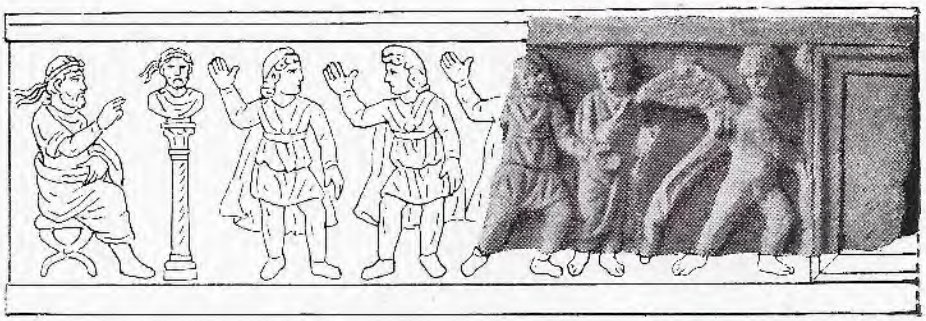


Fig. 4. — Les trois Hébreux refusant d'adorer la statue de Nabuchodonosor. Reconstitution.

Fig. 5. — Combat de David avec Goliath. Fragment de couvercle de sarcophage. Musée de Vienne.

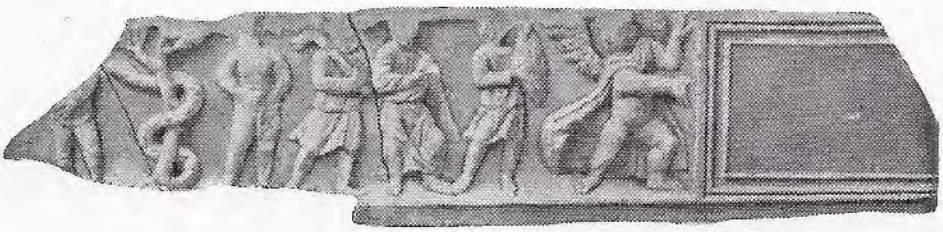


Fig. 6. — Adam et Eve. Combat de David avec Goliath. Fragment de couvercle de sarcophage. Musée de Vienne.

LES FRAGMENTS DE SARCOPHAGES CHRÉTIENS de VIENNE

I

Reconstitution d'un sarcophage en trois fragments

Le Musée de Vienne possède trois fragments remarquables d'un sarcophage à colonnes, qui lors de ma première visite rendue au Musée, attirèrent, par leur beauté, mon attention. Le sarcophage fut sculpté au plus tard vers la fin du IV^e^ siècle et, selon toute apparence, dans un atelier d'Arles. Vu le grand intérêt local des fragments, M. Maurice Faure, président de la *Société des Amis de Vienne*, m'en a demandé par lettre une explication détaillée. Pareilles demandes m'ont été faites, il y trois et deux ans, par les *Amis d'Annonay et du Haut-Vivarais* et par ceux de *Valence*. Enchanté de voir en France tant de zèle pour les monuments de l'antiquité chrétienne, j'ai promis aussitôt, comme dans les deux cas précédents (1), l'explication désirée, et le jour même je me suis mis au travail. C'est aussi la raison pour laquelle a été rédigé en français l'article qui a paru d'abord dans la *Rivista di Archeologia cristiana* (2).

Les trois fragments ne sont pas inconnus ; Edmond Le Blant les a publiés en phototypie dans son beau volume sur les *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, pl. V, 1-3. Voici son commentaire (p. 20) :

(1) *César Vilhol, Alba Helviorum. Le sarcophage de Balazuc*, Vienne 1928, pag. 18-22 ; *Bulletin de la Société d'archéologie et de Statistique de la Drôme*, Valence 1929, pag. 65-76.

(2) Anno VII, N° 1-2.

« Trois fragments de même travail, mutilés par le haut. Le premier nous montre, encadrée par deux colonnes, la scène de l'hémorroïsse agenouillée devant le Seigneur, dont elle touche le vêtement. Le deuxième comprend deux sujets, que sépare une colonne. A gauche sont deux personnages mutilés tenant le *volumen* ; à droite, un apôtre et le Christ, devant lequel s'incline le centurion, les mains enveloppées dans son manteau. De même que l'hémorroïsse, cet homme est représenté, suivant l'usage antique, plus petit que le Seigneur. Le dernier bas-relief occupait l'angle droit d'un sarcophage dont les faces latérales étaient ornées d'imbrications. On y voyait le groupe de la Samaritaine et de Jésus. Nous n'y trouvons plus que le Christ, le puits et le vase servant à puiser l'eau. C'est là un sujet assez fréquemment reproduit sur les tombes ».

E. Le Blant a donc bien reconnu que les trois fragments sont « d'un même travail », sans s'apercevoir toutefois qu'il sont d'un même sarcophage. Comme sa planche les reproduit tous en grandeur différente, l'un même en raccourci, M. Faure, à ma demande, les fit photographier tous ensemble et m'a envoyé la plaque et l'épreuve. Je tiens à lui en exprimer mes plus vifs remerciements.

Notre fig. I est la reproduction exacte de cette photographie. Un regard suffit pour se convaincre de la justesse de mon assertion : les niches ont la même largeur, les personnages la même hauteur ; les colonnes sont lisses et pourvues des mêmes bases ; enfin le marbre aussi est le même. Pas de doute ; nous avons devant nous les restes d'un même beau sarcophage d'adulte, qui mérite d'être reconstitué, autant qu'on le peut, dans son état primitif.

Les sujets sont des plus connus. Nous voyons la scène presque entière de la Cananéenne agenouillée, qui tend ses mains vers le Christ, implorant la guérison de sa fille (1). Les archéologues la confondent ordinairement avec l'hémorroïsse dont je ne connais qu'un exemple en Gaule. Notre Seigneur était accompagné par un apôtre, très probable-

(1) Matth. 15, 22-28.

ment saint Pierre, car la Cananéenne, première païenne qui ait cru en la divinité du Christ, est presque toujours recommandée à celui-ci par le prince des apôtres. Les sculpteurs ont même composé une scène très agréable et très artistique, sans être cependant mentionnée dans l'évangile : saint Pierre conduit la Cananéenne embrasser la main de Notre Seigneur, en signe de remerciement pour la grâce obtenue (1).

Viennent ensuite, selon E. Le Blant, les « deux personnages mutilés tenant le *volumen* » ; ce sont deux apôtres, soyons plus exacts, saint Paul et un apôtre, auxquels correspondaient dans la niche vis-à-vis, saint Pierre et un apôtre, tous les quatre réunis ici comme les grands « témoins de la Passion et Résurrection du Christ » (2). Les deux couples étaient séparés l'un de l'autre, par l'*anastasis*, c'est-à-dire la Résurrection de Notre Seigneur symbolisée sous la forme de la croix gemmée, imitation du fameux *labarum* de Constantin. La croix est surmontée par le monogramme du nom grec Χριστός dans une couronne de laurier, symbole de la victoire du Christ sur la mort ; elle est flanquée de deux soldats, gardiens du Saint-Sépulcre.

L'anastasis était représentée sur plusieurs sarcophages, et toujours au centre. Mais, en plus des dégâts faits par les Huguenots et d'autres fanatiques religieux, la croix étant à l'époque de la grande Révolution l'objet principal de haine de la populace, elle fut détruite dans la tourmente, de sorte qu'il n'y a plus de sarcophages, en France, qui conservent encore l'entière *anastasis*. Ce n'est qu'à Rome qu'on la voit dans son état primitif (3).

Dans la niche qui correspondait à celle de la Cananéenne, on voit le centurion de Capharnaüm, païen lui aussi, donc un pendant parfait de son vis-à-vis : les mains enveloppées par respect dans son manteau (chlamyde), il s'incline devant le Seigneur qui est accompagné, comme d'habitude, par un apôtre. Là aussi, la scène est presque entière. Le cen-

(1) Wilpert, *I sarcofagi cristiani antichi*. Roma, 1929, pag. 159 et suiv. Dans la suite cité — *Sarcofagi*.
(2) Acta ap. 2, 32 ; 3, 15 ; 10, 39 et suiv.
(3) Wilpert, *Sarcofagi*, pl. CXXXXII, 3 ; CXXXX, VI. 1, 3.

turion se trouve assez rarement sur les sculptures funéraires. La plus intéressante de toutes est celle que j'ai découverte dans le riche Musée lapidaire d'Arles sur un couvercle qu'on avait employé, la face sculptée en bas, comme support de deux sculptures plus grandes. C'est pour cela qu'elle avait échappé aux recherches des archéologues, et en particulier à E. Le Blant qui, en rapportant la description donnée par de Peiresc, m'a mis sur la route de la trouvaille (1). Sur ce couvercle, l'artiste a mis dans la scène l'entrée d'un édifice (2), comme allusion aux paroles prononcées par le centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri » (3), paroles mémorables qui, avec une légère variante, reviennent chaque jour sur les lèvres de milliers de fidèles.

La dernière niche montre la Samaritaine avec le Christ au puits de Jacob. Ici la tête de Notre Seigneur, quoique très abîmée, conserve encore sa riche chevelure bouclée, comme sur plusieurs sarcophages provenant d'Arles, dont j'ai réuni trois d'entre eux à la pl. XXXVII, et deux à la pl. XLI, 2 et 3, du premier volume de mes *Sarcofagi*. La Samaritaine est aux deux tiers détruite ; elle était en train de tirer du puits le seau plein d'eau et s'est arrêtée, en écoutant la leçon que lui donnait le Christ sur la véritable adoration de Dieu.

Rien ne reste plus du pendant à l'angle gauche. Mais à en juger par d'autres sarcophages, il est presque certain qu'il y avait une représentation de saint Pierre, soit la remise des clefs, soit la prédiction du reniement. J'ai choisi la seconde scène, parce qu'elle se trouve sur quatre autres sarcophages offrant à peu près les mêmes scènes et sur trois d'entre eux, à l'angle gauche. Un de ces quatre sarcophages, celui de la crypte de Saint-Maximin, est assez bien conservé, à l'exception de l'*anastasis* très endommagée (4). Du

(1) *Sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles*, p. 70, n° LXXVII, pl. XI, 2-4.

(2) Wilpert, *Sarcofagi*, p. XLI, 3.

(3) Matth. 8, 8.

(4) Le Blant. *Sarcophages de la Gaule*, pl. LV, 1.

second existent encore les trois premières niches chez Mr Meyniers de Salinelles, à Nîmes, où j'ai vu l'original, grâce à l'amitié d'Emile Espérandieu (1). Du troisième nous n'avons que le dessin grossier de l'organiste Rulman, publié par E. Le Blant (2). Brisé en « deux moitiés », le quatrième gisait dans l'église de Saint-Honorat aux Aliscamps où Millin le trouva, naturellement sans l'*anastasis*, détruite par les révolutionnaires. Dans la copie qu'il en fit faire par son dessinateur Clener, il remplaça l'*anastasis* par une figure tout à fait moderne du « Sauveur » et publia, sans avertir le lecteur, le sarcophage entier, comme s'il n'y manquait rien. Peu de temps après, la moitié gauche fut brisée en petits morceaux, la droite « donnée, en 1849, au Musée d'Avignon, par Mr Clément de Marseille » (3). Le P. Garrucci,de confiance, réédita la copie de Millin, tandis que E. Le Blant,plus critique,l'a écartée : « J'ai vainement cherché », écrit-il, « un sarcophage que Millin a seul signalé et figuré (t. III,p. 535,et pl. LXVII,n° 2) » (4).Je l'ai cherché,moi aussi et j'en ait trouvé les débris dans les Musées d'Arles et d'Avignon,et dans une chapelle moderne près de l'ancienne église de Saint-Honorat aux Aliscamps. Guidé par l'excellente description faite par de Peiresc, ce grand amoureux des anciens monuments de sa chère Provence, qui a vu le sarcophage intact, j'en ai pu faire une reconstitution complète et tout à fait sûre (5). Tous ces monuments m'ont autorisé à combler, par la prédiction du reniement, la dernière lacune du sarcophage en trois fragments, celle de la niche à l'angle gauche. Ainsi ai-je terminé cette reconstitution. Elle est reproduite à la fig. 2.

Résumons. Cette figuration est d'un contenu très clair et précis ; mais il n'offre rien de nouveau : au milieu, la Résurrection du Christ, gage de la résurrection future en général ; elle était flanquée de quatre apôtres, témoins de la Passion et de la Résurrection du Seigneur ; auprès des deux

(1) Loc. cit. pl. XXX, 3.
(2) Loc. cit. p. 113.
(3) Le Blant, *Sarcophages de la Gaule*, pl. XII, 1, p. 33.
(4) *Sarcophages d'Arles*, pag. 71.
(5) Wilpert, *Sarcofagi*, pl. CXXXXVI, 2.

représentants du paganisme, la Cananéenne et le centurion, le Christ s'est montré comme le vrai bienfaiteur du genre humain, en délivrant du démon la fille et en guérissant le serviteur ; dans l'entretien au puits de Jacob, il s'est révélé à la Samaritaine comme le Messie; et le reniement du prince des apôtres reste pour tous les temps l'exemple le plus lumineux de la miséricorde divine et de la pénitence sincère d'un pêcheur.

Les vérités de foi exprimées par cette figuration avaient naturellement, et avant tout, rapport au fidèle dont la dépouille mortelle reposait dans le sarcophage : c'est lui qui attendait la résurrection future ; c'est lui qui croyait en la divinité et la messianité du Christ ; c'est encore lui qui espérait la rémission de ses péchés, afin d'être admis dans la félicité éternelle.

II

RECONSTITUTION DE LA SCENE DES TROIS JEUNES HEBREUX REFUSANT D'ADORER LA STATUE DE NABUCHODONOSOR

Parmi les autres fragments conservés au Musée, l'un, encore inédit, est un beau débris de la moitié gauche d'un couvercle dont les sujets étaient divisés par le cartouche, vide, comme à l'ordinaire, l'inscription peinte ayant disparu. Des deux génies ailés, qui soutenaient le cartouche, celui de gauche a été sauvé. De la scène représentée, on voit juste assez pour reconnaître le sujet : c'est le dernier des trois jeunes Hébreux qui refusent d'adorer la statue du roi Nabuchodonosor (fig. 3).

Cette scène est représentée très souvent, à Rome aussi bien qu'en Gaule. Citons, par exemple, le petit côté gauche du célèbre sarcophage, en partie engagé dans la paroi latérale gauche de l'église de Saint-Trophime à Arles (1). Sur cette sculpture, le roi est assis, enveloppé dans son ample

(1) Le Blant, *Sarcophages d'Arles*, pl. XXVI, 1.

manteau, *paludamentum*, et reconnaissable au diadème lié autour de sa tête avec deux bouts flottants en l'air. A côté de lui est la « statue d'or », dont on représentait seulement le buste sur une colonne, suivant l'usage des marbriers. Les deux têtes se ressemblent l'une l'autre, comme deux gouttes d'eau. Viennent ensuite les trois Hébreux qui expriment leur dédain pour la statue par des gestes très vifs. C'est d'après cette sculpture que nous avons complété la scène (fig. 4).

Mais le fragment de Vienne montre encore la figure d'un personnage sacré, qui manque sur le sarcophage de St-Trophime, tenant de sa main droite le bord du *pallium* et le *volumen* de sa gauche : c'est « l'ange du Seigneur », le protecteur divin, qui assistera les trois Hébreux dans la fournaise, représenté ici par anticipation, comme sur beaucoup d'autres bas-reliefs.

Quant au pendant de l'autre moitié du couvercle, je suis presque sûr qu'il y avait l'adoration des Mages, antithèse familière aux anciens artistes et ordinairement réservée aux couvercles : d'un côté du cartouche, les trois Hébreux refusant l'adoration à un roi terrestre, de l'autre, les trois Mages adorant le roi céleste dans l'enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge-Mère, et que celle-ci entoure de ses bras. En effet, le sarcophage de Saint-Trophime nous offre aussi, sur le petit côté droit, l'adoration des Mages qui apportent leurs dons à l'enfant Jésus, tenu par la Sainte-Vierge : le premier, l'or sous la forme d'une couronne, le second, la myrrhe dans un vase fermé, et le troisième, l'encens sous la forme de gros grains (1).

Comme on le sait, l'adoration du nouveau né « Roi des Juifs » a précédé la remise des dons ; l'évangéliste le dit expressément : « (Les Mages) entrèrent dans la maison, trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère et se prosternèrent, ils l'adorèrent, puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or », etc. (2). Voilà pourquoi les archéologues appellent « adoration des Mages » la « remise des dons ».

(1) Le Blant, loc. cit. pl. XXVI, 2.
(2) Math. 2, 11.

Celle du sarcophage de Saint-Trophime pourrait donc servir, comme pendant du refus de l'adoration, pour la moitié droite de notre couvercle, toutefois sans la figure de saint Joseph représenté debout derrière la Sainte Vierge assise. Celle-ci aurait de la sorte un pendant parfait dans le roi pareillement assis.

Le travail du petit fragment est très exact, le dessin, bon, les mouvements des trois figures, justes. La sculpture est certainement du IV^e^ siècle, et, peut-être, de la première moitié. Un tel couvercle pourrait très bien convenir à un sarcophage comme celui que nous venons de reconstituer au chap. I, bien que celui-ci ait, cependant, l'air d'être de quelques dizaines d'années moins ancien. Au reste nous en avons cité encore d'autres. Ainsi pourrait-on, toujours par voie de pure conjecture, penser à celui dont la moitié gauche appartient à M. Meynier de Salinelles, ou à celui dont nous parlerons en dernier lieu. Enfin, tout sarcophage ayant des scènes christologiques, celles de l'enfance de Jésus exceptées, s'y prêterait.

III

DEUX REPRESENTATIONS DU COMBAT DE DAVID AVEC GOLIATH

1. Les deux fragments suivants furent publiés par E. Le Blant dans le même volume, pl. v, 5 et 6 (fig. 5). Le petit était encastré dans une maison de la place de l'Hôtel-de-Ville et a été, en janvier 1931, transporté au Musée lapidaire de Vienne. Le premier savant qui en parle est Millin qui l'avait trouvé au même endroit. « (Le bas-relief) est composé, écrit-il, de quatre figures : la première est vêtue d'une longue robe ; la deuxième tient un panier de la main droite et un *pedum* dans la main gauche ; la troisième est armée d'un bouclier ; la dernière élève la main comme pour haranguer les trois autres ; auprès d'elle est un arbre » (1).

Le « panier » dans la droite de la deuxième figure est, en

(1) *Voyage dans le midi de la France*, II, p. 47.

Fig. 7. — Fronton de couvercle d'un sarcophage. Musée de Vienne.

Fig. 8. — Fragment de sarcophage aux scènes christologiques. Musée de Vienne.

Fig. 9. — Sarcophage aux scènes christologiques. Tarragone.

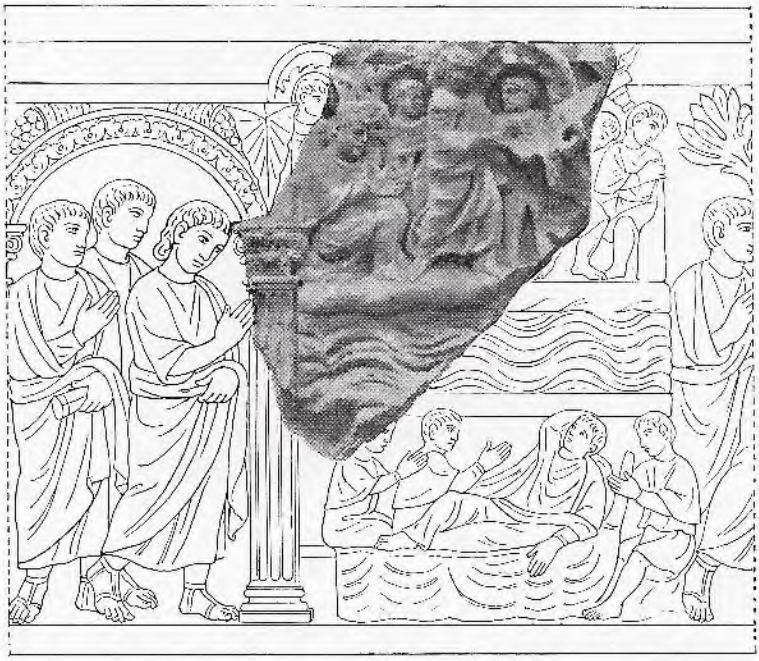


Fig. 10. — Guérison du paralytique. Reconstitution.

Fig. 11. — Moitié d'un petit côté gauche d'un sarcophage. Musée d'Alger.

réalité, la fronde, car « il s'agit de David tenant le *pedum* pastoral et la fronde, en face de Goliath casqué », comme l'a bien vu E. Le Blant (1). Sujet encore inconnu dans la sculpture romaine ! Il vaut donc la peine de le regarder d'un peu plus près. Quel est au juste le moment que l'artiste a voulu représenter ? Le Blant n'en dit rien. Ce n'est pourtant pas douteux : David vient de lancer la pierre contre le géant, et celui-ci, frappé à mort, est près de tomber, pliant les jambes et étendant la main devant lui, pour bien tomber.

« Le personnage de droite est », selon E. Le Blant, « peut-être l'ange que nous voyons assister au combat sur un sarcophage de Marseille » (2). Il est tout à fait sûr que c'est l'ange, bien qu'il soit sans ailes, à raison du temps auquel appartient le fragment, IV^e^ siècle. Il tient de sa main gauche le bout du *pallium*, selon une attitude fréquente ; dans la droite élevée, il porte un « objet difficile à reconnaître » (3). Cependant, ayant égard au moment représenté, il ne peut y avoir aucun doute que l'objet soit une palme que l'ange élève comme pour proclamer la victoire de David. La partie supérieure en est détruite, et le reste gâté à cause du temps et des mutilations modernes que le bas-relief a souffertes avant d'être fixé au mur : en égalisant le fonds et en dressant grossièrement les bordures, on a enlevé en grande partie la chlamyde de Goliath et les branches avec les feuilles de l'arbre.

Quand le morceau était encastré dans le mur, David était à moitié caché par une boiserie. De la première figure, vue par Millin, la reproduction de Le Blant ne donne, naturellement, rien. Aussi l'auteur ne le mentionne-t-il pas. Maintenant que le morceau est au Musée, et qu'on peut l'examiner en son entier et facilement, on voit que ce personnage est un élément essentiel de la scène, un pendant parfait de l'ange. En effet, il porte les mêmes habits ; mais il a dénudé sa jambe gauche jusqu'au genou pour faire voir les lon-

(1) *Loc. cit. p.* 22.
(2) *Loc cit.*
(3) Le Blant, loc. cit.

gues courroies de ses sandales. Il laisse, en outre, tomber les bras le long du corps, comme quelqu'un qui est vaincu : c'est l'ange de Goliath, figure de Satan.

2. Le combat se présente aussi sur un fragment plus grand de couvercle, qui appartient au Musée (fig. 6). La disposition des trois personnages est cependant différente, le moment choisi, moins précis : le combat n'est pas encore commencé. L'ange est placé entre les deux combattants : Goliath reconnaissable au bouclier et à son costume de guerrier, David au *pedum* pastoral, qu'il porte dans la main droite et appuyé à l'épaule, comme un fusil. Il devait donc avoir la fronde dans la gauche. De celle-ci rien n'existe plus, évidemment pour la même raison, c'est-à-dire à cause des mutilations. En vérité nous en avons des preuves: le fond est lisse, sans la moindre fissure ; les contours sont grossiers. C'est la seule raison qui nous explique comment E. Le Blant ait pu prendre David avec le *pedum* pour « Simon le Cyrénéen » avec « la croix sur l'épaule », et l'ange, « malgré son vêtement long », pour « David tenant la fronde » laquelle, en réalité, est le bout du *pallium*. Si, pour justifier son « Simon le Cyrénéen », E. Le Blant ajoute : « qu'on le voit souvent représenté de la sorte sur plusieurs sarcophages de Rome et de la Gaule », c'est augmenter encore la confusion. A part le sarcophage du Musée de Latran n. 171, le prétendu « Simon le Cyrénéen » est un soldat de police, qui, accompagné par un centurion, porte la croix de saint Pierre, personnage principal de la scène ; l'apôtre y fait le geste d'invitation adressée à ses bourreaux, comme pour dire : « Allons, l'heure est arrivée de glorifier le Seigneur par le martyre ! »

De cette scène qui n'a rien à voir avec « Simon le Cyrénéen », j'ai pu constater six exemples, deux en Gaule, quatre à Rome ; tous sont publiés dans mes *Sarcofagi* (1).

A gauche de David, l'image d'Adam et d'Eve, dans la forme ordinaire, avec l'arbre qui les divise et autour duquel s'enroule le serpent. La tête de celui-ci est tournée vers

(1) Wilpert, *Sarcofagi*, p. 168 suiv.

Eve, car c'est *à la femme que le serpent a parlé* : « dixit autem serpens ad mulierem » etc. La moitié supérieure d'Eve manque avec la pierre.

IV

FRONTON DE COUVERCLE D'UN SARCOPHAGE

Au-dessous du fragment représentant la scène de combat de David et Goliath était muré un petit bas-relief de forme triangulaire, qu'on peut dater au plus tard du V° siècle (fig. 7). Il est déjà mentionné par Millin qui l'avait vu au même endroit (1). E. Le Blant l' « indique pour mémoire, et sans savoir si ce monument est funéraire » (2). Le fronton gauche, d'une forme identique, et qui est encore attaché à son couvercle au sarcophage de *Flavius Julius Catervius* à Tolentino, (3) nous permet d'affirmer la destination funéraire de celui de Vienne. Il y a même une grande ressemblance dans le choix du sujet : sur notre fronton est sculpté l'agneau entre deux colombes, donc le Christ entre deux apôtres, et sur le fronton du couvercle de Tolentino, le monogramme du nom grec ΧΡιστός ☧ dans une couronne de laurier entre deux colombes : c'est bien là le même sujet. La boiserie cachait la moitié gauche du fronton, qui est maintenant au Musée lapidaire.

Ce petit monument est encore inédit. Il a son importance puisqu'il contribue pour sa part à montrer l'unité de l'art chrétien primitif de Rome et de la Gaule.

V

FRAGMENT DE SARCOPHAGE ORNE DE SCENES CHRISTOLOGIQUES

Le dernier fragment du Musée a été publié par E. Le Blant dans l'ouvrage cité (pl. v, 4) ; je le donne d'après une photographie (fig. 8). Il provient d'un sarcophage qui ap-

(1) *Voyage dans le midi de la France*, II, p. 47.
(2) Loc. cit. p. 22.
(3) Wilpbret, *Sarcofagi*, pl. LXXII. suiv.

partenait à un groupe bien connu en Gaule, dont la face était ornée d'une série invariable de scènes christologiques. On y voyait, en allant de gauche à droite : la guérison de deux aveugles recommandés par deux Juifs ; la Cananéenne recommandée par saint Pierre ; la guérison du paralytique à la piscine de Bethsaïda en deux scènes superposées ; le Christ annonçant sa visite à Zachée, et son entrée à Jérusalem.

Cette série christologique a été composée à Rome, et très probablement dans un atelier du Vatican. Il n'en existe cependant qu'un seul exemple, la face antérieure du sarcophage 125 du Musée de Latran, et encore est-elle gâtée par des « restaurateurs » ignorants et maladroits. En Gaule, je connais des fragments provenant de six ou sept sarcophages, mais pas un seul dont la face soit entière. Heureusement l'Espagne en possède une, murée depuis des siècles dans la façade de la cathédrale de Tarragone, qui m'a permis de replacer dans leurs cadres les fragments épars, mêmes les plus petits, comme les deux inédits d'un sarcophage d'enfant, dont l'un se trouve au Musée d'Arles, l'autre au Musée d'Avignon. La reconstitution est sûre, l'ordonnance des scènes ne variant pas d'un sarcophage à l'autre

Je reproduis le sarcophage de Tarragone (fig. 9) pour montrer, comment on y peut insérer le fragment du Musée de Vienne. (fig. 10). C'est tout ce qui reste des deux épisodes de la guérison du paralytique à la piscine de Bethsaïda, qui occupaient, comme toujours, le centre de la face du sarcophage. En bas, le malade étendu sur son lit, entouré d'autres malades et devant Notre Seigneur, qui lui demande s'il *veut être guéri* : « vis sanus fieri ? » En haut, le Christ lui ordonne de se *lever et d'emporter son lit* : « Surge, tolle grabatum tuum et ambula » ; (1) et le paralytique, guéri, emporte son lit. La figure du Seigneur est presque entière, tandis que du paralytique il n'y a que des restes informes. Au miracle assistent d'autres malades, soit assis au premier plan, soit debout au fond, dans trois portiques, au lieu de cinq mentionnés par Saint-Jean.

(1) Jean, 5, 6 et 8.

Fig 12 — Moitié du petit côté droit d'un sarcophage. Musée d'Alger.

Entre les deux scènes s'est conservée une grande partie de la *piscine probatique*, dans laquelle, selon l'évangéliste, une foule de malades attendait le mouvement de l'eau, qu'un « ange du Seigneur » produisait à des heures déterminées. Pour faire connaître ces heures aux malades, l'artiste a représenté un cadran solaire sur la colonne à gauche. Nous l'avons ajouté parce qu'il se trouve aussi sur la reproduction espagnole de l'original romain : nouvelle preuve de la fidélité avec laquelle les sarcophages romains furent copiés dans les provinces.

La guérison du paralytique à la piscine de Bethsaïda est le seul miracle qui soit représenté en deux épisodes. Pourquoi ce privilège ? Evidemment pour établir bien clairement que la guérison fut faite à la piscine, en raison de sa signification symbolique, car elle est un des principaux symboles du baptême. Déjà, les premiers peintres des catacombes la considéraient ainsi, ayant rapproché le paralytique guéri et emportant son lit, de l'image réelle du baptême. C'est ce que nous voyons dans la « chapelle grecque » du cimetière de Priscille, et dans la « chambre des sacrements A[a] » du cimetière de St-Calixte, deux monuments du II[e] siècle.

La guérison du paralytique dans la piscine de Bethsaïda est le symbole très transparent du baptême, on pourrait presque dire évident. Elle devait donc s'imposer par elle-même aux artistes. En effet, dans la guérison aussi bien que dans le baptême, il s'agit d'un bain dont les eaux ont une force surnaturelle, communiquée, là par l'ange, ici par l'Esprit Saint ; et comme dans le baptême, ainsi dans la guérison du paralytique, il s'agit de la rémission des péchés. Pour le baptême, l'assertion n'a pas besoin d'être prouvée. La rémission des péchés était, dans les premiers siècles de l'Eglise, pour beaucoup de chrétiens, la raison qu'ils se donnaient de différer le baptême jusqu'au lit de mort afin que, « loti fonte sacro », lavés de toutes taches dans les eaux sacrées, ils puissent entrer de plein pied au paradis. Quant à la guérison du paralytique, Notre Seigneur lui-même l'a déclaré lorsqu'il rencontra au Temple le paralytique guéri

— « Ecce sanus factus es ; jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat » — « Te voilà guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire ». Ces deux circonstances, bain et rémission des péchés, nous expliquent, de la manière la plus simple, pourquoi la guérison s'est présentée dans l'art funéraire dès le commencement, comme symbole du baptême.

Sur les peintures des Catacombes, le paralytique emporte son lit. Le rapprochement du baptême réel, nous fait voir, dans le porteur du lit, le paralytique de la piscine, et empêche toute confusion avec l'autre paralytique qui fut porté lui-même dans son lit devant Notre Seigneur, et dont l'histoire, racontée par les évangélistes SS. Matthieu, Marc et Luc, finit de la même façon : le paralytique, guéri, s'en va, emportant son lit. Les peintures qui le représentent, ressemblent donc parfaitement à celles du paralytique guéri à la piscine. Pourtant la signification de ces deux personnages est différente : l'un compte parmi les types baptismaux, l'autre parmi les guérisons miraculeuses.

On comprendra maintenant pourquoi il fallait avoir un moyen de distinguer les deux personnages. Ce sont les sculpteurs, toujours plus précis dans leurs œuvres que les peintres, qui ont trouvé la solution, en divisant la scène en deux épisodes différents, qui n'admettent pas le doute : le premier, comme nous venons de le noter, montrant le paralytique étendu sur son lit au milieu d'autres malades, et le Seigneur qui lui demande s'il veut être guéri ; le second représentant la guérison elle-même, de nouveau parmi des malades et devant les portiques ; enfin, entre les deux scènes, un bassin rectangulaire rempli d'eau en mouvement, qui est l'image de la vraie piscine. Ainsi l'artiste y a introduit tous les éléments nécessaires ; rien n'y manque : la composition est parfaite.

La série des scènes christologiques si sagement composée, est le résultat de réflexions qui supposent dans l'artiste ou plutôt dans le docteur ecclésiastique qui l'a inspirée, un long temps de repos à l'époque de la paix. En vérité, les sarcophages qui la représentent sont tous du IV^e^ siècle.

APPENDICE I
DEUX FRAGMENTS D'UN SARCOPHAGE AFRICAIN

ORNE DE SCENES CHRISTOLOGIQUES

La série des scènes christologiques reste invariable. Telle nous la voyons à Rome, telle elle se présente en Gaule et en Espagne. J'ai pu retrouver un exemple de cette uniformité dans l'Afrique romaine, dans deux fragments venant de Dellys et conservés au Musée d'Alger. Je les reproduis d'après les photographies que je dois à l'amabilité du prof. Josi (fig. 11-13). Ce sont les débris des petits côtés d'un sarcophage qui n'était pas d'un seul morceau, mais qui, dès l'origine, était scié dans le sens de la longueur en deux moitiés égales, de sorte que la coupure divisait en deux les scènes des petits côtés : à gauche (fig. 11) le baptême symbolique de Corneille et de sa suite, administré par le prince des apôtres, à droite Daniel priant entre deux lions et deux palmiers. Ce qui reste du petit côté gauche, je l'ai publié, complété, dans mes *Sarcofagi* (pl. C II, 1) : deux soldats puisant, dans le creux de leurs mains, l'eau de la source que saint Pierre fait couler en frappant de sa verge le rocher. L'apôtre manque, avec la moitié de la source ; les deux soldats, Corneille et un représentant de sa suite, sont, exceptionnellement, debout et, le deuxième, de la même grandeur que l'apôtre, ce qui est unique dans toute la série des images de source symbolique.

Du petit côté droit, il reste la moitié de la figure de Daniel, un lion et un palmier. Ici la reconstitution est facile ; il suffit d'ajouter un palmier, un lion et la moitié gauche de Daniel. Les palmiers occupent tellement le fond qu'il n'y a pas de place pour Habacuc, souvent représenté près de Daniel.

Chaque fragment conserve encore une figure de la face antérieure de sarcophage: celui du côté gauche,la première ; l'autre,la dernière.Ces personnages étant tous les deux Juifs, nous en pouvons conclure que la première (fig. 13) faisait

partie de la guérison des deux aveugles, l'autre, (fig. 12) de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Il est donc sûr que la face du sarcophage détruit de Dellyt contenait la série des scènes christologiques.

APPENDICE II

FUSION, DANS UN MEME SARCOPHAGE, DES DEUX SCENES DU BAPTEME DE CORNEILLE ET DE L'ARRESTATION DE PIERRE

La forme que l'artiste africain a donnée au baptême de Corneille, rappelle le même sujet représenté sur le petit côté droit d'un sarcophage du Musée d'Arles (1), qui était également scié dans le sens de sa longueur ; de telle sorte que la source y est aussi divisée en deux parties : l'une avec saint Pierre et la moitié de la source, l'autre, Corneille qui boit de l'eau, et un second centurion, reconnaissable à sa verge, qui est venu, lui, dans une intention hostile : de la main droite élevée, il intime l'arrestation de Pierre. Les deux soldats sont presque de la taille de l'apôtre. Il s'agit, bien entendu, de la première arrestation.

Le rapprochement de l'arrestation de Pierre et du baptême de Corneille a pour but de montrer le vrai motif de l'emprisonnement du prince des apôtres, arrêté par Hérode à cause de sa mission apostolique étendue aux gentils qui sont représentés dans la personne de Corneille, premier païen converti et baptisé par Pierre. Voici donc pourquoi, sur le sarcophage d'Arles, l'arrestation et le baptême ont été fondus dans une seule scène.

Que cette fusion ait été familière aux artistes romains, nous en avons une nouvelle preuve dans une importante sculpture tout dernièrement découverte dans la démolition des maisons situées à droite du palais Roccagiovine au Forum de Trajan. La fig. 14 la reproduit d'après une excel-

(1) Le Blant, *Sarcophages d'Arles*, pl. XIV et suiv. ; Wilpert, *Sarcofagi*, pl. XI, 2-4.

Fig. 13. — Fragment de l'angle gauche d'un sarcophage aux scènes christhologiques. Musée d'Alger.

lente photographie que nous devons à l'amabilité du sénateur Mr Corrado Ricci.

Cette sculpture semble taillée sur la face d'un sarcophage ; en réalité, elle n'est qu'un bas-relief qui était appliqué comme ornement dans un *arcosolium* (1). Il en existe beaucoup d'autres exemples trouvés un peu partout. La sculpture est entière, quoique très abîmée. Le fait historique de l'arrestation y est relevé d'une façon toute spéciale, l'artiste l'ayant représentée en deux moments : à gauche, Corneille et un soldat de sa suite se désaltèrent à la source créée par le prince des apôtres ; du fond, en arrière, sort un soldat, dont les intentions hostiles ne sont pas douteuses. En effet, le compagnon de l'apôtre lui jette un regard qui en dit long ; ce soldat est sans doute le centurion qui intime l'arrestation. La scène opposée, vis-à-vis, représente la suite des événements : l'apôtre est emmené par deux soldats qui l'ont saisi par les bras. Enfin, entre les deux images de Pierre, dans une coquille, le buste ébauché de la défunte, tenant le rouleau dans la main gauche et faisant, comme d'habitude, de la droite le geste oratoire.

Pierre est donc le seul sujet de toute l'ornementation du « sarcophage », — preuve évidente et solennelle de l'importance de l'apôtre. Ce n'est du reste pas nous qui l'affirmons ; c'est, selon le mot de Georges Goyau, « le langage loyal des pierres ».

Joseph Wilpert.

(1) Niche couverte par un arc, et qui servait aux sépultures ; le fond était souvent décoré.

UN NOUVEAU SARCOPHAGE CHRÉTIEN

par J. de FONT-RÉAULX

Il y a une soixantaine d'années, l'on voyait dans la ferme de Lachal, cette ancienne commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, sise sur la commune actuelle d'Epinouze et à la limite du département de l'Isère, un « bachard » ou auge en calcaire dur sculpté. M. Chaste, propriétaire des Gallerands, maison de maître et ferme sur Bellegarde-Poussieu (Isère), qui connaissait le propriétaire, en fit, par échange avec plus solide récipient, l'acquisition et le transporta dans sa propriété où il est toujours. C'était un sarcophage chrétien du Vᵉ siècle, sans doute, dont la provenance première est hypothétique : peut-être venait-il de Saint-Romain d'Albon, l'ancienne Epaone, sis à quelques kilomètres plus au sud, où siégea le fameux concile, où des restes de l'ancienne basilique ont été découverts.

Dans le jardin de la propriété, il servit aux enfants de tribune aux harangues ou de chaire à prêcher. Il avait été brisé dans le sens de la hauteur en trois morceaux. La nature de cet objet ayant été récemment précisée, le propriétaire actuel, M. Chavanis, gendre de M. Chaste, le déplaça pour en rendre toutes les faces visibles, l'un des côtés sculptés étant tourné contre un arbre, fit rejointer au ciment les morceaux et établit le sarcophage sur une plateforme en juillet 1930.

La hauteur est à l'extérieur de 59 c/m ; sa largeur de face, 585 m/m, sur les côtés, 670 ; l'épaisseur de la pierre est de 8 c/m. A l'intérieur, la profondeur est de 47 c/m, la petite largeur de 40, la grande de 65. La surface supérieure était arrondie vers le fond ; elle présente une rainure et 2 trous où s'adaptait le couvercle qui manque (1).

En voici la description iconographique, précisée en grande partie par une correspondance avec Mgr J. Wilpert, le savant archéologue chrétien, qui après les peintures des catacombes et les mosaïques et peintures anciennes des églises de Rome, publie actuellement les sarcophages du monde latin et, dont un périodique régional a reproduit l'article sur les fragments de Die (2).

Les faces latérales sont empruntées à l'ancien Testament. A gauche, Daniel dans la fosse aux lions. Le prophète est nu, en orant, la tête tournée à droite. Les deux lions accroupis, fort sages, qui pourraient être de gros chiens, l'encadrent respectueusement (fig. 1). La scène est conforme au type classique, dont on trouvera d'autres exemples, à défaut du *Recueil général des Sarcophages* peu accessible, dans le *Dictionnaire d'archéologique chrétienne et liturgie* t. IV, col. 228 et suiv. (nomenclature et reproduction) et dans le fragment de sarcophage du musée d'Alger, reproduit plus haut dans l'article de Mgr Wilpert.

De même pour la scène de droite, les trois enfants dans la fournaise. L'extérieur en est régulièrement bâti ; par les soupiraux en demi-cercle, on voit les bûches entassées et la flamme. Les hébreux y sont enfoncés jusqu'à mi-jambe, la robe retroussée : ils prient, les bras et les mains de celui du milieu se profilant sur ceux du voisin. Leur coiffure est le bonnet phrygien ; celui du bord extérieur regarde ses voisins qui ont la tête tournée vers lui. Quatre faisceaux de flamme les encadrent (fig. 2). C'est à peu près les types

(1) Les photographies ont été prises avant et après le rejointement : avant l'opération un fil de fer que l'on voit sur l'image, retenait les fragments, remis en leur ordre sur la reproduction, d'où l'apparence de fragmentation du fil.

(2) *Les sarcophages chrétiens de Die*, dans *Bul. Arch. Drôme*, t. LXII, 1929, p. 65-78.

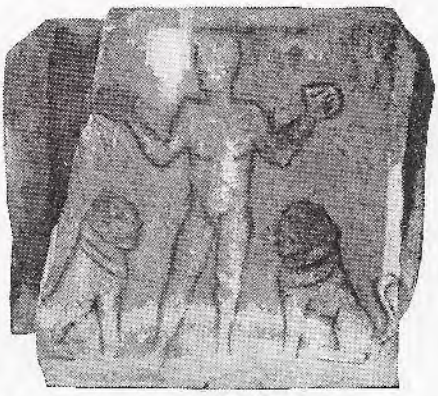


Fig. 1. — Côté gauche (par rapport au spectateur) Daniel dans la fosse aux lions.

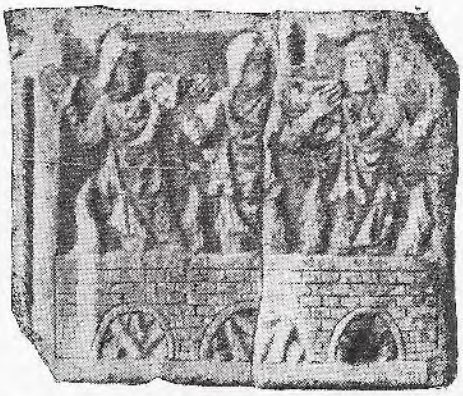


Fig. 2. — Côté droit : Les trois hébreux dans la fournaise. — Depuis la photographie, les deux morceaux ont été rejointés.

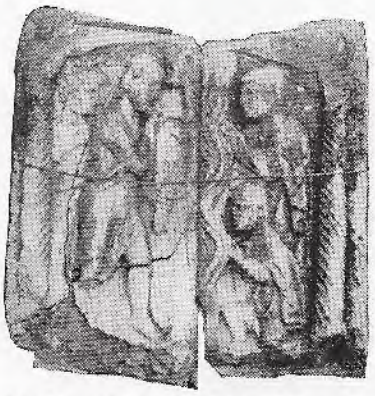


Fig. 3.— (Face retouchée) St-Pierre baptisant le centurion Corneille et son compagnon. — Depuis cette photographie, les deux morceaux ont été rejointés et l'interstice inférieur bouché en ciment.

d'assez nombreux sarcophages dont on trouvera la nomenclature avec quelques reproductions dans le Dictionnaire cité, t. VI, col. 2114 et suiv..

La scène centrale se décompose ainsi : d'un côté un personnage à la barbe en collerette; au milieu d'un petit rocher découle une source abondante, ondulée, de l'autre côté un homme debout, et un à genoux en-dessous de lui.

La scène évoque Moïse frappant le rocher, et les juifs s'abreuvant à la fontaine. Plus exactement, c'est saint-Pierre, préfiguré par Moïse, baptisant le centurion Corneille et son compagnon. Si la partie gauche est intacte, celle de droite a été défigurée, je ne veux pas dire restaurée, car ce n'était pas l'idée des « farceurs » qui ont retravaillé la face antérieure, et les sarcophages restaurés ne se trouvant guère qu'en Italie. La sculpture se dégage en relief. Le remanieur a travaillé en creux. Il a dessiné, derrière l'apôtre, un curieux, plus petit, faute de place, qui appuie du doigt dans le creux du dos de son voisin. Il a supprimé le bas des vêtements de saint Pierre et a, dans la pierre, sculpté des jambes ; l'une d'entre elles est tombée ; de même ont disparu les avants-bras et les mains. Il en a sculpté une autre, à la hauteur de la hanche, en creux, et y a mis une sorte de pompe ou de bâton recourbé qui s'adapte à l'eau (fig. 3).

On remarquera la quasi-identité du fragment droit avec celui du musée d'Alger reproduit plus haut, (un des soldats y étant debout toutefois et non à genoux), nouvelle preuve de l'universalité des motifs romains.

Le quatrième côté, contre un mur, ne pouvait comporter aucune sculpture.

Le sens de toutes ces scènes est fort clair, c'est l'immortalité préfigurée par Daniel et les trois enfants, assurée par le baptême.

CHRONIQUE VIENNOISE

Année 1929

— L'hiver s'est fait sentir dès le début de l'année et il a neigé une grande partie de la journée des 2 et 4 janvier. La température s'étant ensuite beaucoup refroidie, la neige est demeurée pendant quelques jours. Ce fut ensuite, au commencement de février, une température printanière, à laquelle succéda brusquement un froid très vif. Le lundi 11, la bise glaciale soufflait avec violence et quelques flocons de neige faisaient leur apparition. Le lendemain mardi-gras, la chute de neige s'accentua et dura toute la journée, recouvrant le sol gelé d'une épaisse couche ; dans la soirée, la température se refroidit considérablement et le thermomètre atteignit 14° au-dessous de zéro. Ce fut pire le mercredi et les jours suivants où l'on a enregistré de 16 à 18°, suivant les expositions; à la campagne, de 20 à 25° en-dessous de zéro. Le Rhône charria de gros blocs de glace qui encombraient son cours. Le vendredi 22, un très fort vent du Midi souffla et ce fut le dégel. Le froid fit pourtant un retour, une semaine plus tard, pendant trois ou quatre jours. Depuis de très nombreuses années, on n'avait pas eu un hiver aussi rigoureux.

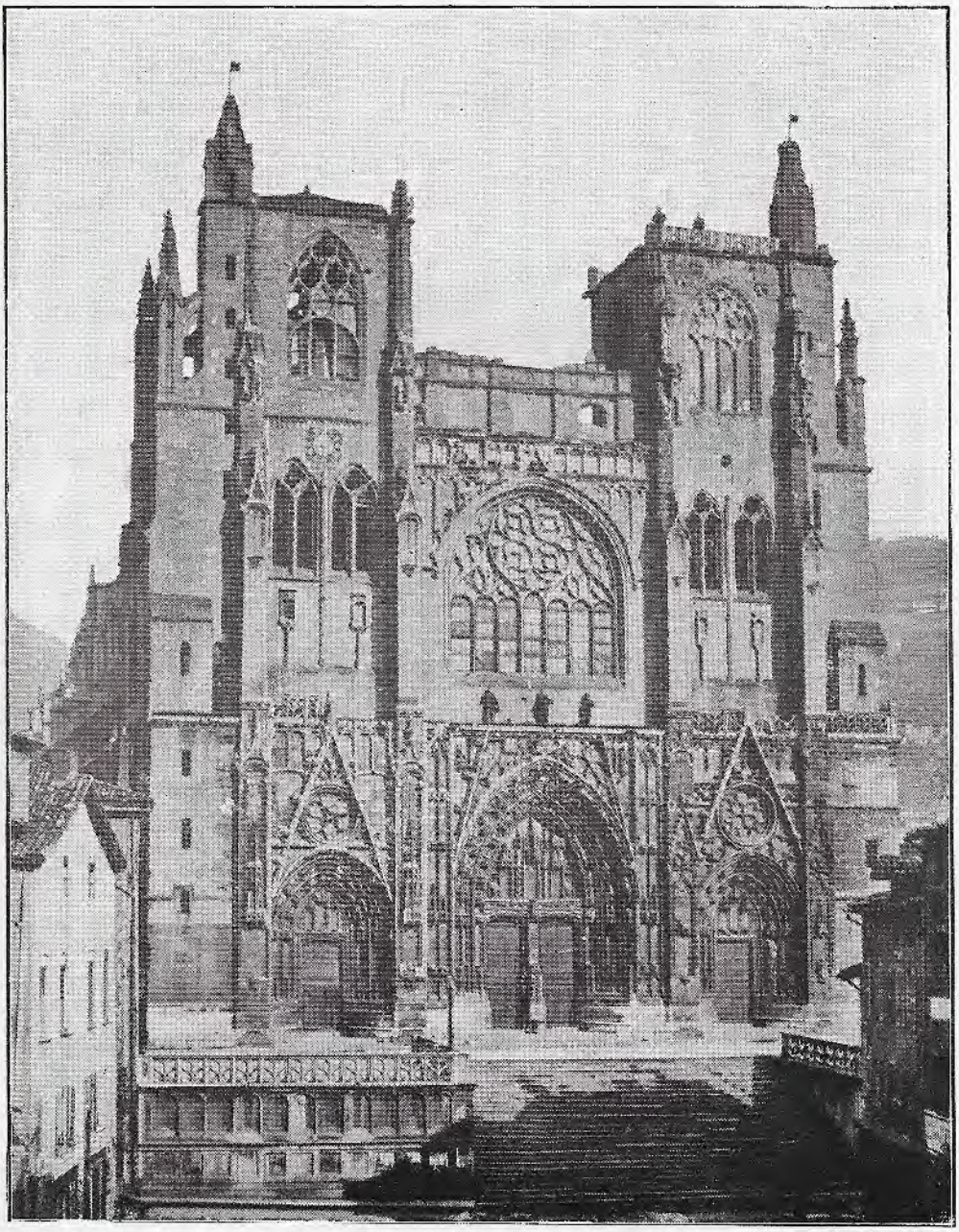
— Dans les premiers mois de l'année, la Chambre de Commerce a été sollicitée à étudier la proposition tendant à donner à notre ville l'appellation de « Vienne-sur-le-Rhône », dans le but notamment de prévenir certaines erreurs d'adresse ou de destination. La compagnie a invité ses commettants à lui faire connaître l'intérêt qu'ils pouvaient attacher, soit au maintien du statu quo, soit, au contraire, à l'adoption de la modification proposée. L'enquête a fait triompher le premier point de vue, qui fut aussi celui de notre Société ; voici, en effet, la conclusion formulée par la Chambre de Commerce, dans sa séance du 6 mars : « *Considérant que le changement entraînerait, dans la pratique, des sujétions nouvelles et des frais quelquefois importants, tant pour les commerçants que pour les services publics, sans qu'on puisse dire que ces inconvénients soient compensés par des avantages ; émet l'avis qu'il n'y a pas lieu de modifier l'appellation actuelle de la ville de Vienne* ».

— Le dimanche 14 avril, Vienne eut la visite des bibliothécaires de France tenant leur congrès annuel à Lyon. A eux, s'étaient joints plusieurs de leurs collègues suisses. Arrivés dans deux grands autocars, vers 15 heures 30, ils furent reçus, sur la place du Jeu-de-Paume, par M. Maurice Faure, président des Amis de Vienne, entouré de plusieurs membres du comité. Très brièvement, car le temps était très limité, les bibliothécaires visitèrent successivement l'église St-André-le-Bas, la Pyramide, l'église St-Pierre et le Musée lapidaire, la cathédrale St-Maurice et le temple d'Auguste et de Livie. Devant chacun de ces monuments, le président de notre Société exposa l'essentiel de leur histoire et de leur architecture. A 17 h., les congressistes furent reçus dans les salons de la Chambre de Commerce où la bienvenue leur fut souhaitée par le président, M. Robert Tremeau. A l'issue du vin d'honneur, deux des personnalités suisses, en d'aimables allocutions, dirent tout l'intérêt et tout le plaisir qu'ils avaient trouvés à contempler les beautés artistiques de notre ville, assurant que cette visite, trop courte à leur gré, compterait parmi les meilleurs souvenirs du congrès. A 18 heures, nos visiteurs reprirent la route de Lyon.

— Le samedi 20 mars, notre Société fêta ses Noces d'Argent. Notre dernier Bulletin a donné un compte-rendu très détaillé de cette fête. Une semaine plus tard, eut lieu la sortie d'été. Le dimanche 28 avril, plus de cent personnes, sociétaires ou leurs familles, s'étaient données rendez-vous à Grignan, devant la statue de Madame de Sévigné. De 11 heures à 13 heures, ce fut la visite du château, de l'ancienne collégiale et du tombeau de la célèbre marquise. L'appétit aiguisé par la longue course matinale en automobile et par l'air vif qu'on respirait sur les vastes terrasses du château, les Viennois firent honneur à l'excellent repas servi à l'Hôtel Sévigné. L'après-midi, les Amis de Vienne s'arrêtèrent successivement à Saint-Restitut, où ils visitèrent la curieuse église romane et à Saint-Paul-Trois-Châteaux, où fut détaillée la belle cathédrale romane. En dépit du temps qui fut plutôt maussade, la journée fut excellente et digne de celles des années précédentes.

— Le 5 mai eurent lieu les élections municipales. La liste du Conseil sortant fut élue. M. René Datry, avocat, conserva donc ses fonctions de maire de Vienne.

— Au mois d'août, M. Dauban, sous-préfet, ayant été mis à la disposition du Ministre de l'Intérieur, a été remplacé par M. Pascal, sous-préfet de Dôle.



ST-MAURICE AVANT L'INCENDIE DU 11 AVRIL 1869
ET LE DÉCOURONNEMENT DES TOURS

— Un événement d'une grande importance pour l'histoire de notre chère primatiale St-Maurice a été la restitution de son carillon. Par l'incendie du 11 avril 1869 qui avait ravagé le beffroi installé dans la tour du nord et fondu ou brisé ses cloches,la cathédrale avait été rendue muette pour la troisième fois. Le vendredi 17 octobre 1567, les bandes huguenotes avaient, une première fois, mis le feu au clocher et détruit les cloches ; la Révolution, deux siècles plus tard, avait, pour la seconde fois, fait le vide dans la tour... Fut-ce pour éviter le retour d'un pareil incendie, fut-ce parce qu'on douta de la solidité des voûtes du clocher, après l'incendie du 11 avril ? toujours est-il qu'on estima qu'il ne fallait pas réinstaller les cloches dans la cathédrale même et qu'on les suspendit, à tous les vents, dans un modeste campanile que l'on construisit au-dessus de la chapelle Saint-Théodore, place Saint-Paul, en face du mur latéral septentrional de la cathédrale. Bien modeste campanile, en effet, que celui-ci : trois cloches seulement, dont la plus grosse fut fêlée dès le lendemain de son installation, ce qui la rendit irrémédiablement immobile !

M. le chanoine Camille Julliard,curé de St-Maurice, de vénérée mémoire, dès son arrivée à Vienne, caressa le projet de redonner à la primatiale ses voix, c'est-à-dire de replacer les cloches dans le clocher primitif, en leur accordant, par surcroît, des compagnes dignes de la majesté du monument. Secondé par un comité ayant pris à cœur la réalisation de ce louable projet, M. le chanoine Julliard recueillit rapidement,parmi ses paroissiens et parmi ceux qui comprirent l'intérêt de l'œuvre entreprise, les fonds nécessaires. Les architectes des Monuments historiques, interrogés,conclurent que les voûtes du vieux clocher pourraient parfaitement supporter un nouveau beffroi, après quelques consolidations de sécurité. L'installation du beffroi et des cloches mues par l'électricité fut confiée à la maison « Les fils de G. Paccard » à Annecy-le-Vieux. Des trois cloches anciennes, baptisées en 1870, on conserva les deux plus petites. La plus grosse, fêlée, fut livrée à la fonderie. Elle portait les inscriptions suivantes :

PSALLITE DOMINO
CURE : JACQUES ROBIN
MDCCCLXX
PARRAIN : LOUIS JOSEPH CROZET
MARRAINE : FRANÇOISE JOLIOT NEE TESTE-LE-BEAU
BURDIN AINE FONDEUR A LYON

Les deux cloches anciennes, issues du même atelier, portent les inscriptions ci-dessous :

LAUDATE DOMINUM
PARRAIN : JACQUES ROBIN, CURE
MARRAINE : MARIE ROBIN

Cette cloche donne la note LA, mesure 0 m. 868 de diamètre et pèse environ 400 kilos.

AVE MARIA GRATIA PLENA
DOMINUS TECUM
JACQUES ROBIN, CURE
PARRAIN : CLOVIS DAVID
MARRAINE : MARIE LAUGIER

Cette cloche donne la note SI, mesure 0 m. 772 de diamètre et pèse environ 280 kilos. Ces deux cloches, d'une tonalité assez basses, ont été accordées pour obtenir une harmonie parfaite avec les trois autres, dont voici les inscriptions :

JE SVIS LE BOVRDON DE SAINT-MAVRICE
DETRVIT JADIS PAR LES HOMMES ET PAR LE FEV
JE SONNE DE NOVVEAV DANS LA TOVR LONGTEMPS MVETTE
DE CETTE ANTIQVE PRIMATIALE
ET L'ON M'APPELLE TOVJOVRS PORTE-JOIE
M. LE CHANOINE JVLLIARD ET SES PAROISSIENS
D'VN COEVR VNANIME M'ONT DONNE
ET Mgr CAILLOT EVEQVE DE GRENOBLE M'A BENIT
L'ANNEE DV JVBILE SACERDOTAL DV PAPE-ROI S.S. PIE XI
ET DE LA BEATIFICATION DE CLAVDE DE LA COLOMBIERE
APOTRE DV SACRE-COEVR
ET FILS ADOPTIF DE L'ILLVSTRE CITE DE VIENNE
MCMXXIX

Ce bourdon donne la note SI grave, mesure 1 m. 60 de diamètre et pèse environ 2.600 kilos.

DANS LA GRANDE EGLISE DE VIENNE
VILLE SENATORIALE ET ROYALE

VILLE EVCHARISTIQVE DV CONCILE GENERAL DE MCCCXI
VILLE SAINTE
PAR LES VERTVS DE SES PONTIFES ET L'ECLAT DE SON SIEGE PRIMATIAL
REDISANT LES GLOIRES ET LA FOI
DV PASSE
J'APPELLE LE PEVPLE A LA PRIERE
MCMXXIX

Cette cloche donne la note RE, mesure 1 m. 35 de diamètre et pèse environ 1.500 kilos.

PSALLITE DOMINO
ANNO MDCCCLXX NATA
SED PROPTER MODORVM DISCORDIAM ITERVM FVSA
ANNO MCMXXIX FELICITER RENASCOR
MAIORIS FAMILIAE
NVNC HAVD DISCORS FILIA

Cette cloche, fondue en remplacement de celle qui fut fêlée au lendemain de son installation en 1870, donne la note SOL, mesure 1 m. de diamètre et pèse environ 650 kilos.

La bénédiction des trois nouvelles cloches de Saint-Maurice a eu lieu dans l'après-midi du dimanche 20 octobre. Elle a été donnée par Mgr Alexandre Caillot, évêque de Grenoble, au milieu d'une assistance extrêmement nombreuse. Les parrains et marraines des cloches, pour la cérémonie, ont été : pour le bourdon, M. Claude Jacquet et Madame Paul Michalon ; pour la seconde cloche, M. Eugène Tissandier et Madame Pierre Bouvier et pour la troisième, M. Maurice Faure et Mme Adolphe Venard.

— Il convient de signaler que, dans les derniers mois de l'année, a été établi un service quotidien d'autobus entre Vienne et Grenoble, subventionné par le Département, qui permet des relations faciles et très appréciées entre les deux plus importantes villes de l'Isère.

Année 1930

— Dans le cours de l'année 1930, la Chambre de Commerce de Vienne a continué les démarches entreprises l'année précédente auprès des pouvoirs publics, en faveur de l'établissement d'un nouveau pont. En effet, l'actuel pont suspendu, construit

en 1828, en dépit des réparations et des améliorations de ces dernières années, est très insuffisant pour assurer le trafic de plus en plus considérable entre les deux rives du Rhône. La requête a été appuyée par le Conseil général de l'Isère et par les deux députés de l'arrondissement de Vienne qui l'ont portée jusqu'à la tribune de la Chambre.

— La soirée du 3 mai a inauguré la série des « Journées viennoises » — pour employer l'expression officielle —, qui se sont succédées à peu près régulièrement chaque mois, et dont l'attrait principal, à côté d'une partie musicale intéressante, a consisté en des causeries sur des sujets viennois divers : monuments, histoire ancienne ou moderne, célébrités locales, etc... Ces séances, dues à l'initiative de M. le Docteur Trénel, se sont tenues à l'Hôtel-de-Ville et ont été radio-diffusées par le poste de Lyon-La-Doua.

— La sortie d'été de notre Société des Amis de Vienne a eu lieu le dimanche 25 mai, à Vizille et Laffrey. Vers dix heures, une centaine de personnes, sociétaires et leurs familles, étaient réunis devant le grand portail du château de Vizille. Dans le parc, aux pieds des escaliers monumentaux, le colonel de Guillebon, membre de l'Académie delphinale, détailla l'histoire du fastueux édifice, depuis le connétable de Lesdiguières, son constructeur, jusqu'à nos jours, en insistant particulièrement sur la célèbre journée du 21 juillet 1788, connue dans l'histoire sous le nom d'« Assemblée de Vizille » et qui est l'un des préludes de la Révolution. M. de Guillebon fut ensuite un guide averti dans la visite de l'intérieur du château. Enfin, pour terminer la matinée, les Viennois eurent le plaisir de parcourir quelques-unes des plus belles allées du magnifique parc de Vizille et de jeter un coup d'œil à l'établissement de pisciculture. A midi, les visiteurs eurent à affronter la forte côte de Laffrey qui n'est d'ailleurs qu'un jeu facile pour les automobiles modernes ; puis, mis en appétit par l'air vif de la montagne, ils firent honneur à l'excellent repas de l'Hôtel Humblot à Vizille, servi en plein air. Après le café, ce fut l'acheminement, par petits groupes, vers la prairie historique qui borde l'un des riants lacs de Laffrey. Là, dans le cadre même du fameux événement et aux pieds de la statue de celui qui en fut l'acteur principal, M. le colonel de Guillebon évoqua magistralement cette journée du 7 mars 1815 où se joua le sort de Napoléon et de la France. Vers seize heures, avant la dislocation, les Amis de Vienne allèrent voir encore l'intéressante façade romane de l'église de l'ancien prieuré de Vizille qu'entoure actuellement le cimetière de cette petite ville.

Excellente excursion, en somme, qui fut favorisée par un beau temps.

— Vers le 15 août, au cours d'un violent orage, la foudre est tombée sur le clocher de l'ancienne église Saint-Pierre, endommageant fortement l'un des piliers de l'arcature de la face orientale.

— Au début du mois de décembre, au cours de leur travail à la carrière de Sainte-Colombe-lès-Vienne, des ouvriers de l'entreprise Boge et Catheland de Vienne, ont mis à jour un sarcophage en plomb médiocrement conservé et qui semble dater de l'époque romaine. Il a été offert, par les entrepreneurs, au Musée où il a été déposé, après une restauration faite par les soins du conservateur, M. Vassy.

— A la fin de l'année, sont entrées au Musée des œuvres qu'il convenait de signaler : « Les bords du Rhône », du peintre Luc Belin, fils de l'ancien avoué viennois, toile qui lui valut la Grande médaille du Salon des Artistes lyonnais, et « La Victoire », du sculpteur Claude Grange, maquette en plâtre de l'un des deux bas-reliefs exécutés par notre sociétaire au monument élevé par la ville de Lyon aux morts de la Grande Guerre, dans l'Ile des cygnes du Parc de la Tête d'Or.

Ch. J.

NÉCROLOGIE

Année 1929

— Madame César Chaix, après avoir concouru, dans la mesure où elle le pouvait, au bon renom touristique de notre ville, à côté de son mari, pendant le long temps, jusqu'en 1918, de sa gérance de l'Hôtel du Nord, se fit inscrire parmi nos sociétaires. Elle est morte le 15 *Janvier* 1929.

— *Le* 26 *Janvier* est décédé M. Eugène Guiffray. Notre sociétaire était Président du Cercle Choral.

— Mlle Mathilde Thimont avait tenu à s'inscrire parmi nos membres perpétuels. Sa longue présence au banc de l'orgue de notre Primatiale fera que son souvenir flottera longtemps dans l'église Saint-Maurice. Elle est morte le 9 *Mars* 1929 à l'âge de 86 ans.

— M. Edouard Faure avait été l'élève de Tony Zacharie ; il avait rédigé la notice placée en tête du catalogue de l'*Exposition des Œuvres de Tony Zac.* (1899). Il perpétuait dans notre ville l'image atténuée du « rapin », dont il avait la longue pélerine et la barbe touffue sous le large chapeau. Notre sociétaire M. Baptiste Jacquier, architecte, a fait de lui un très bon et fidèle portrait qui est destiné au Musée de Vienne. Il est décédé le 23 *Mars* 1929.

— Le 1er *Novembre* 1929, est mort M. Gustave Mongin, pharmacien, allié de notre sociétaire M. Camille Latreille, décédé l'année précédente et au sujet duquel une notice est analysée dans la bibliographie.

— Le 23 *Décembre* est morte Mme veuve Philippe Boyron; elle avait dirigé l'industrie importante de filature après le décès de son mari, et pendant la mobilisation de son fils, notre sociétaire M. Georges Boyron.

— Le 23 *Décembre* est mort M. Emile Delavelle, qui, avant d'aller se fixer à la Tour-du-Pin, avait longtemps exercé dans notre ville ses fonctions d'expert-comptable ; il avait conquis le grade de docteur en droit, par une thèse sur « Le Bilan ».

Année 1930

— Le 28 *Mars* est mort M. Hugues Giroud, industriel. Devenu Viennois par son mariage, il s'était installé définitivement dans notre ville quand il avait acheté la propriété où il est mort, à Estressin, montée des Crozes.

— Le 19 *Avril* est décédé M. Auguste Bergier, ancien bibliothécaire de la ville et conservateur du Musée de Peinture.

— Mme Félix Traynard est morte le 16 *Août* 1930. Elle avait joué son rôle dans l'industrie de métallurgie, qui à Vienne s'appelle la « chaudronnerie ». Privée de famille elle avait donné ses soins à l'Œuvre du Bon-Pasteur, avec un très grand dévouement, en qualité de Présidente. Elle résilia ses fonctions avec beaucoup de simplicité, quand sa justesse de vue lui assura que d'autres qu'elle pouvaient tenter là d'autres méthodes.

— Le 17 *Novembre*, Mme Michalon, veuve du Docteur, mort en 1906, est décédée dans sa maison de la rue Boson. D'origine lyonnaise, elle laisse une lignée qui par l'un de ses fils M. Paul Michalon, notre administrateur, et l'un de ses gendres, notre sociétaire, le Docteur Mayoud, est solidement attachée à Vienne.

— Le 21 *Novembre*, M. Georges Garon est mort dans sa propriété d'Estressin, qu'il avait appelée La Tressinière, en lui donnant ainsi la forme ancienne que portait ce lieu dit. Il avait été longtemps un des associés de la maison Francisque Garon.

— M. Fernand Garon, propriétaire au hameau des Charmilles-sur-Vienne, est mort en *décembre*. La tour Philippe de Valois à Ste-Colombe lui appartenait, et il avait consenti, il y a quelques années, à son classement comme monument historique. Il avait créé la vaste propriété des Charmilles, et il y fut l'adepte sans réserve des plants de vignes américains et hybrides ; c'est « ès qualités », si l'on peut dire, que l'a connu la génération qui l'a vu mourir ; si bien que le nom de sa propriété était communément ajouté à son nom. Tous connaissaient sa tête un peu baissée, son profil marqué, sa marche menue et précipitée, le salut amical de sa main, ainsi que ses voitures, calèche ou victoria, attelées d'un cheval de labour, avec lesquelles il faisait le trajet des Charmilles.

— Mme Piot qui est décédée à Lignol dans l'Aube, en 1928, MM. Claude Jacquet, Angéniol, François Bouvier, abbé Henri Bouvier, André Rivoire, Joseph Bernard qui sont morts en 1930, ont fait l'objet d'un rappel dans l'allocution du Président à l'Assemblée générale du 11 Mars 1931.

BIBLIOGRAPHIE

C. Dalbanne et E. Droz. — *L'Imprimerie à Vienne en Dauphiné au XV^e siècle.* Paris, E. Droz, 38, rue Serpente, VI^e, 1930.

Si nous mettons en première place cet ouvrage qui n'est pas œuvre de Viennois (1), ce n'est pas seulement parce qu'il apporte du nouveau à l'histoire de notre cité, mais aussi parce qu'il est le fruit de recherches vraiment bien minutieuses et subtiles. Il établit, en effet, d'après des documents techniques et que des spécialistes peuvent seuls parfaitement apprécier (2), non seulement la personnalité des premiers imprimeurs qui travaillèrent à Vienne : Johannès Solidi, Eberhardt Frommolt et Pierre Schenck, mais également quelques-uns des ouvrages qu'ils imprimèrent, nous démontrant d'une manière indubitable que notre ville fut en France des toutes premières à avoir des presses : les premiers qui imprimèrent à Paris, les allemands Gering et Friburger s'y étaient en effet installés en 1472 rue St-Jacques, et, dès 1478, soit seulement six ans après, paraissait chez nous un livre imprimé sous le nom de Solidi: « la *Litigacio Sathanæ* ».

Comme le démontrent fortement les auteurs de l'ouvrage que nous analysons, ce Solidi était aussi un allemand ; il s'appelait en réalité Hans Schelling, était né dans le diocèse de Mayence, avait imprimé déjà dans la région rhénane et notamment à Bâle, mais des difficultés financières l'avaient contraint à quitter cette ville et à changer de nom.

Le second imprimeur étudié par nos auteurs, Frommolt, a une personnalité moins accusée que celle du précédent ; il apparaît presque en même temps à Vienne et semble lui avoir succédé.

Enfin, un troisième, établi à Vienne vers 1483, Pierre Schenck, est examiné par Dalbanne et Droz, en une troisième étude qui n'ouvre que peu d'horizon sur la personnalité de l'imprimeur qui quitta Vienne vers 1485 pour s'installer à Lyon, sans doute par souci d'avancement.

(1) M. Dalbanne est un bibliophile lyonnais ; quant à Mlle Droz, à la fois éditeur et collaboratrice du précédent, elle est, paraît-il, une spécialiste en langues romanes.

(2) Par une étude comparative minutieuse du caractère et du genre des impressions des divers ouvrages que Dalbanne et Droz ont pu examiner.

Ces études s'attachent surtout à la manière des trois imprimeurs qu'elles passent en revue et analysent très minutieusement le genre des imprimés qui peuvent leur être attribués.

On n'aurait d'ailleurs qu'une idée très incomplète de l'intérêt que présente l'ouvrage dont nous entretenons nos lecteurs si nous ne mentionnions celui qu'y trouvera le curieux de l'histoire des idées et du goût : nous avons en effet ici une liste et des extraits, donnés à titre de modèles et de comparaisons des caractères typographiques, des premiers livres imprimés à Vienne. Comme il est à présumer que cette liste doit fournir des indications sur le goût régnant chez nous vers la fin du XV[e] siècle dans les milieux qui possédaient, on apprendra certainement avec intérêt que nos premiers livres imprimés furent généralement des livres moraux, mystiques, ou d'enseignement théologique, moral ou juridique, présenté assez souvent sous forme encyclopédique, allégorique, parfois sous forme de débats ou de plaidoiries.

Parmi les ouvrages de ce genre examinés par Dalbanne et Droz, il faut citer « *le Speculum de honestate vitæ* » de St-Bernard (1), « le *Speculum peccatoris* » de St-Augustin, et « le *Speculum Sapientiæ* » de St-Cyrille (2),« le *Miroir de l'Ame* » et « la *Table de Confession* » de Jean Gerson (3),le « *Flos theologiæ* » (4) de J. de Turrecremata, « le *Congé pris du siècle séculier* » (5) de J. de Bugnin, enfin « le *Tractatus judiciorum* » de Bartholus de Saxoferrato,« les *Consilia Juris* » (7) d'Oldrade de Lode, et surtout cette curieuse « *Liligacio Sathanæ* » (8) de Bartolus de Saxoferrato où l'on voit Satan plaider devant N. S. Jésus-Christ contre le genre humain dont la Ste-Vierge Marie prend la défense ; pour réclamer l'homme, le Diable allègue la longue possession, mais Marie prouve qu'il n'y a pas prescription et que Satan abuse des textes juridiques.

(1) Imprimé par Solidi
(2) Imprimés par Frommolt.
(3) Imprimés aussi par Frommolt. Jean Gerson, l'auteur de ces deux ouvrages, est, bien entendu, l'illustre Gerson, une des gloires de l'Eglise de France et de l'Université de Paris au début du XV[e] siècle, qui termina sa vie à Lyon.
(4) Imprimé par Frommolt.
(5) Imprimé par Schenck.
(6) Imprimé par Solidi.
(7) Imprimé par Frommolt.
(8) Imprimé, on l'a vu, par Solidi en 1478. Bartholus de Saxoferrato mentionné comme auteur de ce livre curieux, ainsi que du « *Tractus judiciorum* », est en réalité le célèbre Bertole de Sasso-ferrato, célèbre juriste italien de la première moitié du XIV[e] siècle qui fit école ; l'école dite Bartoliste restait attachée aux habitudes de la scolastique ; elle établissait toute discussion, moins sur les textes, moins sur les documents, que sur les autorités ; elle avait pour doctrine d'accumuler des opinions multiples pour en tirer l'opinion commune.

Ces œuvres généralement en latin étaient évidemment destinées à un public d'une certaine culture et la prédominance que l'on y remarque de sujets moraux ou religieux ne doit pas surprendre, car la profusion d'ouvrages du même genre est générale en France vers la fin du XV^e^ siècle. « Quand on étudie, explique M. Emile Mâle (1), avec méthode, les livres publiés par nos premiers imprimeurs, on est étonné du grand nombre de traités moraux qu'ils ont édités.

Cette profusion est due au souci qu'avaient alors les hommes d'église et qu'ils eurent tout particulièrement durant cette période d'affaiblissement moral que fut le XV^e^ siècle, « d'enseigner que bien des choses doivent être mises au-dessus de la sagesse pratique et de la fortune ».

S'ils employèrent souvent la forme de la Somme ou de ce qu'ils appelaient Miroir, et la forme de l'allégorie, ce fut par une habitude déjà ancienne dans l'Eglise : ces encyclopédies ou résumés d'encyclopédies que l'on appelait Sommes, Miroirs ou Specula, étaient en effet courants dans la littérature religieuse depuis le XIII^e^ siècle, et quant à l'allégorie, elle était chère aux clercs et rendait plus vivante la prédication morale.

En ce qui concerne les ouvrages d'instruction juridique, également nombreux et souvent présentés sous forme de débats ou de plaidoiries, la mode paraît en avoir été introduite par les juristes italiens du XIV^e^ siècle et notamment par le fameux Bertole auquel est attribuée la « *Litigacio Sathanæ* ». Au XIV^e^ siècle, en effet, les jurisconsultes d'outre-monts, pour rendre plus attrayante l'instruction des aspirants avocats, imaginèrent des sortes de procès entre les grands personnages du passé, puis ils prirent même dans la Bible et dans l'Evangile des sujets de contestations. C'est là l'origine de la « *Litigacio Sathanæ* » et d'autres ouvrages du même genre dont la vogue paraît avoir été considérable (2).

Mais on remarque aussi, dans nos premiers imprimés viennois, quelques œuvres différentes des précédentes : œuvres de sagesse humaine, d'instruction littéraire comme « les *Proverbes* » d'Æneas Sylvius (3), les « *Rudimenta grammaticæ* » de Perotti ; œuvre patriotique telle que le fameux « *Quadrilogue in-*

(1) *L'art religieux en France à la fin du Moyen-âge*, p. 328.

(2) Cf. Fabre, *Les Clercs de la Bazoche*, p. 178.

(3) C'est l'humaniste Æneas Sylvius Piccolomini qui devint plus tard l'un des Papes les plus éclairés et les plus zélés du XV^e^ siècle, le Pape Pie II.

vectif » d'Alain Chartier (1), dont la présence ici s'explique par la vogue de cet écrivain ; œuvre de recettes médicales comme « le *Traité des Eaux artificielles* » et, exceptionnellement, œuvre satyrique, « l'*Abusé en Court* », satire de la vie de la cour due vraisemblablement à un courtisan aigri.

De quelque nature qu'elles soient, toutes ces œuvres restent, on peut le remarquer, absolument dans l'esprit du Moyen-âge ; le goût de la Scholastique, des Sommes, des Miroirs, des débats est aussi vif chez nous qu'au XIV^e^ siècle ; la France n'a pas encore été touchée par le souffle de la Renaissance.

Un format de luxe et une excellente typographie rehaussent l'intérêt un peu spécial de la publication que nous venons d'analyser.

Charles Jaillet. — *A propos d'un clocher. Les travaux d'achèvement de la Cathédrale St-Maurice de Vienne.*

Charles Jaillet. — *Les lanternes des morts à Vienne.*
Vienne. Ph. Remilly, imprimeur, 1929-30.

Notre excellent collègue, Ch. Jaillet poursuit assidûment ses laborieuses investigations sur le passé de notre cité. Les deux études signalées ici ne forment qu'une partie de ses diligents travaux depuis notre dernier bulletin. On y trouvera toutes les fortes qualités qui le caractérisent : connaissance minutieuse et intelligence avertie du vieux passé viennois, exposition soignée et aussi claire que le permet la matière.

A notre avis, il faut apprécier surtout la première étude qui établit d'une façon fort nette et avec toutes les précisions désirables, à quels bienfaiteurs nous devons l'achèvement de l'édifice, les dernières travées de l'édifice et les tours : les Costaing, les Palmier et les Rivoire. Moins convaincante à notre sens, la seconde étude est, en tout cas, fort curieuse par les détails qu'elle nous fournit sur les trois lions de pierre qui ornaient jadis l'Abbaye de St-Pierre, les lanternes ou fanaux que ces lions supportaient et la destination présumée de ces bizarres monuments.

L'opinion très nette de M. Ch. Jaillet est qu'il s'agit là de « lanternes des morts ». En plus de ces trois lanternes qui étaient à St-Pierre, une autre se trouvait devant l'église St-Sévère, et une quatrième, moins certaine, devant l'église St-Martin.

(1) Composé en 1422, pendant la période la plus douloureuse de l'occupation anglaise, « le *Quadrilogue invectif* » est une des œuvres les plus éloquentes du temps. Alain Chartier, dans un rêve, aperçoit « France » sous la forme d'une femme au noble visage... mais aux vêtements froissés et déchirés. Entourée de ses enfants, Noblesse, Clergé, Tiers-Etat, elle les invective rudement, leur reproche leur ingratitude envers elle. Eux répondent par des reproches mutuels, et, comme conclusion, France les supplie de garder la paix entre eux.

Si l'appellation de lanternes des morts ne leur avait jamais été donnée, c'est, remarque M. Jaillet, que Chorier et ceux qui en avaient parlé les premiers, ne les avaient pas vus en usage, et que la tradition ne leur avait rien appris ; ils avaient alors fait des suppositions qui, après eux, furent répétées de bonne foi. M. Ch. Jaillet a donc pu avoir le champ libre pour rendre à ces curieux monuments leur primitive destination.

Ch. Chatain, secrétaire général de la Chambre de Commerce de Vienne. — *Pour une définition légale du Contrat de Travail.* Vienne, Martin et Ternet, imprimeurs, 14, quai Jean-Jaurès, 1930.

C'est à propos de l'application de la loi sur les Assurances Sociales que M. Chatain a fait saisir sur le vif, par cette étude, les graves inconvénients de ne posséder, dans nos Codes, aucune définition du Contrat de travail suffisamment précise et suffisamment adaptée aux rapports sociaux contemporains, pour que, lorsque le législateur parle des salariés, on sache exactement où commence et où finit cette catégorie (p. 2).

Il y expose d'abord les tentatives faites pour parvenir à cette définition, le projet de loi du 2 juillet 1906 et l'étude approfondie dont il fut l'objet de la part de l'Association française pour la protection légale des travailleurs ; il note qu'une définition fut amorcée à l'occasion de la législation sur les accidents du travail, mais que l'élaboration du législateur fut incomplète et imprécise, et laissa à la jurisprudence des tribunaux le soin de déterminer ce qui distingue essentiellement le contrat de louage de services de celui d'entreprises (p. 13).

Après avoir ensuite recherché ce qui différencie le contrat de travail du contrat de mandat, M. Chatain se demande quel pourrait être le critérium du Contrat de travail, et reproduit (p. 20 et suiv.) l'analyse très fouillée que fit de celui-ci un savant auteur, M. Massé, et que M. Bovier-Lapierre, ancien ministre, a citée dans son Manuel pratique de législation du travail. Il termine enfin en faisant ressortir les difficultés d'une solution et reconnaît notamment combien il était ardu de caractériser par des mots « l'état de subordination où commence et où finit le contrat de travail, en se différenciant du contrat de mandat ou du contrat de société » (p. 28).

Il faut féliciter M. Chatain d'avoir condensé en quelques pages une matière particulièrement délicate et cependant de toute importance pour notre législation du travail. Sa belle étude fait réfléchir, montre, par un exemple type, si l'on peut dire, les difficultés auxquelles doit faire face tout législateur et l'importance pourtant de définir exactement des notions qui, comme celle du Contrat de travail, sont à la base de notre législation moderne.

Dr L. Trénel. — *Vers une belle destinée.* Editions Drouin, 38, rue de Moscou, Paris, 8e.

Cet ouvrage a pour but d'indiquer à chacun les moyens de se faire une belle destinée ; il est un exposé remarquablement clair des principes qui régissent la matière. Une belle confiance dans le pouvoir de l'homme anime ces pages et, dès le début, le distingué praticien qu'est le Docteur Trénel, proclame qu'on se fait soi-même « son jeu dans la vie », que notre inconscient, c'est-à-dire le centre de notre intuition, de nos instincts, de nos réflexes, de nos habitudes, (p. 21), que cet inconscient est notre chose, que nous pouvons le façonner à notre guise avec notre intelligence et notre volonté (p. 17).

Pour bien façonner cet inconscient, et par suite aiguiller son existence vers une belle destinée, le Docteur Trénel estime justement qu'il faut un ensemble de vertus essentielles : « la foi en son étoile, l'optimisme, l'estime de soi, de son prochain et de son métier, le culte du beau, l'ordre et la méthode, la volonté vraie impliquant un but bien défini, et une règle pour atteindre l'objectif, enfin la ténacité, la promptitude d'exécution et la maîtrise de soi » (p. 123), mais, pour acquérir ces vertus, il pense que la grande méthode est l'auto-suggestion. Vraiment n'est-ce pas donner à celle-ci, un rôle bien disproportionné avec des possibilités, et une formation morale, et religieuse bien comprise n'a-t-elle pas autrement de pouvoir ?

La seconde partie de l'œuvre de M. Trénel traite du rôle de l'inconscient en matière de rééducation organique ; l'auteur y passe en revue les bonnes habitudes à donner à l'inconscient à l'égard de notre organisme corporel, habitudes qui contribueront puissamment à nous procurer une belle destinée. Il y a là encore bien des observations très fines sur l'utilité, pour réussir, des belles manières (p. 135), de la culture de la voix (p. 139), de bons organes sensoriels, d'un bon sommeil, d'une bonne alimentation, de bons muscles, et la manière d'obtenir ces intéressants résultats. Il y a vraiment profit à lire l'ouvrage du Docteur Trénel.

Hubert Morand. — *Comment le général Miollis honora la mémoire de Virgile à Mantoue* (1797-1801). (Dans la « Revue de l'Alliance Française », N° d'octobre 1930).

Notre distingué compatriote, rédacteur au Journal des Débats et secrétaire de « l'Alliance Française », a profité de la célébration en 1930 du bimillénaire de la naissance de Virgile pour donner dans la « Revue de l'Alliance Française » quelques curieux détails sur les hommages rendus à Mantoue en 1797 par le général français Miollis, alors gouverneur de cette ville, à la mémoire de Virgile.

Si nous parlons ici de ces pages, de préférence aux articles que fait paraître M. Morand dans le Journal des Débats, ce n'est pas seulement en raison de leur intérêt de curiosité et de leur rapport avec les fêtes qui ont célébré le grand poète latin, c'est surtout pour bien marquer le souvenir que nous gardons à M. Morand, et notre satisfaction viennoise de lui voir occuper à Paris, dans les milieux littéraires, une place appréciée.

Prosper Gien. — *Credo*. Editions du « Moniteur Viennois », Ph. Remilly, imprimeur-éditeur, Vienne, 1930.

Prosper Gien. — *Poussières*, poèmes. Paris, « Le Rouge et le Noir », 6, rue de Clichy, 1930.

Le jeune poète qu'est Prosper Gien est né à Lyon, mais il est déjà depuis plusieurs années viennois d'adoption : attiré de bonne heure par la littérature et la poésie, il emporta en 1928 le grand prix de prose aux Jeux Floraux du Berry, et fut depuis lauréat à plusieurs concours littéraires.

La Muse de Prosper Gien est jeune, fine et délicate, mais parfois de souffle un peu court ; nous signalons ici, parce qu'ils ont plus d'accent, les poèmes suivants : Le Crucifix, Abandon, Prière, Reste fidèle à la terre, Bonté, Le Rêve, et nous souhaitons que le sympathique poète développe cette veine plus ample et plus profonde.

Louis Dugas. — *Origine et signification des noms propres de personnes et de lieux habités*. Vienne, Ph. Remilly, imprimeur, 1930.

La question de l'origine et de la signification de nos noms de personnes et de lieux, et des avatars que ces noms ont subi est certainement l'une des plus intéressantes et des plus curieuses de la linguistique. Comme le dit justement M. Dugas (p. 9), en dehors de son intérêt technique, « cette étude a un intérêt psychologique et social : langue savoureuse, professions, costumes, usages du Moyen-âge nous sont rappelés par elle, et, par elle, on plonge au tréfond de l'âme populaire » ; mais elle est particulièrement difficile et délicate. Aussi faut-il remercier et féliciter M. Dugas d'avoir, en quelques pages, résumé à l'usage du grand public, ce que l'on sait de cette partie de la linguistique.

A vrai dire, il eut été désirable que l'auteur développât un peu plus les introductions explicatives qui forment la base de son exposé, et qu'il s'étendit davantage sur l'origine des noms qu'il considère, au moins de quelques-uns d'entre eux. C'est ainsi qu'à propos des noms : Girard, Girardin... etc... que M. Dugas tire de ger, gir (celt.), rude ou peut-être, dit-il, du germain gurus, ou du français garoh-haldt, le sens de ces mots n'est pas

indiqué. En ce qui nous concerne, nous estimons d'ailleurs, que Girard, comme Gérard, est tiré du germain ger-hart, fort à la lance, ou de ger-hardo, lance forte, comme le pense M. Albert Dauzat, qui dans son intéressant ouvrage sur les « Noms de personnes » (p. 29), indique que « les noms germaniques entrent pour une proportion élevée dans les noms de personnes français; les composés, ajoute-t-il, sont les plus nombreux, et parmi eux les deux finales les plus fréquentes de ces composés en France sont hard (signifiant fort) et wald ».

Remarqué une erreur sûrement échappée à M. Dugas qui a laissé imprimer à la p. 38 de son étude : « Après le sanscrit, qui semble avoir été la langue primitive, l'hébreu qui en est dérivé a chez nous quelques rares racines... etc.. ». Il est bien évident, en effet, que l'hébreu, langue sémitique, ne peut être dérivé du sanscrit, langue indo-européenne.

Ces petites remarques n'entament pas — que M. Dugas veuille bien le croire — la juste estime en laquelle nous tenons son travail, et nous profitons de l'occasion pour lui dire combien nous apprécions les recherches d'histoire locale auxquelles il se livre; elles démontrent l'attachement passionné qu'il porte à la petite patrie dauphinoise.

J. Buche. — *Camille Latreille* (1870-1927). (Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. Sciences et Lettres.* Troisième série. Tome Vingtième, 1931, p. 61).

On ne saurait passer ici sous silence cette belle notice consacrée au regretté professeur Latreille par son ami le professeur Buche : Camille Latreille était non seulement notre sociétaire, mais un glorieux enfant de la région viennoise ; né à St-Georges-d'Espéranche, élevé ensuite à l'Ecole St-Maurice de Vienne, il resserra plus tard encore les liens qui l'unissait à nous par son mariage avec Mlle Burle et sa thèse de doctorat sur François Ponsard.

La notice courte, mais très pleine, du professeur Buche rappelle à nos souvenirs un homme qui fut en même temps un esprit vif et pénétrant, et une belle âme, suggestive et profonde ; et avec M. Buche, nous revoyons avec émotion « *la petite taille nerveuse et fine* » du professeur Latreille, son aspect « *souriant, affable, serviable, sans effusion, d'une politesse parfaite, mais réservée sans être distante...* ». Sans s'astreindre à juger précisément ce que fut Latreille comme critique littéraire ou historien, notant surtout à cet égard son prodigieux labeur, son souci de savoir toujours plus, d'entrer au cœur même des questions qu'il traitait, la rapidité aisée, délicate et fine de son style, M. Buche s'efforce avant tout de nous faire comprendre l'homme,

et spécialement ce qui fut, dès sa maturité, l'essentiel de la vie de Latreille, l'évolution de l'artiste et du stoïcien qu'il était, vers Pascal et le Jansénisme, puis vers le Christianisme total.

Des études sur Lyon et les lettres lyonnaises durant le Premier Empire : *Châteaubriand, le Romantisme à Lyon*, puis surtout ses ouvrages sur *Joseph de Maistre et la Papauté, l'Opposition du Concordat*, donnèrent naissance à cette évolution, puis l'accélérèrent. M. Buche montre tout l'intérêt de ces livres, fruit de laborieuses enquêtes, pour une connaissance de leur auteur : « *D'années en années*, explique-t-il, *ses recherches, ses réflexions et ses découvertes sur le Pape de de Maistre, la Petite Eglise et le Jansénisme lyonnais lui révèlent la nature et l'essence du Christianisme, et aucune confusion n'est possible et, logiquement, le stoïcien se mue en Chrétien* ».

M. Buche ne dit qu'un mot de l'enseignement de Latreille, mais ce mot suffit pour faire comprendre tout ce que celui-ci y mit de son âme. Reproduisant les paroles du doyen Ehrhard le jour de ses funérailles : « *partout*, dit-il, *il fut un ami pour ses élèves, et, dans le respect profond de leur personnalité, un initiateur* ».

Il s'arrête davantage aux dernières années de Camille Latreille. Alors, raconte-t-il avec émotion « *cet artiste épris de poésie et de théâtre, sans y renoncer, en y revenant même professionnellement, vit désormais dans les Pensées de Pascal, l'Histoire des Variations de Bossuet, ses lettres de direction, sa controverse avec Fénelon, ses écrits mystiques, et, chez cet homme qui a tant pris de notes, les deux monceaux les plus énormes concernent Bossuet et Pascal* ».

Son dernier livre, on le sait, fut consacré aux dernières années de Lamartine. « *Sous l'influence d'idées plus graves*, explique son ami, *il abandonne le glorieux poète de 1820 pour le vaincu de 1852, pour le laborieux manœuvre de génie qui peine pour payer ses dettes, et lutte obscurément contre la destinée qui écrase l'homme de génie imprévoyant, le grand seigneur fastueux qui n'a su économiser ni son génie, ni son argent. De là ce livre qui n'est que le poème de la vieillesse et de la douleur, où peut-être le cœur de Latreille a fait tort à son sens critique* ».

Notre gratitude à M. Buche pour nous avoir si bien rendu cette physionomie attachante.

C. G.

Les lignes précédentes sont les dernières que M. Claude Girard aura données au Bulletin. Il n'en aura pas corrigé les épreuves. Aussi est-ce avec beaucoup d'émotion qu'elles ont été revues, en

songeant à celui que quatre jours de grippe infectieuse devaient emmener dans l'après-midi du mercredi de Pâques, 8 avril 1931. Il a semblé bon que, dès à présent, ce numéro porta témoignage du regret que laisse un ami de Vienne, fidèle et diligent.

Pierre David. — *L'archevêque Rostaing. Un conflit entre Vienne et Romans au X^e^ siècle.* Grenoble, Didier et Richard, 1929.

« Monsieur Thomé de Maisonneufve étudie ..... un travail que vient de faire paraître Monsieur l'Abbé Pierre David, chargé de cours à l'Université de Cracovie. Un problème est resté très obscur dans l'histoire de Romans : quelles furent les causes qui au X^e^ siècle amenèrent l'incendie et la spoliation de l'abbaye de St-Barnard par l'archevêque Sobon et les troupes envoyées contre elle par lui. Trouvant dans les documents de cette époque un personnage du nom de Rostaing (Rostagnus) qui se qualifie d'archevêque de Vienne et qui ne figure pas dans le catalogue des prélats de cette métropole, prélat que tous les historiens ont considéré comme un chorévêque ayant été coadjuteur des deux prédécesseurs de Sobon, et trouvant également un prélat du même nom qui ne se donne que le titre d'évêque, sans désignation de diocèse, Monsieur David en fait une seule personne, et après avoir refusé d'admettre les dates données à ces divers documents par tous ceux qui ont étudié cette question, il croit avoir trouvé la solution de ce problème historique. Il veut voir dans les divers Rostaing un seul personnage qui serait le frère de Silvion de Clérieux alors un des plus puissants barons du Viennois. Retardant de près de trente ans la date du document où Rostaing se qualifie d'archevêque et la reportant à l'époque de l'élévation de Sobon au siège vacant par la mort de l'archevêque Alexandre dont il avait été coadjuteur, Monsieur David fait de ce Rostaing un concurrent heureux de Sobon à qui il aurait été préféré dans une première élection par le chapitre et le peuple de Vienne, élection suivie du sacre de Rostaing. Mais Sobon, ayant, peu après, grâce à la pression de la noblesse viennoise à laquelle il tenait par son père vicomte de Vienne, pu être également élu, déclara la guerre à son rival. Romans aurait embrassé la cause de Rostaing. Sobon aurait lancé ses troupes contre cette abbaye. Cette solution de la question posée est ingénieuse peut-être, mais n'est malheureusement établie que par l'imagination brillante de M. David qui ne cite et ne pouvait citer aucun fait ni aucun document donnant même un semblant de base à ses suppositions que les circonstances même sur lesquelles il essaie de les étayer rendent à plusieurs reprises invraisemblables, comme la ruine certaine de l'abbaye romanaise par les soldats de Clérieux quoique combattant, suivant M. David,

pour la même cause. Quant à Sobon que la bulle *Noscant omnes*, quelle que soit sa date, désigne et condamne catégoriquement, malgré la tradition et l'interprétation de M. David, bulle qui donne à ses actions une toute autre cause que celle admise par cet auteur, il reste encore le mystérieux ennemi de l'abbaye romanaise que l'histoire lui reprochera d'avoir fait brûler par son lieutenant Silvion de Clérieux, jusqu'à ce qu'on ait apporté en sa faveur des documents et non seulement des suppositions ingénieuses mais dont la vraie histoire ne peut se contenter ».

Extrait du Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme, octobre 1929 page 207.

Notre primatiale. — Notes d'art et d'histoire, dans le « *Bulletin paroissial mensuel de Saint-Maurice de Vienne* ». Vienne, imp. Ph. Remilly, années 1926 et suivantes.

Dans chacun de ses numéros, le *Bulletin paroissial mensuel de Saint-Maurice*, dû à l'intelligente initiative de M. le chanoine Julliard, curé de la paroisse, décédé le 30 janvier dernier, consacre deux à quatre pages, et parfois davantage, à ces *Notes d'art et d'histoire*. L'introduction, parue dans le premier fascicule du Bulletin (janvier 1926), en exposait l'idée directrice dans les termes suivants : « Le Bulletin de la Paroisse St-Maurice s'efforcera de donner, dans chacun de ses numéros, des indications dont les fidèles pourront tirer profit, s'ils veulent s'en souvenir quand ils seront dans l'édifice ou s'ils veulent étudier celui-ci plus en détail. L'ouvrage très important de M. Bégule, paru en 1914, les renseignerait fort bien, mais il est coûteux à se procurer, et il est trop volumineux pour être emporté sur place. Les notes que le Bulletin tentera de faire courtes et claires pourront être lues commodément en face de la partie du monument qu'elles décriront ; elles mettront, à la disposition de tous, les descriptions de M. Bégule ».

Après cinq années d'existence, il est possible d'examiner le chemin parcouru et, dès lors, permis de se demander si les auteurs de ces Notes ont bien rempli la tâche qu'ils ont bénévolement entreprise. La nomenclature chronologique des titres suffirait seule à répondre à cette question : n^os^ 1 et 2 : « *Le maître-autel* » ; n^os^ 4 et 5 : « *Ysabeau d'Harcourt* » — c'est une analyse et un commentaire de l'inscription relatant les fondations de cette dame, inscription qui fut heureusement remise à jour, en 1925, lors de l'enlèvement des stalles de l'abside ; n° 8 : « *La table de communion* » — l'auteur publie, d'après la « Revue de Paris », une lettre de Charles de Montalembert à Victor Hugo, datée de la Grande Chartreuse et du 8 octobre 1831, en montre l'intérêt, malgré quelques inexactitudes d'ordre archéologique.

Voici, d'ailleurs, sa conclusion : « Une table de communion dessinée par Victor Hugo sur la demande de Montalembert, ne serait-ce pas, au milieu des richesses de notre Primatiale, un souvenir ne manquant pas lui-même de richesse, le jour où une précision nouvelle ferait de cette hypothèse une certitude ? » ; n° 9 : « *Le siège épiscopal et les incrustations décoratives* » ; n^{os} 12 et 13 : « *Le mausolée des archevêques de Vienne* » ; n° 14 : « *Restaurations à envisager* » — celles des tours de la cathédrale ; c'est, en quelque sorte, un coup de sonde jetée dans l'opinion au sujet de l'œuvre, heureusement réalisée depuis, des cloches de St-Maurice ; n° 16 : « *Les Pélerins d'Emmaüs au portail de la rue des Cloîtres* ». Arrêtons nous ici dans cette énumération : hormis le dernier article signé J. D., initiales de l'auteur des bois artistiques qui ornent le Bulletin, auteur alors vicaire à St-Maurice et qui, après quelques années d'absence, est revenu à Vienne comme Supérieur de l'Institution Robin, hormis cet article, tous les autres portent la signature M.F. Etait-il vraiment besoin de ces initiales pour en faire reconnaître l'auteur ? La façon claire et précise de présenter les problèmes et de les résoudre, la manière courtoise, affable, de formuler les critiques, parmi lesquelles se glisse souvent, aussi gentille que naturelle, l'ironie la plus savoureuse, toutes ces caractéristiques, les Amis de Vienne les connaissent trop bien pour qu'il faille insister davantage. Dans les articles qu'il a publiés, l'écrivain a, très harmonieusement, allié sa connaissance approfondie de la liturgie à sa science archéologique, ce qui lui a fait découvrir, pour la plus grande satisfaction des lecteurs, des aperçus nouveaux sur beaucoup de sujets. Dans le n° 20 du Bulletin, on retrouve, sous le titre « *Une sculpture de la façade* », l'intéressante notice sur le torse du Christ à la colonne qu'il fit paraître dans l'avant-dernier Bulletin de notre Société.

Remarquons qu'au cours de la période que nous venons de parcourir, d'autres articles relatifs à l'histoire de notre antique cité ont été publiés dans le Bulletin paroissial de St-Maurice : n^{os} 6 et 7 : « *Notre-Dame-de-l'Isle* » — un intéressant aperçu historique sur ce prieuré fondé en 1130 et dont la chapelle est bien connue des Viennois, article dû à la plume très avertie de M. l'abbé P.C., le chapelain actuel ; n^{os} 10 et 11 ; « *Mgr d'Aviau, dernier archevêque de Vienne* » — article signé P.B., et enfin « *Monsieur Robin et la fondation de l'Ecole St-Maurice* », article écrit par M. l'abbé L.V., un viennois qui, après avoir été élève de l'école, y enseigne voici de nombreuses années.

Depuis près de quatre ans, excepté un article signé Ch. J. sur « *Les travaux d'achèvement de la cathédrale St-Maurice* » (n^{os} 45 et 46), écrit à l'occasion de la restauration du clocher, les

lecteurs du Bulletin paroissial sont heureux de retrouver, chaque mois, les initiales estimés C.G. au bas de paragraphes substantiels, nourris de l'érudition à la fois la plus sûre et la plus étendue, où s'épanouissent les mêmes qualités foncières dont les Amis de Vienne ont été maintes fois les heureux bénéficiaires. Aidé de savants ouvrages tels que ceux de l'abbé Martigny, de Camille Enlart et surtout de M. Emile Mâle, auxquels l'auteur se plait à se référer constamment — et il a bien raison —, M. C.G., sur notre magnifique primatiale, se livre à des travaux d' « archéologie comparée » vraiment dignes d'éloges. Voici les titres : nos 18 et 19 : « *L'esprit romain à St-Maurice de Vienne* »; nos 25 à 30 : « *Les grands styles de l'Art religieux à St-Maurice* »; n° 42 : « *Les tours de St-Maurice et leurs cloches* » ; n° 43 : « *De quelques « amusantes » fantaisies que l'on peut voir à notre cathédrale* » ; nos 44, 45, 48, 49, 50 et 51 : « *Les chapiteaux romans de St-Maurice* » ; nos 52 à 54 : « *Le Zodiaque* » ; nos 55 et 56 : « *L'ornementation du chœur de St-Maurice* » ; n° 57 : « *La flore et la faune de l'époque gothique à St-Maurice* » ; nos 58 à 63 (et continue) : « *L'iconographie des portails de St-Maurice* ». Nous n'aurions garde d'oublier, à côté de ces articles archéologiques, l'article historique sur « *Saint-Maurice et les origines de son culte à Vienne* » (nos 37, 38, 39 et 41).

La conclusion qui s'impose et qui, en somme, répond à la question que nous posions en commençant, est que, non seulement les auteurs des *Notes d'art et d'histoire*, — ce terme « Notes » est-il vraiment celui qui conviendrait ? — ont bien rempli le cadre qu'ils avaient tracé, mais qu'ils l'ont abondamment débordé. Qui s'en plaindrait ?

Docteur Henry Chaumartin. — *Le compagnon de Saint Antoine. Symbolisme du cochon, attribut caractéristique du saint*, dans « *Æsculape* », *Revue mensuelle illustrée des Lettres et des Arts dans leurs rapports avec les Sciences et la Médecine*, vingtième année (nouvelle série), n° 9, septembre 1930.

Notre sociétaire le Docteur Henry Chaumartin continue ses intéressantes recherches sur saint Antoine et les Antonins, destinées à compléter sa thèse soutenue en 1926, sur *L'Abbaye de St-Antoine et le Feu Saint-Antoine*.

Le but que se propose l'article d' « *Æsculape* » est — selon les propres termes de l'auteur — de débrouiller l'énigme de l'assiduité du pourceau dans l'iconographie du saint. A vrai dire, en dépit du patient travail de notre ami, il nous semble que la question demeure encore pendante : la conclusion ne se dégage pas d'elle-même, en pleine lumière, comme on le désirerait. Du moins, l'article offre-t-il le mérite très appréciable de nous

présenter, avec une profusion de détails, les nombreuses et diverses hypothèses formulées par les auteurs sur la présence, auprès de saint Antoine, du fameux cochon. En somme, le problème peut se résumer en deux propositions : ou bien le compagnon du saint est un animal sauvage, un sanglier, et, dans ce cas, on peut dire que les artistes ont voulu, par lui, rappeler la vie privée de l'anachorète de la Thébaïde ; ou bien il n'est que le vulgaire pourceau domestique et alors, on est en droit de penser que « l'art du Moyen-âge, comme l'a écrit le Docteur Chaumartin, a pourvu saint Antoine d'un cochon, tout simplement en vertu des prérogatives des antonins ». En vérité, l'iconographie offre des exemples capables de justifier l'une ou l'autre de ces deux propositions. Dans cette iconographie de saint Antoine, le Docteur Henry Chaumartin a choisi avec soin les pièces les plus marquantes, pour illustrer son texte dont elles forment le complément indispensable, puisqu'il s'agit d'un sujet plus archéologique qu'historique ; citons, en particulier, une gravure sur bois du premier tiers du XVI[e] siècle, découverte par l'auteur de ces lignes dans les Archives de Vienne et qui représente saint Antoine vêtu en religieux de l'ordre, et flanqué de deux compagnons : un sanglier et un lion.

« Monseigneur saint Antoine » — comme l'appelaient nos ancêtres — a été trop populaire dans notre région, les Antonins ont tenu une trop grande place dans notre ville, pour que nous ne suivions pas avec intérêt les travaux du Docteur Henry Chaumartin dans ce très vaste sujet.

Ch. J.

Liste des Membres

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

Faure (Maurice), avocat, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *président.*
Allemand (Firmin), ancien architecte, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président.*
Bresse (Francis), avoué, ancien conseiller général, ancien maire de Vienne, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président.*
Brousse (Laurent), ingénieur, *vice-président.*
Frécon (André), docteur en médecine, *vice-président.*
Vassy (Albert), conservateur des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président.*
Frécon (Pierre), notaire, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *secrétaire-général.*
Teste du Bailler (Alphonse), notaire honoraire, *secrétaire.*
Jaillet (Charles), fabricant de drap, *secrétaire.*
Gleyzolle (Jean), banquier, *trésorier.*
Bonnier (Abel).
Duret (Ph.), avoué honoraire, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque.
Michalon (Paul), fabricant de drap.
Silvestre (Antoine), fabricant de drap.
Vaganay (François), fabricant de drap, vice-président de la Chambre de Commerce.
Perroncel (Auguste), propriétaire de l'Hôtel du Nord.

ADMINISTRATEURS HONORAIRES ET PRESIDENTS HONORAIRES

MM.

† Angéniol, avoué à Gap (Hautes-Alpes).
† Ronjat, ancien président du Comité de Vienne de protection des sites et monuments pittoresques.

MEMBRE D'HONNEUR

M. Lucien Bégule, rue Sala, 3, Lyon.

MEMBRES PERPETUELS (1)

MM.

Allemand (F.), ancien architecte, quai Riondet, Vienne.
† Bonnier (F.),président de la Chambre de Commerce, Vienne.
Bonnier (Abel), Montrozier, Seyssuel près Vienne.
Bonnier (Mlle Germaine), villa Bon Accueil, Estressin-Vienne.
† Bouvier (François), manufacturier, rue Rochebrun, Vienne.
Bresse, avoué, ancien maire de Vienne.
Brousse (Laurent), ingénieur, Coupe-Jarret, Vienne.
S. E. Mgr Caillot, évêque de Grenoble.
† Chazel (Mme),St-Symphorien-d'Ozon.
† Chantelouve (Francisque), Vienne.
† Colas (Jean), fabricant de drap, Vienne.
Compagnie Fr. de Produits Chimiques et de Matières colorantes de St-Clair-du-Rhône (Isère).
Cottet (B.), banquier, 8, rue de la Bourse, Lyon.
Dalmais F., banquier, Cours Wilson, 13.
Dijou, 51, rue Auguste Comte, Lyon (2e).
Duret, avoué honoraire, Vienne.
Faure (Maurice), avocat, 11, quai du Rhône, Vienne.
Formigé (Jules), architecte en chef des Monuments historiques, 52, avenue de Tokio, Paris.
Frachon (Marcel), agent de change, 14, place Carnot, Lyon.
Français (Henri), rue du Rocher, 55, Paris.
Frécon (Pierre), notaire, 5, rue Peyron, Vienne.
Frécon, docteur en médecine, place Miremont, Vienne.
Galland (Albert), avocat à la Cour d'Appel, rue de Marignan, 14, Paris.
† Girard (Claude), ancien notaire, place St-Paul, Vienne.
† Jacquet (Claude), manufacturier, quai Riondet, Vienne.
† Jacquier (Gabriel), Estressin, près Vienne.
Jaillet (Gabriel), fabricant de drap, 14, montée de Beaumur, Vienne.
Kergorlay (Comte de), Château de Septème.
Léon (Paul), directeur des Beaux-Arts au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.
Les Chapelains de N. D. de Pipet.
S. E. le cardinal Maurin, archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules.
Michalon (Paul), fabricant de drap, villa Marcelle, quai Riondet, Vienne.
Pellet (Henri), manufacturier, rue Lafayette, Vienne.
Pivard (J.-B.), fabricant de drap, 11, place St-Pierre, Vienne.
Platet (Paul), vice-président du Crédit Lyonnais, 82, boulevard de la Croix-Rousse, Lyon.
Poidebard (Robert), 41, rue St-Hélène, Lyon.
Rival, curé-archiprêtre de St-André-le-Bas, Vienne.
Reymond (Pierre), directeur d'Assurances, quai du Rhône, 5, Vienne.

(1) Membres ayant racheté leur cotisation par un versement unique de 300 francs.

MM.

Rondet (Henri), avocat, rue de la Table-Ronde, Vienne.
Rostaing (Léo), banquier, Annonay (Ardèche).
Seguin (Jean), représentant, rue Victor-Hugo, Vienne.
Selliez (Georges), manufacturier, cours de Verdun, Vienne, et rue Heilmann, 6, Roubaix.
Silvestre (Joseph), fabricant de drap, Charavel, Estressin-sur-Vienne.
Silvestre (Antoine), fabricant de drap, rue Port au Prince, Estressin près Vienne
Silvestre (Joannès), Ste-Colombe-lès-Vienne (Rhône).
† Senequier-Crozet (abbé), Grenoble.
Teste du Bailler, notaire honoraire, les Tupinières.
† Thimont (Mlle Mathilde), Vienne.
Tremeau (Louis), manufacturier, 7, rue H. Berlioz, Vienne.
Tremeau (Robert), président de la Chambre de Commerce, manufacturier, 2, quai du Rhône, Vienne.
Vaganay (Barthélemy), fabricant de drap, 3, quai du Rhône, Vienne.
Vaganay (François), fabricant de drap, place des Capucins, 1, Vienne.
† Valluit, manufacturier, Vienne.

MEMBRES DONATEURS (1)

MM.

Baratin (F.), notaire, 44, place de la République, Lyon.
Boudier (Joannès), 15, rue de Presbourg, Paris.
Guérin (L.), avenue de Noailles, 53, Lyon.
Jourdan (Henri), château de Golat, par Bougé-Chambalud (Isère).
Miol-Flavard (A. de), 14, rue de Marignan, Paris (8e).
Neyret (Jean), Bel-Air, St-Etienne (Loire).
Valentin (Paul), boulevard Magenta, 151, Paris.

MEMBRES ORDINAIRES

La Ville de Vienne.
La Compagnie des Avoués.
L'Ordre des Avocats.
La Chambre de Commerce.
La Chambre des Notaires.

A

MM.

Alamartine (Dr), chirurgien des Hôpitaux, 11, avenue Félix-Faure, Lyon.
Albon (marquis d'), château d'Avauges, par St-Romain-de-Popey (Rhône).

(1) Membres ayant payé pour dix années une cotisation unique de 100 frs

MM.

Alet, ancien professeur au Collège, 7, place Miremont, Vienne.
Allemand-Martin, professeur au Lycée du Parc, 45, rue Malesherbes, Lyon.
Anciens Etablissements Pascal-Valluit et Bonnier et Fils réunis, Estressin.
Andriot (H.), avocat à la Cour, 2, rue Sala, Lyon.
Angéniol (Mme), rue du Musée,8, Vienne.
Archives départementales de l'Isère, Grenoble.
Aubry (Auguste), architecte, Vienne.

B

Baffert (abbé), Vinay (Isère).
Baile, lainages, Cours Wilson, Vienne.
Banque de France (le Directeur de la), Vienne.
Banque Nationale de Crédit (le Directeur de la), Vienne.
Barge (Dr P.), médecin de la marine, domaine de St-Tronquet, Le Pontet (Vaucluse).
Barjon (Hippolyte), 26, rue Roussel, Paris.
Bellot, serrurier, route d'Avignon, Vienne.
Benneteau, sculpteur, 5, rue de Bagneux, Paris (VIe).
Berger, expert, Communay (Isère).
Benatru, Boulevard H. Fleury, Vienne.
Bernard (Mme Joseph), 7, cité Falguière, Paris.
Berne (H.), avoué, 1, rue Clémentine, Vienne.
Bertoye Emile, 29, cours Morand, Lyon.
Bertrand (capne aux affaires indigènes), Taher-Souk par Taza (Maroc).
Besson (Paul), rue de Bourgogne, 12, Vienne.
Bigot (Joseph), Avenue Gambetta, Oran.
Birochon, directeur d'usine, place St-Maurice, Vienne.
Blanchard, libraire, cours Wilson, 6, Vienne.
Bloch, marchand de fers, place Emile-Zola, Vienne.
Bluntschli (Mlle), à Ste-Colombe (Rhône).
Boisset (Pierre), industriel, place de l'Hôtel-de-Ville.
Bonneton (Louis), fabricant de drap, 5, rue Jacquard, Vienne.
Bonavero (Jean), place Pilliard, Vienne.
Boudier (Sébastien), industriel, route d'Avignon, Vienne.
Bourbonnais, ingénieur, 134, rue de Sèze, Lyon.
Bourgade (Fl.), 3, rue Mazenod, Lyon.
Bourguignon (F.), 12, place du Palais, Vienne.
Bouvier (Claude), 15, rue de la Charité.
Bouvier (Dr Henry), rue Lafayette, Vienne.
Bouvier (Mme Jules), rue de la Charité, Vienne.
Boyron (Georges), filateur, Estressin-s/-Vienne.
Brandon, pharmacien, place de Miremont, Vienne.
Brenier (Joseph), fabricant de draps, ancien maire de Vienne, sénateur de l'Isère, cours de Verdun, Vienne.
Bresse (Paul), architecte, cours de Verdun, Vienne.
Brun Georges, Cie Le Phénix, 10, quai de Retz, Lyon.
Bruyat (Mlle), cours Wilson, Vienne.
Buthion (Paul), négociant, place de Miremont, Vienne.

C

MM.

Cannier (Antoine), 14, rue Palluat du Besset, St-Etienne.
Cavard (abbé Pierre), N. D. de l'Isle, Vienne.
Chabrol (Fr.), ingénieur, Ste-Catherine, Briançon.
Chantelouve (Mme Joseph), place de Miremont, Vienne.
Chapuis (Louis), avocat, boulevard de la République, Vienne.
Chapuis (Mme), rue de l'Archevêché, Vienne.
Charreton (Mlle A.-L.), 46, rue Victor-Hugo, Vienne.
Charnay, rue Boson, Vienne.
Chatain, secrétaire des services de la Chambre de Commerce, Vienne.
Chaumartin (Dr H.), port-de-l'Ecu, Vienne.
Chavanis (Amédée), quai de Retz, 8, Lyon.
Chavrier (Mlle), 12, rue de Bourgogne, Vienne.
Chazot (J.-M.), châlet Mont-Désir, Sanary-sur-Mer (Var).
Chomienne (Charles), manufacturier, avenue de Royat, Chamalières (Puy-de-Dôme).
Clair (Louis), avenue Beau-Séjour, Vienne.
Claret (Henri), industriel, boulev. de la Côte, Villeurbanne (Rhône).
Cléchet (Joseph), port des Jacobins, Vienne.
Coiffeurs (Ch. Synd. de Vienne et de la Région), rue du Musée, Vienne.
Colard, directeur du Comptoir Lyon-Alemand, rue Lafayette, Vienne.
Colin (Joseph), Coupe-Jarret, Vienne.
Collin (Mme), 101, rue Boson, Vienne.
Combaudon (Georges), Vienne.
Combaudon (Mme), place Miremont, Vienne.
Comte (Noël), chirurgien-dentiste, 1, boulevard de la République, Vienne.
Coquier (Gaston), dentiste, rue de Bourgogne, Vienne.
Côte, maire d'Eyzin-Pinet (Isère).
Côte (Henri), agent de change, 50, rue Hôtel-de-Ville, Lyon.
Cottaz (abbé J.), curé de Seyssuel.
Cottaz, professeur à l'Ecole Pratique, 14, quai Jean-Jaurès, Vienne.
Coutavoz, architecte, 12, Avenue Alsace-Lorraine, Grenoble, et la Passardière, Vienne.
Couturier (François), professeur à l'Université, quai de Serbie, 14, Lyon.
Couturier, 3, Port des Jacobins, Vienne.
Couturier de Royas (Hubert), Meyrieu, par St-Jean-de-Bournay (Isère).
Crédit Lyonnnais (le directeur du), Vienne.
Cretin, industriel, rue Donna, Vienne.
Cuniot, docteur en médecin, Saint-Vallier (Drôme).
Curtaud, rue de Gère, Vienne.
Cutivet (A.), ancien notaire, à St-Alban-du-Rhône (Isère).

D

MM.

Datry (René), avocat, ancien maire de Vienne, 12, rue Ponsard. Vienne.
Dauriac (Eugène), boulevard de la Pyramide, Vienne.
Décloitre, économe au Collège F. Ponsard, Vienne.
Decourt (Cl.), expert-comptable, Condrieu.
Defflassieux, notaire, quai Riondet, 2, Vienne.
Defforey (Louis), Lagnieu (Ain).
Delbonnel, Reventin-Vaugris.
Demasles, pharmacien, place de Miremont, 5, Vienne.
Demessieux, Zou-Eurgha-Sejaa, Fez (Maroc).
Didier (C.), reporter photographe, St-Romain-en-Gal (Rhône).
Douillet (abbé), supérieur, Ecole St-Maurice, Vienne.
Domenach, ingénieur, 15, Avenue Beau-Séjour, Vienne.
Doyon (Noël), les Quatre Vents, Crépieux-la-Pape (Ain).
Dulong de Rosnay (Joseph), Frazé (Eure-et-Loir).
Duret (Henri), 11, quai St-Antoine, Lyon.
Dyant (E.), filateur, rue Hector-Berlioz, Vienne.
Dyant (Henri), rue Lafayette, Vienne.

E-F

Falcoz (Louis), pharmacien, rue de l'Eperon, Vienne.
Faure (Mme), 11, quai du Rhône, Vienne.
Faure (abbé), professeur à l'Institution Robin, Vienne.
Faure (Gabriel), 14, place Carnot, Lyon.
Faure (Dr Léon), Villa Lucile, avenue de Grasse, 24, Cannes.
Faure (Claude), 2, chemin de Montauban, Lyon.
Faure, docteur en médecine, 34, rue Voltaire, Vienne.
Faure (Humbert), 46, quai St-Vincent, Lyon.
Favrot (Edouard), manufacturier, rue Boson, Vienne.
Figuet (Mme), 108, avenue de Saxe, Lyon.
Fileux (Jean), Corbigny (Nièvre).
Flipo-Masurel (Pierre), 351, boulevard Gambetta, Tourcoing (Nord).
Foussadier (Emile), 25, avenue M. Berthelot, Vienne.
Fredier, ancien Principal du Collège François-Ponsard, 14bis, avenue du Teil, Montélimar.
Frenay (Etienne), fabricant de drap, 18, rue de Gère, Vienne.
Frenay (François), fabricant de drap, 18, rue de Gère, Vienne.
Frenay (Colonel), avenue du Teil, Montélimar.
Frenay Frédéric, 16, rue de Bourgogne, Vienne.
Fromont de Bouaille (lieutenant-colonel), 19, chemin des Fontanières, la Mulatière (Rhône).
Fruton (Henri), fabricant de drap, rue Pégeron, Vienne.

G

Gaillard (Mme J.), Bagatelle, Irigny (Rhône).
Galland (Henri), ancien maire de Ste-Colombe.
Gallifet (L.), 8, rue Vimaine, Vienne.
Galon, 5, rue du Pin, Alger.

MM.

Gardon (P.), substitut du Procureur général, Besançon.
Gardon (Mme), 50, rue Victor-Hugo, Vienne.
Garnier (abbé), 6, rue d'Alsace, Clichy (Seine).
Garon (Mme Georges), La Tressinière, Estressin.
Garon (Joseph), La Tressinière, Estressin.
Garon (Louis), route d'Avignon, Vienne.
Gaudin (Joseph), filateur, rue St-André-le-Haut, 12, Vienne.
Genevet (Mme), place St-Pierre, Vienne.
Genin (A.), directeur d'assurances, rue Juiverie, Vienne.
Gery, 1, Boulevard de la Sous-Préfecture, Vienne.
Gien (Prosper), 50 ,avenue Berthelot, Vienne.
Gilles, industriel, 114, rue du Onze Novembre, St-Etienne.
Girard (Mme Claude), place St-Paul, Vienne.
Giraud (Emilien), avocat à la Cour d'Appel, 89, Boulevard St-Michel, Paris.
Giroud (Mme Hugues), Estressin.
Gleyzolle (Jean), banquier, la Chapuise, St-Cyr (Rhône).
Gleyzolle & Cie, banquiers, cours Wilson, Vienne.
Godard (Antonin), architecte, 15, rue de Lorraine, Nancy.
Gonon, directeur d'assurances, quai Riondet, Vienne.
Gorand-Gandy (Mme), rue des Orfèvres, 7, Vienne.
Gourdant (Paul), négociant, rue Clémentine, Vienne.
Grange (Claude), sculpteur, 108, rue Falguière, Paris.
Gravano, rue du Pont, Ste-Colombe-lès-Vienne.
Grésillon, docteur en médecine, cours Wilson, Vienne.
Grésillon (Jean), avocat, Cours Wilson, Vienne.
Gros, docteur en médecine, 1, rue Peyron, Vienne.
Gueidan (Henri). St-Junien (Haute-Vienne).
Guérin, négociant, rue du Collège, Vienne.
Guérin (Charles), 15, avenue de Noailles, Lyon.
Guerrier (Lucien), ingénieur-électricien, Cours Wilson, Vienne.
Guieux (Léon), Boulevard de la Pyramide, Vienne.
Guiffray (François), 4, place de Miremont, Vienne.
Guillaud-Lavoute, avoué, Cours Wilson, Vienne.
Guillet, employé aux P.-T.-T., St-André-le-Haut, Vienne.
Guillon, zingueur, rue F. Bonnier, Vienne.
Guy (Auguste), notaire, St-Symphorien-d'Ozon (Isère).
Guy (Henri), curé-archiprêtre, Voiron.
Goy (Johannès), greffier des Justices de Paix, Vienne.
Guy (Victor), capitaine de vaisseau en retr., r. du Musée, Vienne

H

Hassler (Docteur), place Saint-Maurice, Vienne.
Hélie (chanoine), curé des Charpennes près Lyon.
Hincelin, commissaire-priseur, rue des Orfèvres, Vienne.
Honnorat (Alphonse), architecte, Ste-Colombe.
Honnorat (Charles), cours Brillier, Vienne.
Hours, route d'Avignon, Vienne.
Hugonin (Henri), rue H. Berlioz, Vienne.
Huline, agent-voyer, 16, rue Victor-Huguo, Vienne.

I-J

MM.

Igonetti (Francisque), avocat, 8, rue Ronsard, Vienne.

Jacquet (Mlle Alex), rue H. Berlioz, Vienne.
Jacquet (Mlle Marie), rue H. Berlioz, Vienne.
Jacquet (Joseph), manufacturier, rue Vimaine, Vienne.
Jacquet (Jean), boulevard de la Pyramide, Vienne.
Jacquet (Mme Jean), boulevard de la Pyramide, Vienne.
Jacquier (Baptiste), architecte, Vienne.
Jaillet (Roger), 2, quai Riondet, Vienne.
Jaillet (Mlle Léonie), 56, rue V.-Faugier, Vienne.
Jaillet (Charles), 89, route d'Avignon, Vienne.
Jaillet (Mme Charles), 89, route d'Avignon, Vienne.
Jouffray (Jules), 108, boulevard de Montboron, Nice.
Julien (Emile), rue de la Tuilerie, Vienne .
Jullien (chanoine), curé archiprêtre de St-Maurice, Vienne.

L

Labareyre (vicomte Louis de), rue Victor-Hugo, 47, Vienne.
Labbé (Paul), secrétaire général de l'Alliance Française, 30, rue de Washington, Paris (8e).
Lacombe (Ch.), notaire à Artas (Isère).
Lacrotte, propriétaire, Cairanne (Vaucluse).
Ladreyt-Selliez (Mme René), 7, rue de la Gare, Cysoing (Nord).
Lagnier (Alfred), entrepreneur, 8, rue Victor-Hugo, Vienne.
Lambert, curé de St-André-le-Haut, Vienne.
Lesœur (Jean), constructions métalliques, Vienne.
Lessous, 258, grande rue Châteauneuf, Châtellerault (Indre).
Léty (Hippolyte), professeur à l'école des Beaux-Arts de Tourcoing.
Leusse de Syon (baron de), rue Victor-Hugo, 47, Vienne.
Leydier, industriel, 48, rue de Condé, Lyon.
L'Huillier (Pierre), constructeur, rue d'Arpôt, Vienne.
L'Huillier (Mlle Marguerite), 8, rue de Bourgogne, Vienne.
Linossier (chanoine), secrétaire général à l'Evêché, 11, place des Tilleuls, Grenoble.
Lombard, principal du Collège de Vienne (Isère).
Lombard-Platet (O.), directeur-administrateur de la Cie O.T.L., 176, Avenue de Saxe, Lyon.
Louvat, Cours Wilson, Vienne.
Luc-Pupar (abbé), professeur à l'Institution Robin, Vienne.
Lugand (Dr), place de l'Hôtel-de-Ville, 10, Vienne.
Luizet, industriel, Ste-Colombe-lès-Vienne (Rhône).

M

Macabéo (Jean), industriel, Pont-Evêque (Isère).
Macabéo (Louis), industriel, Pont-Evêque (Isère).
Magnard, restaurateur, Cours Brillier, Vienne.
Magnè (Mlle Anne), 31, rue Victor-Hugo, Vienne.

MM.

Maisonneuve, fabricant de drap, place St-Sévère, Vienne.
Malcour (François), 32, rue d'Arpôt, Vienne.
Maréchal (Ch.), directeur des services électriques de la Cie du Gaz, 12, place Carnot, Lyon.
Marié (colonel), 3, rue Pasteur, Nevers.
Marignan, serrurier, petite place du Palais, Vienne.
Martin (H.), imprimeur-éditeur, 14, quai Jean-Jaurès, Vienne.
Martinon, président du Tribunal civil de Vienne.
Mayoud, docteur en médecine, cours Wilson, Vienne.
Mayquès, entrepreneur, petite place du Palais, Vienne.
Merlin (Mlle), 55, rue de la Rotonde, Marseille.
Meunier, architecte, 20, quai Pajot, Vienne.
Michallet frères, fabricants de drap, Vienne.
Michard (général A.) La Roche-de-Glun (Drôme).
Micolet (Eugène), 5, quai Anatole-France, Vienne.
Miller (Albert), filateur, place St-André-le-Bas, Vienne.
Miller (C.), route d'Avignon, Vienne.
Mongin (Mme), rue Nicolas Chorier, Vienne.
Montagnier (Mlle), 20, rue de Gère, Vienne.
Montagnon, à Chuzelles (Isère).
Montauzan (Ph. de), rue Macabrey, Estressin-s/-Vienne.
Morand (Hubert), rédacteur au Journal des Débats, 6, place du Pre Mithouard, Paris (VIIe).
Morand (Martial), avoué, Vienne.
Morel (Louis), professeur à l'Ecole Pratique, rue de Gère, 19, Vienne.
Morin (André), avocat à la Cour d'Appel, 47, Avenue Kléber, Paris (XVIe).

N-O

Némoz, 44, rue de Bourgogne, Vienne.

Ollier (Mme G.), Pont-Evêque (Isère).

P

Paget fils, bijoutier, rue Ponsard, Vienne.
Paimblant, professeur au Collège, Gap (Hautes-Alpes).
Pain (Pierre), comptable, 1, rue Marchande, Vienne.
Pajot, avoué honoraire, 109, route d'Avignon, Vienne.
Pallez (Auguste), ingénieur des Arts et Manufactures, 22, Avenue Victoria, Paris (1er).
Papadopoulos, docteur en médecine, Ste-Colombe-lès-Vienne.
Paret, directeur d'assurances, rue Chantelouve, Vienne.
Parpette (Eugène), rue Juiverie, Vienne.
Pascal (Charles), huissier, rue des Cloîtres.
Paul, maire de St-Pierre-de-Bœuf (Loire).
Payen, député, conseiller général de l'Isère, rue Victor-Hugo, Vienne.
Pélissier (abbé), professeur à l'Institution Robin, Vienne.
Perret (Mme Edouard), la Gloire-de-Dieu, Vienne.

MM.

Perret (Ennemond), directeur d'assurances, cours Wilson, Vienne.
Perret (Jules), 7, rue de Gère, Vienne.
Perrin, grand café glacier, Cours Wilson, Vienne.
Peronnet, greffier du Tribunal de Commerce, Vienne.
Perroncel, Hôtel du Nord, Vienne.
Perrot (Etienne), La Revollée, Pont-Evêque (Isère).
Perrot (François), 3, montée du Collège, Vienne.
Perroux (Léon), négociant, place de la République, 44, Lyon.
Perouse, avocat, St-Alban-du-Rhône (Isère) et 12, rue Emile-Zola, Lyon.
Pérouse de Montclos (L)., 182, rue Laurendeau, Amiens (Somme).
Petetin (Adonis), rue Teste-du-Bailler, Vienne.
Petit, négociant, rue Allmer, Vienne.
Pétrequin (Mme Albert), rue du Musée, Vienne.
Pétrequin (Henri), greffier du Tribunal civil, Vienne.
Pétrequin (Mme Jules), à La Bâtie, Vienne.
Pezant (J.), constructeur, rue Sylvain Colinet, Fontainebleau (Seine-et-Marne).
Pezant (Victor), rue d'Avignon, 42, Vienne.
Philipon, avoué, Cours Wilson, 36, Vienne.
Pin, architecte, cours Wilson, 16, Vienne.
Pinet, docteur en médecine, rue Charles Reynaud, Vienne.
Piolat (Jean), rue Vimaine, Vienne.
Piont (Augustin), 8, place du Palais, Vienne.
Piot (Maurice), 4, square Latour-Maubourg, Paris (VII^e).
Pirodon, négociant, place de Miremont, Vienne.
Planchon (Paul), 2, montée de Beaumur, Vienne.
Plissonnier, ancien député de l'Isère, Primarette (Isère).
Point, restaurant de la Pyramide, Vienne.
Poitrasson (D.), banquier, route d'Avignon, Vienne.
Ponchon, Mont-Salomon, Vienne.
Ponsard (Mme), 63, rue d'Antibes, Cannes.
Ponthon (Mlles), rue Clémentine, Vienne.
Poussin, architecte, rue Victor-Hugo, Vienne.
Pouzet (Etienne), banquier, boulevard de la République, Vienne.
Pradier, notaire, Ste-Colombe-lès-Vienne (Rhône).
Prudhomme, entrepreneur, Vienne.

R

Rambaud (Emile), avoué, rue Voltaire, Vienne.
Ramet (Mme Jean), rue Victor-Faugier, Vienne.
Ramet (Jules), fabricant de drap, boulevard de la Pyramide, Vienne.
Ramet (Eugène), fabricant de drap, boulevard de la République, Vienne.
Ray, chapelier, cours Wilson, 7, Vienne.
Remilly (Philippe), ancien imprimeur-éditeur, montée de Coupe-Jarret, Vienne.
Revol (Mlle Georgette-Renée), 15, place Carnot, Lyon.
Rey, ancien directeur d'assurances, cours Wilson, Vienne.
Reygner (Félix-François), rue Lafayette, Vienne.

MM.

Richardin (Mlle), 9, rue Jacquard, Vienne.
Richardy (architecte), 4, place Raspail, Lyon.
Rival (Joannès), 29, route d'Avignon, Vienne.
Rivoire (Mme André), 8, rue de Florence, Paris.
Robin (Mme), place St-Pierre, Vienne.
Robin, 2, rue Ponsard, Vienne.
Rocheblave, 87, rue Denfert-Rochereau, Paris (14e).
Rondet Louis, 16, Boulevard de la Côte, Villeurbanne.
Ronel (Joseph), avocat, Ste-Colombe (Rhône).
Rostaing (Mme Henri), Montbreton-s/-Chanas (Isère).
Rouillon, boulevard H. Fleury, Vienne.
Rousselon (Louis), 8, place St-Jean, Lyon.
Ruchon, libraire, rue Boson, Vienne.
Ruf (Joannès), rue Victor-Faugier, Vienne.

S

Sallez, inspecteur général adjoint des monuments historiques, 167, rue de Rennes, Paris (6e).
Sandier, avoué, rue de l'Archevêché, Vienne.
Seguin (Mme Hippolyte), place Miremont, Vienne.
Seguin (Marius), Boulevard de la Pyramide, Vienne.
Seguin (Toinet), représentant, place St-Maurice, Vienne.
Seigle, négociant, rue Victor-Hugo, Vienne.
Sibut Louis, 1, rue Mermet, Vienne.
Simonin, directeur de l'Ecole Pratique, Vienne.
Simon & Balégno, rue Victor-Faugier, Vienne.
Société « Les Amis d'Annonay et du Haut-Vivarais ».
Société Générale (le directeur de la) Vienne.
Soulier Charles, ancien président du Tribunal de Commerce de Lyon, 23, avenue des Cottages, Caluire (Rhône).

T

Terrasse, huissier, 34, cours Wilson, Vienne.
Terrier, photographe, cours Brillier, Vienne.
Terry (Antoine), entrepreneur, rue Vaucanson, Vienne.
Teste du Bailler (Albert), notaire, 2, rue des Clercs, Vienne.
Tissandier (Eugène), 5, boulevard de la Sous-Préfecture, Vienne
Tissandier (Louis), 19, rue des Célestes, Vienne.
Tissot, correspondant du « Nouvelliste », Vienne.
Toulemonde, manufacturier, rue d'Inkermann, Roubaix.
Tournier, montée St-Marcel, Vienne.
Tremeau (Mme Louis), 2, quai J.-Jaurès, Vienne.
Tremeau (Paul), manufacturier, 2, quai J.-Jaurès, Vienne.
Trénel, docteur en médecine, place St-Ferréol, Vienne.
Trompier, ingénieur, boulevard de la Pyramide, Vienne.
Trompier (Camille), 8, place St-Maurice, Vienne.

V

Vaganay frères, manufacturiers, rue St-Martin, Vienne.
Vaganay Auguste, fabricant de drap, 13, rue Victor-Hugo, Vienne.

MM.

Vaganay (Pierre), montée St-Marcel, Vienne.
Vaganay (Charles), 5, rue Peyron, Vienne.
Vaganay (André), notaire, 9, cours Wilson, Vienne.
Valendru, docteur en médecine, 11, quai Jean-Jaurès, Vienne.
Vallin (Eugène), manufacturier, 1, rue Donna, Vienne.
Vallin (Paul), manufacturier, boulevard de la République, Vienne.
Vanel (Mme Claude), St-Alban-les-Vignes près Vienne.
Varax (Vicomte de), château de Terrebasse, Anjou (Isère).
Varnoud, quai Riondet, Vienne.
Vasserot-Merle, St-Romain-en-Gal (Rhône).
Vassy (Albert), conservateur des Musées, Vienne.
Veillon, ancien directeur des Etablissements Métallurgiques, aux Guillemottes, Vienne.
Venard (abbé Louis), professeur à l'Ecole St-Maurice, Vienne.
Verrière (Raoul de), 17, cours de Belgique, Moulins (Allier).
Vibert-Truchon (Henri), St-Laurent-Médoc (Gironde).
Vivien (Amédée), docteur en médecine, cours Wilson, Vienne.
Vivien (Louis), directeur du C. N. E. P., Vienne.
Vivien (Pierre), 9, Square Pierre Budin, Vienne.
Vaudaine (Victor), 6, place de la République, Vienne.

Z

Zajewski (Mme Joseph), Estressin.

Imp. Martin & Tournier, 14, Quai Jean-Jaurès, Vienne